



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadian Libraries

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

PAR

JEAN GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DES LETTRES



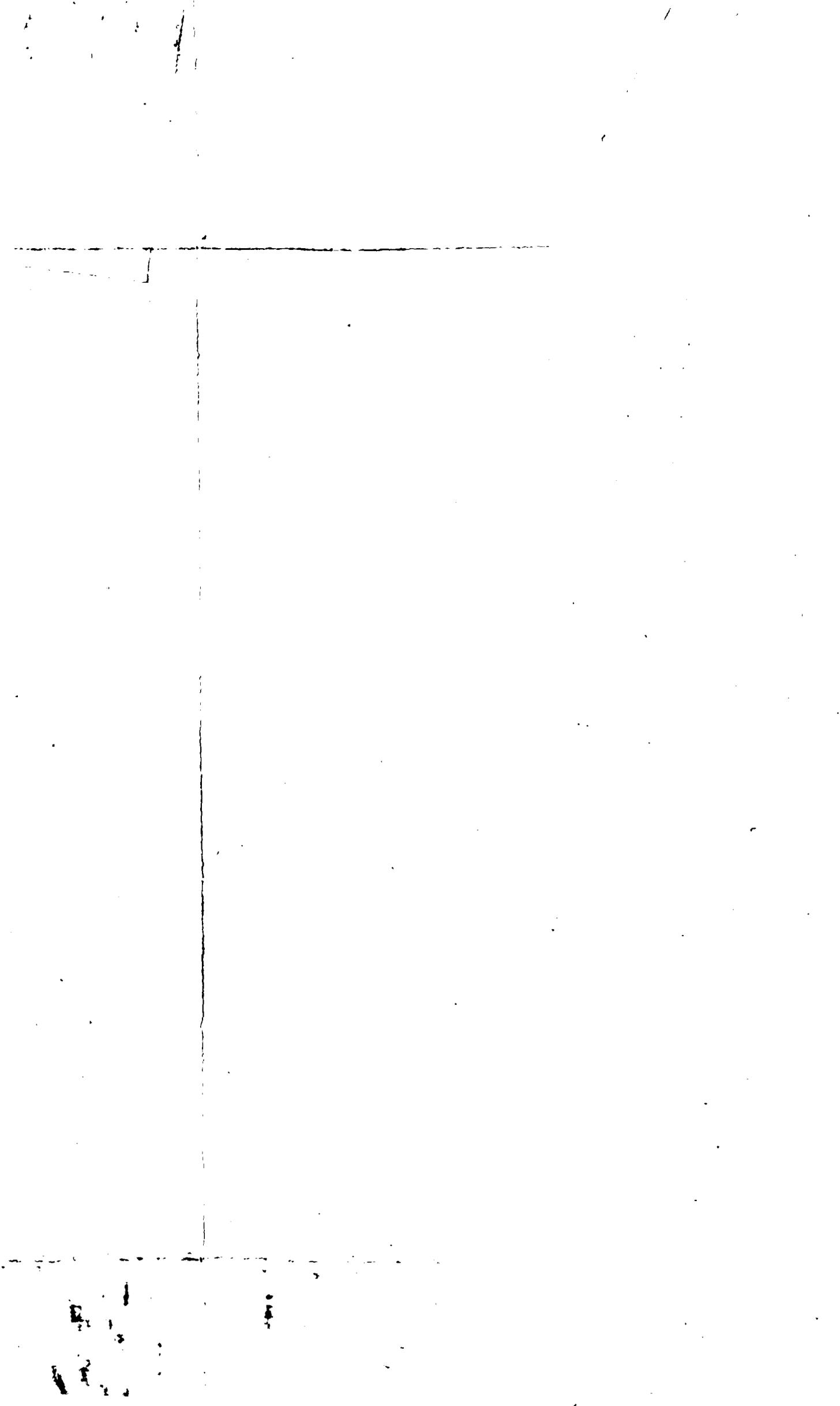
PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET *cie*

15, rue de Clugny 15

—
1913



2474
- A6
19
SMR

ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

DU MÊME AUTEUR

Alfred de Musset : Œuvres choisies. 1 vol. in-16.

Librairie Hachette et Cie. 3 fr. 50

Paul-Louis Courier : Œuvres choisies. 1 vol. in-18.

Librairie Ch. Delagrave. 3 fr. 50

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Ernest Dupuy : *La jeunesse des Romantiques.*

1 vol. in-18, broché. 3 fr. 50

Alfred de Vigny. *Ses amitiés, son rôle littéraire.*

2 vol. in-18, Chaque volume, se vend séparément,

broché. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon 1912.

Emile Faguet : *Dix-neuvième siècle, Études littéraires.*

1 vol. in-18 jésus, 48^e édition, broché 3 fr. 50

Ce volume contient une importante étude sur Alfred de Vigny.

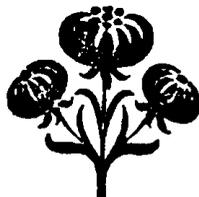
ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

PAR

JEAN GIRAUD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DES LETTRES



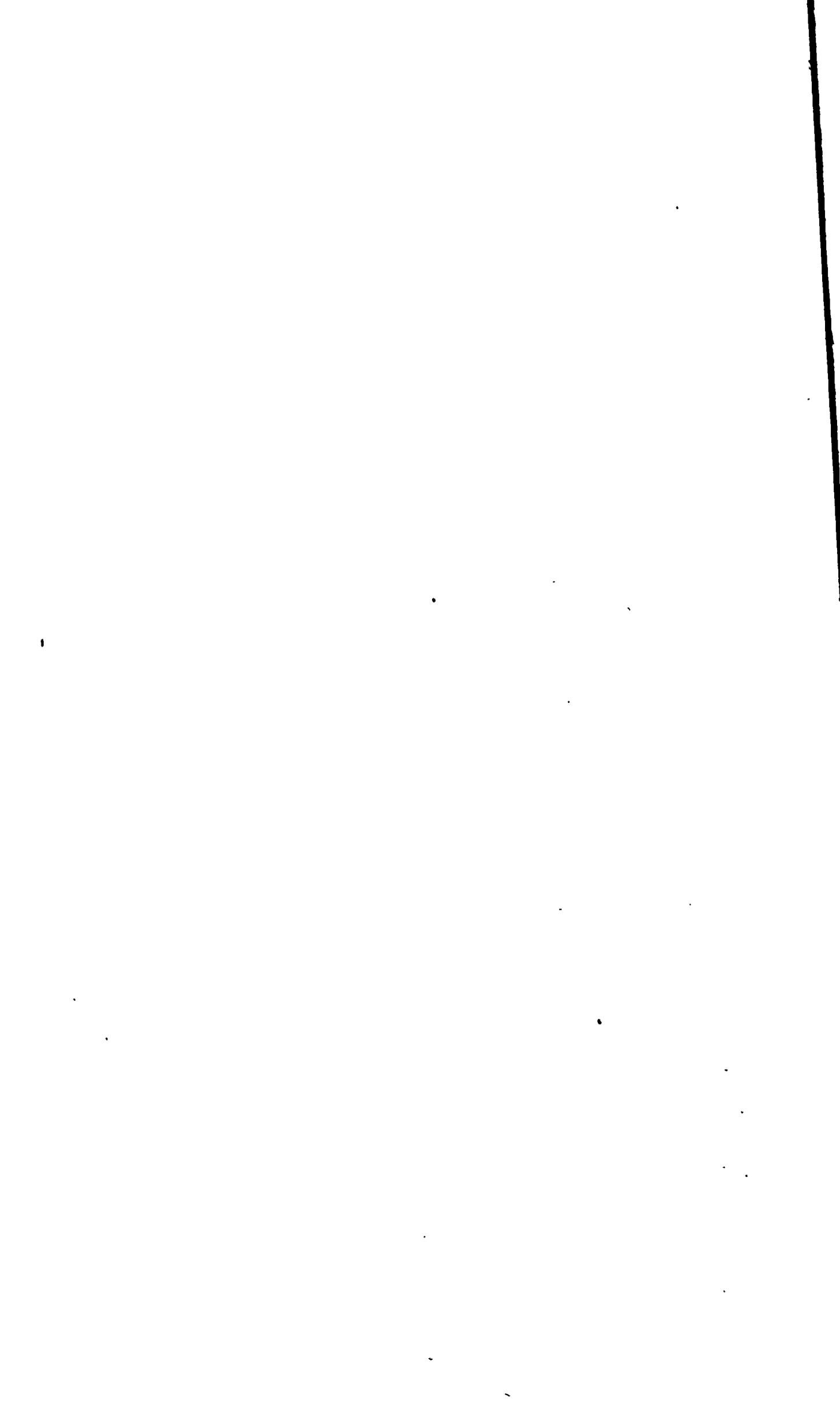
PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET ^{ci}e

15, rue de Cluny, 15

—
1913



ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES CHOISIES

INTRODUCTION

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

On lit dans le *Journal d'un poète*, à la date de 1832 : « Je remarque, en repassant les trente années de ma vie, que deux époques les divisent en deux parts presque égales, et ces époques semblent deux siècles à la pensée : l'Empire et la Restauration. L'une fut le temps de mon éducation ; l'autre de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans : celle de la Révolution ; ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense. » Comment diviser mieux la vie d'Alfred de Vigny ?

I. — L'ÉDUCATION. — DU BERCEAU AU RÉGIMENT.

Alfred-Victor de Vigny naquit à Loches, petite ville de Touraine, le 7 germinal an V (27 mars 1797), « le mois de l'année où Bonaparte ouvrait sa sixième campagne d'Italie, qui se termina par le traité de Campo-Formio ».

« Je me sens honteux, écrivait le poète en 1847, de parler d'un si petit événement que ma naissance, en comparaison de ces grandes actions qui se passèrent ; mais ce petit événement est quelque chose... pour moi.

« Ce fut tout pour mon père et ma mère, qui furent consolés par ma vie de la mort de mes trois frères.

« Je sais qu'ils s'appelaient Léon, Adolphe, Emmanuel, et que celui qui vécut le plus longtemps parvint jusqu'à l'âge de deux ans. Je ne les vis même pas ; on m'apprit qu'il y avait au ciel trois anges qui priaient pour moi. Je le crus dans la première enfance et, ces trois noms, je ne les prononce pas sans attendrissement.

« J'ai beaucoup de mémoire, et surtout celle des yeux ; ce qui s'est peint dans un de mes regards, quelque passager qu'il

soit, ne s'efface plus de ma vie. Tous les tableaux de ma plus petite enfance sont devant ma vue encore plus vifs et aussi colorés que lorsqu'ils m'apparurent.

« J'avais dix-huit mois, m'a-t-on dit, lorsqu'on m'apporta de Loches à Paris...

« Je dois vous dire, avant d'arriver au temps où mes yeux se sont ouverts, par quel hasard je suis né là et de quel sang je suis né. » (*Journal*.)

« ... Deux sangs nobles, l'un de ma famille paternelle et toute française de la Beauce, et du centre même de nos vieilles Gaules, l'autre d'origine romaine et sarde [Baraudini], ces deux sangs se sont réunis dans mes veines pour y mourir ». (*Mémoires inédits* ¹.)

Jusqu'au seuil de la mort, le poète de l'*Esprit pur* remua et annota papiers d'aïeux, vieux titres, généalogies, parchemins, avec une complaisance d'imagination qui surprend chez lui. Il rêvait sa race plus ancienne et plus riche qu'elle ne l'était ; mais à bon droit la disait-il noble et belle.

Tel Marc-Aurèle rendait grâces aux exemples et aux leçons par lesquels ses parents et ses maîtres l'avaient fait ce qu'il pouvait être : « De mon aïeul Vérus : mœurs honnêtes, jamais de colère. De mon père... modestie et vigueur mâle. De ma mère : piété, bienfaisance. » Tel Vigny : « Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples. M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante. J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent. » Projet irréalisé, d'ailleurs ; — le poète fit mieux : il fut lui.

Noble famille, dirons-nous, que celle dont les principes et les traditions gardèrent le fils de forligner. Désolé de la ruine irrémédiable en sa conscience des croyances sucées avec le lait, il resta un « puritain de l'honneur ».

Son père ? C'était un vieil homme à cheveux blancs, ancien capitaine de la guerre de Sept ans, le corps courbé par de graves blessures. Léon-Pierre de Vigny, cadet de douze enfants, avait soixante ans à la naissance d'Alfred. Amélie de Baraudin, la mère du poète, de vingt ans plus jeune que son époux, descendait d'une famille de soldats et de marins, où naturellement plus d'un enfant s'était mis d'Eglise. Quelle tendresse inquiète et menacée penchait sur le berceau de ce fils, au sortir de la

¹Cf. E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 146.

tourmente révolutionnaire, ces parents en deuil ! Par prudence, on l'emporta, avant sa deuxième année, à Paris, loin de « l'ombre du château de Loches », fatale, semblait-il, à ses aînés.

« Paris fut donc presque ma patrie, quoique la Beauce fût la véritable pour moi. Mais Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, avec ses revues d'empereurs et de rois... Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social... »

« Pour moi, je me suis tout de bon attaché à ce Paris tel qu'il est. Je m'y suis fait des affections dans chaque rue. Il y a des coins de muraille qui me tiennent au cœur et que je ne verrais pas abattre sans peine. »

Au bruit d'une certaine pendule noire que M. de Vigny avait choisie lui-même et fait envoyer rue du Marché d'Aguesseau¹, où ils demeuraient jadis, le poète se rappelait le temps où il s'asseyait sur un tabouret, aux pieds de son père, près du foyer : « Mon père..., un livre sur ses genoux..., racontait jusque bien avant dans la nuit des histoires de famille, de chasse et de guerre. C'était pour moi une si grande fête de l'entendre, qu'il m'arriva, plus tard, habillé pour le bal, de laisser là les danses et de m'asseoir encore près de lui pour l'écouter. » Ailleurs encore : « Mon bon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter... » Le futur poète vivait par l'imagination dans le XVIII^e siècle, qu'il se plaira souvent à évoquer. En lui faisant baiser sa croix de Saint-Louis, M. Léon de Vigny « plantait » dans le cœur du petit Alfred l'amour des Bourbons. Aussi l'enfant ne savait-il que penser du « monde vivant » qu'il observait ensuite et écoutait autour de lui. N'avait-il point déjà trop rêvé, pour s'acclimater, sans souffrir, à la réalité ?

« Jusqu'à l'âge d'être écolier, j'eus à Paris toutes sortes de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père, et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse... »

Sa précocité, sa mémoire exceptionnelles, à l'entendre, exci-

¹ Les parents d'Alfred de Vigny habitèrent d'abord à l'Elysée-Bourbon, pendant cinq ou six ans.

taient, au lycée, la jalousie de ses compagnons d'études. Ils s'indignaient des succès de ce petit garçon d'une délicatesse féminine. L'impression malencontreuse de ce premier contact avec la société ne s'effaça guère du souvenir de Vigny. Dans cette geôle de jeunesse captive, la pension Hix, il avait pourtant trouvé quelques amis.

Bientôt curieux, infatigable questionneur, dévorant toute la bibliothèque de son père, il s'éprenait, à quatorze ans, de mémoires et d'histoire, puis aussi ardemment des poètes anciens. « On me fit traduire Homère du grec en anglais et comparer page par page cette traduction à celle de *l'Iliade* de Pope..., travail... qui m'enseignait deux langues, avec le sentiment de la muse épique, dont la lyre résonnait deux fois à mes oreilles. »

« Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même, lorsque... je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable ¹... Puis je me passionnai pour les mathématiques, et, voulant entrer à l'École polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens. Je m'essayai aussi à écrire des comédies, des fragments de romans, des récits de tragédie ; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées et n'en trouvant pas encore la forme... Las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action, et, n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes, ainsi que j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier... »

« L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers, s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes. Je désirai y entrer, et j'allais être présenté à l'École polytechnique, lorsque, la bataille de Paris ramenant les Bourbons, l'armée s'ouvrit à moi plus rapidement, et j'y pris, encore enfant, une place assez élevée, ayant tout à coup le grade de lieutenant de cavalerie ; je devais le garder longtemps. »

¹ Ces fragments de *Mémoires*, datés de 1847, font penser par le ton aux *Mémoires d'Outre-tombe*, publiés l'année suivante, mais dont Vigny devait connaître certains passages.

II. — VIE MILITAIRE ET POÉTIQUE (1814-1830).

Il était temps qu'Alfred de Vigny respirât un autre air que celui du foyer morose où s'élevaient toujours les mêmes plaintes et les mêmes regrets, où une excessive superstition du passé, une malédiction perpétuelle contre le présent le vouaient fatalement au pessimisme ¹. La carrière militaire s'ouvrait à lui toute brillante. Le 6 juillet 1814, âgé de dix-sept ans, il entra dans les Compagnies rouges de la Maison du roi. Sa qualité de gendarme du roi équivalait au grade de lieutenant de cavalerie.

Le 23 février 1815, M^{me} de Vigny remettait à son fils un petit cahier d'instructions écrites de sa main : vrai bréviaire religieux et moral, mondain aussi, exempt de toute pruderie. Document précieux pour quiconque veut connaître les traditions et les idées qui s'étaient imposées, dès ses premiers ans, au futur poète ².

Muni de ce viatique et d'une *Imitation de Jésus-Christ*, présent de sa mère, le brillant soldat, blond et gracieux, les yeux bleus et songeurs, d'allure finement aristocratique, rejoignit son corps à Versailles. Le désir de gloire militaire, dont la rare jeunesse d'alors brûlait toujours, devait être déçu, et cruellement. Il suffit, dit-on, au peintre Géricault de porter trois mois le costume de mousquetaire de la Maison rouge pour se dégoûter à jamais de l'uniforme, et revenir à ses pinceaux avec une nouvelle ardeur. L'auteur de la *Canne de jonc* n'est pas tendre pour ses premiers compagnons d'armes. S'il trouva, parmi eux, quelques dignes et fidèles amis, combien la sotte vanité et la morgue du corps blessèrent sa délicatesse et son intelligence ! A la manœuvre, jouant de malheur, il tombe de cheval et se casse la jambe. A peine remis, il escorte les voitures de Louis XVIII fuyant de Paris à Gand. Interné pendant les Cent jours, à Amiens, il rejoint ensuite sa compagnie, qu'on licencie, non sans raison, le 1^{er} janvier 1816. Il lui fallait dire adieu au bel uniforme écarlate ³, pour lequel ses parents avaient fait tant de sacrifices.

Le 4 avril, il passait comme sous-lieutenant au 5^e régiment d'infanterie de la garde royale — et cela grâce à une demande, adressée par la comtesse Léon de Vigny, au ministre de la

¹ Cf. E. Dupuy, *A. de Vigny*, I, 1.

² Cf. *La Jeunesse des romantiques*, p. 204.

³ Un tableau du Musée Carnavalet représente A. de Vigny en mousquetaire rouge.

guerre. Année bien triste pour le jeune officier ! Tout légitimiste qu'il fût d'origines et d'affections, le déchirement de la France dut ulcérer son cœur de Français. Et bientôt il avait la douleur de fermer les yeux à son père (fin 1816).

Puis commença pour lui la vie monotone et machinale de caserne et de garnison. Mieux partagé que tant d'autres, du château de Vincennes ou de Courbevoie, « à portée de Paris et le plus souvent à la ville », il trouvait près de sa mère, ou dans le premier Cénacle, chez les Deschamps, une diversion bien chère au fils et aussi au poète. Car il menait souvent la vie retirée d'un « lévite », d'un « bénédictin » ; il reprenait ses études par la base, dans ses veilles silencieuses. Admirateur enthousiaste de l'antiquité, comme de la Bible, il faisait des œuvres de Chateaubriand et de Mme de Staël ses livres de chevet, mêlant aux écrivains de France les maîtres étrangers : Shakspeare et Byron, Klopstock et Goethe, Milton et Dante, le Tasse, Ossian, etc. Surpris lui-même de retrouver dans sa mémoire des traces lumineuses de ses études « manquées », il fortifiait son talent par de patientes recherches et par des essais assez heureux. Après avoir entendu la préface et le premier acte d'une tragédie de *Julien l'Apostat*, sortie de la plume du jeune lieutenant de la garde, un juge encourageant lui dit : « Souvenez-vous de ceci : à dater d'aujourd'hui, vous avez conquis votre indépendance. »

Voilà qui le consolait de la servitude du métier dont il était désenchanté pour toujours. Il s'indignait de la suffisance de certains hommes nuls, ses supérieurs ; affable avec ses inférieurs — attitude fâcheuse aux yeux des *ultra* impénitents, en ces temps de conspirations militaires — sa « froideur parut une opposition permanente ». On ne lui reconnaissait pas le feu sacré ; sa distraction naturelle passait pour du dédain.

« Cette distraction était pourtant ma plus chère ressource contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services ; car après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandant même, et me parlait à l'oreille de poésie et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art... J'étais donc bien déplacé dans l'armée. Je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes

poèmes dans ma tête, ils marchaient avec moi par la pluie, de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau ; et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front ¹... »

Pourtant quand il « marchait à pied sur la grande route, à la tête de ses vieux soldats... , fier de son épaulette », le futur « ouvrier en livres » rêvait parfois de devenir un « ouvrier en batailles ». Quittait-il les garnisons d'où l'on voit les fumées de Paris ², c'était pour Rouen, en 1821. Lieutenant titulaire à l'*ancienneté* dans son corps d'élite, le 12 juillet 1822, il obtenait d'être versé en qualité de capitaine au 55^e régiment de ligne (19 mars 1823). Rejoignant son corps à Strasbourg, il vit le Rhin et les Vosges. En route bientôt vers les Pyrénées, il pensait faire la guerre d'Espagne. Avant d'arriver à Bordeaux, il quitte la colonne et va voir en son ermitage du Maine-Giraud, près de Blanzac en Angoumois, sa tante, la chanoinesse de Malte, M^{me} Sophie de Baraudin. Puis le Cénacle bordelais lui fait fête.

Il ne devait point passer les *ports* de la frontière. Cette halte sans gloire en Béarn parut au soldat un coup de la destinée. A peine s'en consola-t-il, soit en apprenant par les lettres de ses compagnons quels triomphes sans périls les Français remportaient en courant, soit en contemplant la nature pyrénéenne : à Orthez, puis à Oloron, il prit la couleur de plus d'un poème, et esquissa tels paysages de *Cinq-Mars*.

Vers la mi-juin 1824, son régiment vient tenir garnison à Pau ; — les libéraux du Béarn reçoivent mal ces officiers *ultra* ; Vigny s'en indigne, il s'en indigne même anonymement, dans le journal *la Quotidienne*. C'est à Pau qu'il rencontra par hasard Lydia-Jane Bunbury, fille d'un anglais, original bien renté. Croyant faire à la fois un mariage d'amour et un riche mariage, Vigny recevait, le 8 février 1825, dans la capitale du Béarn, la bénédiction nuptiale du pasteur protestant d'Orthez. M^{me} de Vigny mère, qui s'était opposée naguère à l'union de son fils avec la belle et spirituelle Delphine Gay, — la future M^{me} de Girardin — avait consenti à ce mariage, qui devait, pensait-elle, redorer le blason des Vigny. Par scrupule de catholique, apparemment, elle n'assista point à la cérémonie.

¹ M. Paléologue, *A. de V.* (Hachette), p. 33.

² Il était alors souvent à Paris, et on lui faisait fête dans plus d'un salon, chez les Deschamps, chez M^{me} Ancelot, au Cénacle.

A partir du 1^{er} avril 1825, le capitaine de Vigny ne servit plus à son régiment. Il obtenait congé sur congé, prolongation sur prolongation, par la voie hiérarchique quelquefois, mais aussi par une voie plus directe que lui ouvrait sa parenté avec le colonel comte de Clérambault. Capable sans doute d'abnégation, il manquait au futur auteur de *Servitude et grandeur militaires* certaines des moindres vertus du soldat. Enfin, le 13 mars 1827, il demandait au ministre de la guerre sa mise en réforme. On le reconnaît « atteint de pneumonie chronique et d'hémoptysie assez fréquente ». Sa réforme fut prononcée le 22 avril. Ne rappelle-t-il pas, dans son *Journal*, qu'en 1819 il crachait le sang ? « Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant le sang sur toute la route et demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais... » Au printemps de 1827, il quitta l'uniforme, mais combien d'indices légers, combien de plis profonds de son caractère, révélaient encore en lui le soldat !

Et plus d'une fois peut-être le poète du *More de Venise* murmura-t-il avec un sourire amer l'adieu d'Othello à ses rêves de guerre :

Adieu, beaux bataillons aux panaches flottants ;
 Adieu, guerre, adieu, toi dont les jeux éclatants
 Font de l'ambition une vertu sublime !
 Adieu donc le coursier que la trompette anime,
 Et ses hennissements, et le bruit du tambour,
 L'étendard qu'on déploie avec des cris d'amour !
 Appareil, pompe, éclat, cortège de la gloire,
 Et vous, nobles canons qui tonnez la victoire
 Et qui semblez la voix formidable d'un dieu !

Si sa tâche de soldat était terminée — sans gloire, et par une déconvenue, il allait pouvoir se consacrer sans réserve, sans scrupule, à la tâche poétique qu'il s'était dès longtemps assignée.

C'est dans le journal de Victor Hugo : *le Conservateur littéraire*, qu'il avait fait ses débuts (décembre 1820) par un article signé A. de V., sur les *Œuvres complètes de lord Byron*, et par une pièce de vers intitulée *le Bal*, signée le Comte Alfred de Vigny. Dans les *Tablettes romantiques*, éditées par Abel Hugo, il figurait avec *la Prison*, poème, et *la Neige*, ballade (1823).

Il envoie prose et vers à la *Muse Française* (juillet 1823-juillet 1824).

Déjà, en mars 1822, avait paru le volume in-8, anonyme, où

Hélène précédait un recueil de poèmes ; *la Dryade*, *Symétha*, *le Somnambule*, sous le titre POÈMES ANTIQUES ; *la Fille de Jephthé*, *le Bain*, *La Femme adultère*, POÈMES JUDAÏQUES, et trois POÈMES MODERNES : *la Prison*, *le Bal*, *le Malheur*.

Anonyme encore, paraissait en juillet 1822, toujours à Paris, *le Trapiste* (*sic*), satire politique, où le légitimisme de l'auteur se donnait carrière, mais dont la dynastie ne lui sut pas gré.

Deux ans après, *Eloa* voyait le jour. En 1826 les *Poèmes antiques et modernes* comprenaient, outre les pièces déjà connues, *le Déluge*, *Moïse*, *Dolorida*, *le Trappiste*, *la Neige*, *le Cor*. Le roman de *Cinq-Mars*, ou *Une conspiration sous Louis XIII* avait d'ailleurs plus de succès que tels admirables poèmes. « Oh ! faites-nous des *Cinq-Mars*, lui disait-on de toutes parts, c'est là votre genre. » Bien qu'à l'entendre il eût composé cet « ouvrage à public... pour faire lire les autres », le poète se sentait d'autant plus mortifié qu'il avait conscience de son talent. « Première et forte blessure, blessure fièrement cachée, mais profondément ressentie », écrira Sainte-Beuve, quelques années plus tard ¹.

Mais voici que laissant l'épée pour la plume, de Vigny se lançait dans ce qu'il appelle lui-même, plus tard, non sans désenchantement, « la carrière des lettres ». Installé faubourg Saint-Honoré ², trop indépendant, — trop gentilhomme aussi, — trop jaloux de sa liberté pour entrer autrement qu'en passant dans « la grande boutique romantique », il ne sut pas fomenter ses succès.

Et pourtant qui méritait mieux les succès poétiques que lui ? Abstraction faite de *Madame de Soubise*, de *La Frégate « la Sérieuse »*, où le noble « moraliste épique » se détourne de sa voie et force son talent, le vrai créateur de l'œuvre d'avenir, le plus original représentant de l'école nouvelle, le plus penseur des « enfants du siècle », c'était Alfred de Vigny. Les dates ont leur éloquence : *Moïse* est de 1822 ; — *Eloa*, ce mystère écrit dans les Vosges en 1823, achevé à Bordeaux, parut en 1824. Si le romantisme philosophique et symbolique était né, Vigny n'en était-il pas le vrai père — en France du moins ?

¹ Malignité, jalousie, c'est vite dit quand il s'agit du grand critique. Las d'entendre répéter certaines antiennes et de retrouver partout certains clichés, il a réagi, parfois avec humeur, excessivement sévère dans sa mise au point.

² 30, rue de Miromesnil ; — Vigny demeura ensuite, jusqu'à sa mort, 6, rue des Ecuries d'Artois.

« La philosophie des *Destinées* est déjà dans les poèmes bibliques de 1822 et de 1826, » écrit fort justement M. G. Lanson ¹. Le moi profond et inaltérable, dont les vers de Vigny restent la confidence hautaine et discrète, s'était assimilé le monde et avait systématisé ses pensées quarante ans avant le codicille pessimiste du *Mont des Oliviers*.

Sainte-Beuve lui-même, peu suspect — dès l'époque de *Chatterton* — de partialité à l'égard de notre poète, se gardait, en 1835 ², de « diminuer aucunement son caractère d'originalité et l'idée qu'on se doit faire de la puissance solitaire et méditative empreinte dans ses poèmes ». Aucun des poètes de sa volée, Lamartine et Hugo même, ne lui semble plus « imprévu, plus étrange... d'une filiation moins commode à saisir ». La postérité a adopté le jugement du critique. « D'où sont sortis, en effet, *Moïse*, *Eloa*, *Dolorida* ? Forme de composition, forme de style, d'où cela est-il inspiré ? » Parmi « les âmes orphelines, sans parents directs en littérature française », Vigny lui paraît « un orphelin de bonne famille qui a des oncles et des grands-oncles à l'étranger (Dante, Shakspeare, Klopstock, Byron) : l'orphelin, rentré dans sa patrie, parle... avec une exquise élégance... la plus noble langue française qui se puisse imaginer. »

Vigny savait la Bible par cœur, il lisait et relisait Homère, Chénier, Chateaubriand — qu'il avait personnellement approché — plus encore. Il puise à bien d'autres sources : anglaises, allemandes, italiennes, espagnoles, décelées avec une heureuse méthode par MM. Dupuy, Estève, Baldensperger, et plus d'un érudit de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*. Excitée par la pensée d'autrui, souvent alimentée d'emprunts, sa pensée s'affirme toujours originale. Les souvenirs, les réminiscences se trouvent fondus et absorbés « goutte à goutte dans une organisation concentrée, fine et puissante ». (Sainte-Beuve.)

Quels que soient l'éclat et la force des *Odes* de Victor-Marie Hugo, combien *Moïse* mérite mieux le titre de chef-d'œuvre. Pour exhaler les angoisses du génie et le veuvage de cœur du poète, Vigny s'interdit l'effusion lyrique du romantisme lamarlinien. « Il prend un détour épique », selon le mot de Sainte-Beuve ; c'est dans la bouche puissante du prophète hébreu qu'il place cette plainte éternelle. Ainsi en usera Hugo dans

¹ *Histoire de la littérature française*.

² *Portraits contemporains*, II. — Cf. aussi *Nouveaux lundis*, VI (article de 1864).

sa *Légende des siècles*. *Eloa*, c'est déjà la *Chute d'un ange*, — en 1824, — c'est la réalisation charmante et touchante de l'œuvre dont Lamartine, avec la facilité et l'abondance de son génie, ne donnera que des ébauches — puissantes, colossales, mais imparfaites — quatorze ans après. Il avait « atteint au sommet de l'art », et, apprécié « d'une noble et chère élite », il souffrait un peu dans son cœur chatouilleux et triste de poète de lancer sous le pavillon du romancier le nouveau recueil de ses poèmes, expression pure de sa pensée ¹. Aussi revendiquait-il son mérite de novateur, sans ambages, fort nettement, envers et contre tous.

Collaborateur d'Emile Deschamps pour une traduction de *Roméo et Juliette* (début de 1828), Vigny traduisait seul cette fois, avec assez de hardiesse dans la versification, *Othello* et la comédie du *Marchand de Venise*, qui ne fut pas représentée. Le 24 octobre 1829, il faisait « monter le *More de Venise* sur la scène française ». Ayant lui-même « un amour de l'art assez généreux pour faire abnégation, pour un jour, de sa propre renommée », il rêvait, — tout en s'attachant surtout à une question de formes (voir la *Lettre à Lord ****) — d'ajouter au « magnifique trésor national », que « nous ont laissé nos grands maîtres », les impérissables chefs-d'œuvre étrangers, « comme à l'Ecole française nos musées ont joint les chefs-d'œuvre des Ecoles italiennes, flamandes et espagnoles ». Vrai disciple de M^{me} de Staël, partisan du cosmopolitisme littéraire, il écrivait, le 18 août 1839 : « Les exclusions étroites ne sont pas dans le génie de notre glorieuse nation, et lorsque, aux applaudissements universels, on a construit une salle, j'ai presque dit une sainte chapelle, pour une copie de Michel Ange, on saura bien ouvrir les anciennes aux copies de Shakspeare, de Calderon, de Lope de Vega, de Goethe, de Schiller, ou de tel autre poète adoré par les nations civilisées ². »

Ces émotions d'auteur dramatique, les luttes qu'il fallut soutenir pour « arborer le drapeau de l'art aux armoiries de Shakspeare » sur « la citadelle du Théâtre-Français » vinrent

¹ La 3^e édition des *Poèmes*, qui paraissait en 1829 chez Ch. Goselin, Urbain Canel et Levavasseur, ne comprenait plus *Hélène* ni *l'Ode au Malheur*, mais offrait au lecteur trois pièces nouvelles : *M^{me} de Soubise*, *Le bain d'une dame romaine*, et *La Frégate « la Sérieuse »*.

² Avant-propos du *More de Venise*, écrit dix ans après la première représentation.

fort à propos le distraire de cruelles déceptions domestiques. La santé précaire de M^{me} Alfred de Vigny anéantissait pour la deuxième fois des espérances de maternité.

« Ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme ¹ » devait s'émouvoir douloureusement en Vigny, seul héritier du nom, destiné à mourir sans postérité.

Sans partir pour de longs voyages, il quittait parfois Paris. C'était pour la Briche en Beauce, chez M^{me} de Saint-Pol, sa tante (mai 1828) ou au château de Bellefontaine, près de Senlis, chez M. de Malézieu (juillet 1828). Deux fois au moins, il prit la chaise de poste pour Dieppe, mis à la mode par la duchesse de Berry. Au château fort il retrouvait quelque compagnon d'armes de la garde à pied ² ; sur les galets ou aux bals de la Société des Bains il rencontrait la fleur de la société parisienne : la duchesse de Crillon, la marquise de Castries, la princesse de Béthune, la famille de Courson, etc. En 1827, il avait pu suivre des yeux les évolutions en rade du cutter royal *le Rodeur*. Il admira dans les vitrines des artistes dieppois les « vaisseaux d'ivoire habilement sculptés ». De Dieppe, 1828, il data *La Frégate « la Sérieuse »*.

A Paris, il fréquentait surtout le noble faubourg. Il voyait toujours les frères Deschamps, V. Hugo, — le bon Charles Nodier, à l' Arsenal —, Soumet, Guiraud, de Latouche; accueillant pour Sainte-Beuve et Alfred de Musset. Fidèle aux amitiés d'antan, s'il encourageait les jeunes gens qui venaient à lui, c'était sans flatterie calculée. Faut-il rappeler qu'il évita sans peine tels travers romantiques ? Il vivait alors avec les apparences de l'aisance, sinon de la fortune. M^{me} de Vigny mère, toute fière qu'elle fût des succès de son fils, songeait pour lui à la carrière diplomatique. Les journées de juillet vinrent sur ces entrefaites. Le « capitaine réformé » fit préparer son vieil uniforme, mais ni le Roi ni le Dauphin ne s'étant mis à la tête des troupes, et cette « race de Stuarts » laissant mourir pour elle les Suisses et les braves de la garde royale, Vigny « garda sa famille », le cœur saignant de voir couler le sang français dans la capitale. Il frémissait d'admiration devant le courage héroïque des défenseurs du « vieux trône », comme devant celui des soldats improvisés de la loi et de la liberté ³.

¹ *Servitude et grandeur militaires*.

² La garnison du château de Dieppe était formée de deux compagnies du 5^e, puis du 4^e régiment.

³ Cf. *Journal d'un poète*.

La chute des Bourbons « illettrés » et « ingrats » devait-elle nécessairement changer le cours de sa vie et de ses pensées ? Jamais courtisan, Vigny « n'attacha jamais de cocarde à sa Muse ¹ », et ne commit jamais la moindre pièce de circonstance. « J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poète, triple titre à la défaveur. » L'auteur du *Trappiste*, royaliste ultra, avait souscrit en 1824 pour le monument de Quiberon, mais incapable de surenchère légitimiste, il paraissait tiède aux fervents du trône et de l'autel. En ce temps de réaction et de délation ², ce « byronien » passait pour impie. Bientôt il épouse une Anglaise et, qui plus est, protestante. Dans les *Soirées de Neuilly*, dues à la collaboration de Cavé et de Dittmer (ancien compagnon d'armes de Vigny à la garde royale, démissionnaire en 1825) on trouve des détails de ce genre : « Il était officier d'artillerie ; mais il a donné sa démission, parce que, dit-il, il n'a pas de goût pour la vie dévote. » Tel « maréchal de camp... par la grâce de Dieu » dut desservir Vigny, dont on attendait mieux, étant donné ses origines et sa parenté avec des *ultra* notoires.

Soldat capable d'abnégation, il ne cachait ni son estime pour les vieux grognards ni son dédain pour les officiers de salon. Désenchanté de la vie morne de garnison, s'il venait de lire la vie des généraux de la République ou de feuilleter *Victoires et conquêtes* ³, le futur auteur de *Servitude et grandeur militaires*, malgré le silence qu'il s'imposait, pouvait laisser échapper quelque propos subversif ! Présenté naguère à Chateaubriand, il continue à l'aller voir après sa chute du ministère ! A la deuxième page de *Cinq-Mars*, on trouvait rappelé un mot de P.-L. Courier sur la Touraine — et ce mot venait du pamphlet trop connu sur Chambord. Tels vers de *Madame de Soubise* sentiront bien un peu le fagot. Pourquoi rappeler, pour la honnir, la Saint-Barthélemy ? Comment ne point passer pour libéral, après de telles hardiesses de pensée et de plume ? Sa fidélité triste et timide prévenait moins en sa faveur que le loyalisme bruyant et ardent de tel courtisan de tous les pouvoirs.

Mais voici que par une délicatesse de conscience assez rare,

¹ Cette expression souvent citée se trouvait dans une pièce de vers d'Antoni Deschamps à Vigny.

² Cf. l'étude du capitaine Marabail : *De l'influence de l'esprit militaire sur A. de Vigny*.

³ Publication commencée en 1817 à la gloire des soldats de la République et de l'Empire. On y vantait aussi la bravoure des Vendéens.

par obéissance à cette loi dont il écrira, dans ce caprice dramatique, *Quitte pour la peur*, « cette loi que je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur », voici qu'il se promettait de rester fidèle à la branche aînée des Bourbons, — promesse qu'il tint pendant dix-huit ans, avec « une constance de lévrier ¹ ». Il avait beau écrire dans son *Journal*, le 21 août 1830 : « En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête... », son cœur lui donnait encore une consigne : celle de la fidélité la plus belle, de la fidélité à un pouvoir déchu, dont on ne saurait plus rien attendre. Raffinant sur le point d'honneur, il croyait qu'on ne pouvait servir deux maîtres, même successivement ².

III. — LA VIE PHILOSOPHIQUE (1830-1863).

Au moment de « la curée », quand les héros des « trois glorieuses » voyaient s'allonger fantastiquement leurs listes, il organisait une compagnie de la garde nationale, et dans une revue au Champ-de-Mars, il commandait « assez militairement le 4^e bataillon de la 1^{re} légion ». Le roi Louis-Philippe l'en félicita ³. Certains n'auraient point laissé échapper une telle occasion : Alfred de Vigny mit sa fierté à ne solliciter ni faveur ni place.

Il avait d'autant plus de mérite à ce désintéressement qu'il était pauvre. « Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or. » Cette pauvreté qu'il cacha toujours, et contre laquelle il lutta avec une longue vaillance, fut à coup sûr, avec sa mauvaise santé, parmi les causes latentes de sa tristesse. Ces soucis mesquins, ces inquiétudes toujours renaissantes, il les cachait même à sa femme, même à sa mère.

Sa conscience parlait haut. Ce gentilhomme stoïcien goûtait d'âpres satisfactions. Peut-être se répétait-il à lui-même cette pensée de La Bruyère, qu'il avait fixée comme épigraphe au chapitre xvi de *Cinq-Mars* : Il faut, en France, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des

¹ *Mémoires inédits*, cités par M. E. Dupuy.

² L'attitude de Vigny à l'égard de la branche aînée déchuée a plus d'un rapport avec celle de Chateaubriand ; — plus simple, plus discrète, moins théâtrale, elle nous paraît plus belle.

³ *Journal d'un poète*.

charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi à ne rien faire. Personne, presque, n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle les *affaires*.

« Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler. »

Alors commença l'époque « la plus philosophique » de sa vie. A une première « élévation », *Les Amants de Montmorency*¹, écrite le 27 avril 1830, mais publiée seulement le 1^{er} janvier 1832, dans la *Revue des Deux Mondes*, succédait *Paris*², où le poète penseur méditait sur la religion de l'avenir, sur le bouillonnement tumultueux des idées neuves, après la Révolution de 1830. Il partage son admiration entre l'abbé de Lamennais, les disciples de Benjamin Constant et les novateurs qui rêvent de réaliser l'Age d'or industriel de Saint-Simon. Loin de railler les tentatives hardies, il s'y intéresse passionnément, car il sait que chercher la vérité, c'est déjà l'avoir trouvée. « De toutes les échelles qui vont de l'ombre à la lumière, la plus méritoire et la plus difficile à gravir, certes, c'est celle-ci : être né aristocrate et royaliste et devenir démocrate. » Hugo l'écrira à Jersey, en juillet 1853³; en 1830-1831 déjà, gagné par l'*humanitarisme*, Vigny allait vers la démocratie, résolument⁴. Toutefois, partisan de l'ordre et de la discipline, il réprouvait la démagogie, n'attendant rien que des moyens légaux et du pouvoir des idées, enfermées par le poète dans de graves symboles.

Vers le même temps, « l'ouvrier en livres » publiait dans la *Revue des Deux Mondes* les *Consultations du Docteur Noir* : les trois épisodes, *Gilbert*, *Chatterton*, *André Chénier*, formeront le livre intitulé *Stello*. Œuvre étrange, qui fait penser à Sterne et à Hoffmann le fantastique, où le poète confesse ses peines de penseur. Ces Nouvelles poignantes arrachèrent au lecteur des larmes de commisération pour le sort lamentable des

¹ Voir sur ce sujet, dans la *Revue Bleue* du 27 mai 1911, *Les Amants de Montmorency*, d'A. de Vigny. Nous montrons comment d'un banal *fait divers*, le poète tira une *Élévation*.

² Daté du 16 janvier 1831, parut in-8° chez Ch. Gosselin, au printemps de cette année.

³ Nouvelle préface des *Odes et Ballades*.

⁴ Cf. Dorison, *A. de V., poète philosophe*. — Sur le revirement littéraire de l'*art pur* à l'*humanitarisme*, de l'*art pour l'art* au romantisme symbolique, à tendances sociales, voir Sainte-Beuve, *Premiers lundis*, II, 322.

« parias intelligents », également oubliés ou sacrifiés sous tous les régimes.

Le 25 juin 1831, Vigny faisait représenter sur le second Théâtre-Français (Odéon), un drame, sorti de la même veine historique que le roman de *Cinq-Mars* : *La Maréchale d'Ancre*, sa première œuvre originale sur la scène. Partout on devait y voir la main de la Destinée. Drame inégal, — dont le V^e acte paraît un des plus beaux fragments que l'on puisse citer de notre théâtre, — drame lent et compassé, qui fait regretter la fougue lyrique et la fantaisie des meilleures pièces de V. Hugo, drame qu'il faut avoir lu, et de près, si l'on veut connaître l'âme de Vigny ; on y retrouve les idées maîtresses de sa politique et de sa philosophie. *La Maréchale d'Ancre* ne fut pas un succès ; l'auteur eut, en outre, le regret d'en voir tenir le premier rôle par une autre que M^{me} Marie Dorval, cette grande actrice, passionnée et tragique, qu'il admirait tant et qu'il devait aimer. Ce fut elle du moins qui jouera un charmant proverbe en un acte, audacieux comme un conte du XVIII^e siècle, *Quitte pour la peur* (30 mai 1833). C'est pour elle encore qu'il composera l'admirable rôle de Kitty Bell dans *Chatterton*. On sait assez combien Vigny souffrit de sa passion, dans cette liaison, où il avait eu la faiblesse de chercher « le charme romanesque absent de son morne foyer. » (E. Dupuy.)

Mais une douleur autrement poignante et profonde — combien plus avouable et plus noble ! — allait faire saigner son cœur — son cœur de fils. Au début de 1832, M^{me} Léon de Vigny avait été frappée de paralysie ; le 6 mars 1833, le mal la terrassait de nouveau. « Aujourd'hui, lit-on dans le *Journal d'un poète*, elle a une seconde attaque d'apoplexie que deux saignées suspendent ; mais on ne peut parvenir à dégager le cerveau, qui s'égaré et reste perdu peut-être pour toujours. »

Après la nuit d'angoisses du 17 au 18 mars, que Vigny passa debout, près du lit de sa mère, il trouve effrayant, au jour, le visage de celle qu'il vénérât et admirait plus que personne au monde. « Dans la journée, ma mère me reconnaît. Elle me pénètre de douleur et de reconnaissance en me parlant avec amour ; elle est charmée de me voir près d'elle... J'ai réussi avec ma voix à la calmer en lui parlant. » La nuit affreuse du 19 mars nécessite une nouvelle saignée : « Quand son sang coule, mon sang souffre ; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement ; cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie,

cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère ; c'est un supplice comparable à la roue. » Pendant quatre ans — M^{me} Léon de Vigny mourut à quatre-vingts ans passés — la piété filiale du poète s'accrut de l'ardeur de son dévouement et de la grandeur de ses muets sacrifices. Car à l'affreuse tristesse de voir sombrer l'intelligence mère de la sienne, venaient s'ajouter dans le cœur et la tête de ce fils des soucis et des inquiétudes de toute sorte. Jamais peut-être il ne maudit davantage sa pauvreté que dans ces années de gêne dissimulée qui vont de 1833 à 1837. « La richesse est un besoin de tous les jours », chantait-on dans les vaudevilles d'Ancelet, cet ami de Vigny ; combien l'écrivain sans fortune, décidé, en tout cas, à ne jamais faillir à sa muse, dut regretter le patrimoine de ses ancêtres, ou tout au moins envier la richesse de telle branche de sa famille. Trop fier pour rien demander aux Bunbury ou pour faire appel à tel de ses parents ¹, il ne compta que sur sa propre économie et sur sa plume. La pauvreté, cette inspiratrice austère ou audacieuse, lui dicta deux chefs-d'œuvre : *Servitude et grandeur militaires*, *Chatterton* ². Sa Muse cependant se taisait. Il s'en prenait à Dieu des souffrances et de la déchéance mentale de sa mère. A voir la Destinée s'appesantir cruellement sur une âme juste, digne à ses yeux de toutes les félicités, son pessimisme se faisait plus amer ; plus d'une fois la malédiction païenne dut monter à ses lèvres de contempteur des dieux.

Les compensations d'ailleurs ne lui faisaient pas défaut : ne gardait-il pas plus d'un ami fidèle ? Les jeunes écrivains : Roger de Beauvoir, Boulay-Paty, Xavier Marmier s'adressaient à lui avec respect et avec confiance. L'auteur de *Chatterton* restait le recours suprême de plus d'un naufragé. Sa fameuse « tour d'ivoire » qu'il interdisait jalousement aux profanes, s'ouvrait pour les âmes d'élite qu'il savait distinguer. Depuis le mois de mai 1833, le poète était chevalier de la Légion d'hon-

¹ Sur le frontispice d'un livre, minable d'apparence, Alfred de Vigny avait noté vers la fin de sa vie « M^{me} de Saint-Pol, ma tante me donna ce volume un jour, seul présent que j'aie reçu d'elle ». Et cette tante était fort riche.

² *Laurette* parut dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1833 ; *La Veillée de Vincennes*, le 1^{er} avril 1834 ; *La Vie et la Mort du capitaine Renaud*, le 1^{er} octobre 1835. — *Chatterton* fut joué au Théâtre-Français en février 1835.

neur, et voici que le 7 décembre 1837, M. de Jennison, ambassadeur de Bavière, venait lui demander comme un service de bien vouloir correspondre avec le prince royal de Bavière. « D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens ? » écrivait avec fierté le poète dans son *Journal*. De sa tristesse profonde et de ses soucis, il se divertissait en lisant. Volumes, revues, journaux, il feuilletait tout, méditant longuement sur les pages graves et riches d'idées, notant minutieusement tel détail frappant ou telle pensée suggérée par la lecture. Les fragments édités par Louis Ratisbonne sous le titre de *Journal d'un poète* laissent deviner l'intérêt qu'offrirait la publication intégrale des carnets de Vigny. Lentement, dans le silence, se préparaient les *poèmes philosophiques*.

Parfois un triste pressentiment s'emparait du poète. Un samedi de décembre 1837, il était auprès de sa mère. « Elle était riante et assise dans son fauteuil favori, les pieds sur son tabouret, me regardant avec son air bienheureux. Elle se mit à dire des vers en cherchant un vieil air et répéta quatre fois ces vers...

Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait, c'est en Angleterre,
Une mère dont le désir
Était de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

« De qui est donc ceci, maman ? lui dis-je. — De Jean-Jacques, me dit-elle. *Sa fille heureuse, et puis mourir !* entends-tu ? Je me sauvai, sentant que je pleurais trop. »

Bientôt le poète pleurait sur un cercueil¹, désolé à jamais, maintenant qu'il avait « fermé les yeux des premiers amis que nous ayons dans ce triste monde ». Dans une crise profonde de mysticisme et de croyance, après l'agonie et la mort de cette mère bien-aimée, il se tourna vers le Dieu de son enfance : « Si j'ai fait quelque faute, que ce soit mon expiation. » Il terminait l'année funeste sur ces lignes : « Mon Dieu, si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant ! » Désormais il se dévouerait sans réserve à « la seule amie » qui lui restait, à son épouse... Il oublierait Dalila.

¹ M^{me} Léon de Vigny mourut le 19 décembre 1837.

Retiré dans sa gentilhommière du Maine-Giraud, il reçoit la nouvelle de la mort de son beau-père, le 7 novembre 1838. Pour défendre les intérêts de sa chère Lydia, il dut bientôt partir pour l'Angleterre (novembre 1838-fin avril 1839). Le séjour lui laissa d'excellents souvenirs ¹ : un médiocre accommodement allait terminer les affaires dont il avait posé les jalons.

De retour à Paris, le poète y devait rester jusqu'à la Révolution de 1848. Rêvant, caressant bien des projets, rajoutant quelques touches légères de couleur locale à *Cinq-Mars*, il n'avait guère donné au public, en dehors de l'édition de ses œuvres complètes (1837) qu'une lettre : *De M^{lle} Sedaine et de la propriété littéraire*, et qu'une petite page de vers médiocres : *La Poésie des nombres* (1841). Aussi, malgré les six échecs qu'elle lui réservait, sa candidature à l'Académie posée en janvier 1842, fut-elle une heureuse initiative. Elle l'obligea, pour confirmer ses titres, à rompre son silence. Lentement, gravement, le cortège des *Poèmes philosophiques* allait quitter le seuil de la tour d'ivoire. Du 15 janvier 1843 au 15 juillet 1844, paraissaient *La Sauvage* — discret hommage à Tocqueville et à Chateaubriand —, *La Mort du Loup* — chef-d'œuvre puissant —, *La Flûte*, *Le Mont des Oliviers*, *La Maison du Berger* ².

« J'ignore entièrement l'art d'intriguer, écrivait, le 9 avril 1842, le poète, qui replaçait son espoir dans sa Muse, mais celui d'écrire me tient fort au cœur, et j'y passe une partie de chaque nuit. Des Poèmes nouveaux et d'autres livres de moi ne tarderont pas à paraître. J'espère qu'ils mériteront encore l'estime ³... » Sans doute fut-il un peu déçu de voir passer inaperçues des œuvres dont il espérait beaucoup. Après avoir lu *La Sauvage*, Sainte-Beuve écrivait à Juste Olivier : « De Vigny a reparu dans la *Revue des Deux Mondes* par des vers tirés et figés : cela réussit peu, on aime peu les vers pour le quart d'heure, que quelques-uns de Musset... » Et Musset se plaignait amèrement de l'indifférence du public...

Ses derniers vers suscitèrent si peu d'enthousiasme que Vigny vit entrer avant lui sous la coupole Patin, Ballanche, Pasquier, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve et Prosper Méri-

¹ C'est à Londres que Vigny fit connaissance de sa cousine puritaine M^{lle} Camilla Maunoir, avec laquelle il devait entretenir une correspondance d'un rare intérêt.

² Toujours dans la *Revue des Deux Mondes*.

³ Cf. E. Dupuy, *A. de V.* II, 110.

mée. Ses visites de candidat ne lui laissaient pas que d'agréables souvenirs. Elu enfin, le 8 mai 1845, il s'attira, le 29 janvier 1846, par un discours un peu long et, il faut l'avouer, un peu maladroit, une réplique *hostile* et *malveillante* de M. Molé, — blessure qu'il n'oublia jamais. Une fois dans la place, il s'acquitta avec une fierté scrupuleuse de ses fonctions académiques : patron actif et dévoué des talents ignorés, il exerça une heureuse influence. Qui ne sait, par ailleurs, qu'il soutint avec obstination la candidature d'Alfred de Musset ? Il fit manquer une élection en lui conservant sa voix irréductiblement.

Retranché dans sa discrétion hautaine, il tint sans défaillance la ligne de conduite que Manzoni traçait noblement en 1806, dans le poème qu'il publiait à Paris : *Sur la mort de Carlo Imbonati* : « Sentir et méditer, savoir se contenter de peu, avoir toujours les yeux fixés au but, se conserver purs la main et l'esprit, connaître le monde juste assez pour le dédaigner, ne s'asservir à personne, ne jamais pactiser avec les indignes, ne trahir jamais la vérité sainte, ne jamais dire un mot qui puisse être interprété comme une louange au vice ou comme un sarcasme à la vertu. » Il vécut en pontife de l'intelligence et de l'art, de plus en plus grave et triste, se consolant en répétant avec conscience le mot de *René* sur les poètes : « Ces chantres sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le Ciel ait fait présent à la terre. »

Sa tristesse incurable s'exaspérait souvent, « Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie... » Il le notait en 1829. « Sa parole, écrit le poète J. Autran, était une plainte perpétuelle contre l'indifférence du public français envers la poésie ¹. » Comme déjà dans *Stello*, il renchérisait sur *Le serpent et la lime*, à toute occasion, et n'épargnait guère ces « esprits du dernier ordre » acharnés sur les beaux ouvrages : il détestait les critiques. Aussi sceptique sur le talent des hommes politiques que P.-L. Courier sur le talent des hommes de guerre, non content de garder rancune à M. Molé, il en voulut toujours un peu à quiconque ne l'avait pas hautement désavoué ou blâmé. Intellectuel, qui proclamait, dans une lettre adressée à un fils de roi, — à Maximilien de Bavière, — l'intelligence, « Reine du monde actuel ² », il protestait en son cœur

¹ *Œuvres complètes*, VII, Le lac de Côme.

² 17 septembre 1839. — C'est ce que disait déjà le pamphlétaire Timon (M. de Cormenin) dans ses *Études sur les orateurs parlementaires* : « La civilisation a changé de courant. L'épée a cessé d'être

contre le régime censitaire. Il écrivait à Quinet le 27 août 1844 : « Toutes les fois que votre brillante parole enseignera que la dignité de l'homme moderne est dans la pensée et combattra les pouvoirs publics qui ne reconnaissent que la richesse, la tête du Docteur Noir et le cœur de Stello vous répondront à la fois. »

Viennent les journées de février 1848, il s'applaudira de *la victoire*. « Bientôt, écrivait-il, j'imprimerai mes pensées entières, délivré des censures d'un pouvoir ombrageux et insolent. » Mais il voulait le « maintien de l'ordre » et ses craintes à ce sujet purent paraître assez fondées. Songeant à l'action, il pensa se faire envoyer à Londres comme ambassadeur de la République ; puis, voyant que l'avenir de la France dépendrait de l'Assemblée nationale, il tenta de recevoir des électeurs charentais le mandat de député. Sa candidature de gentilhomme-poète, posée de Paris, recueillit peu de suffrages. Effrayé, comme tant d'autres, par *le spectre rouge*, il se rallia assez vite à l'Empire et parut aux fêtes de Compiègne. On lui a prêté l'ambition de devenir gouverneur du Prince impérial. « Il n'était pas courtisan, écrit Lamartine, mais il pouvait aspirer tout bas à un rôle historique. »

Retiré le plus souvent au Maine-Giraud, garde-malade tendre et patient de sa « chère Lydia ¹ », dont la santé précaire l'inquiétait toujours davantage, à peine rompait-il son silence pour affirmer sa foi en la destinée des idées, le 1^{er} février 1854, dans *La Bouteille à la mer* ². Le succès lui venait maintenant : dix éditions de ses ouvrages venaient de s'écouler : « Je suis surpris de cette vente régulière et rapide de mes ouvrages, sans annonces, sans articles, sans affiches... » (1852.) Il sentait que son nom ne périrait pas. Il pouvait entonner son hosanna à *l'Esprit pur*, — la dernière religion de cet incroyant. La mort de M^{me} de Vigny l'avait cruellement frappé, en décembre 1862. Miné lui-même par un cancer à l'estomac, il ne devait pas lui survivre longtemps.

la souveraine et unique maîtresse des empires... Les orateurs et les écrivains sont les rois de l'intelligence, et c'est l'intelligence qui finira par gouverner le monde. »

¹ M^{me} V. Hugo écrivait à Sainte-Beuve le 31 avril 1864 : « J'ai lu et relu votre étude sur de Vigny. C'est profond, délicat et vrai... Toutefois, il me semble que vous n'avez pas rendu justice aux vertus de famille de M. A. de V. Je sais de lui, à cet égard, des faits nobles et touchants... »

² *Revue des Deux Mondes*.

Jusqu'aux heures de l'agonie, il subsista tout entier : idées et sentiments. « Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre. » En traînant son corps délabré, toujours énergique, il répétait cette « vérité d'Épictète ». Le 17 septembre 1863 s'éteignit l'immortel poète des *Destinées*. Paix à ses derniers moments ¹!

Alfred de Vigny léguait à son « frère d'armes » Guillaume Pauthier de Censay son épée d'académicien, au poète Louis Ratisbonne, son ami fidèle des dernières années, la propriété littéraire de toutes ses œuvres, à M^{me} Lachaud, née Louise-Edmée Ancelot, qu'il aimait comme il aurait aimé sa fille, tous ses biens meubles et immeubles.

En 1864, paraissait le recueil posthume des *Destinées, Poèmes philosophiques* ; trois ans plus tard le *Journal d'un poète*. Depuis, la renommée d'Alfred de Vigny n'a fait que s'accroître. Des grands romantiques, il reste le plus cher peut-être à la conscience moderne.

IV. — L'ARTISTE ET L'ÉCRIVAIN.

L'originalité incontestée d'Alfred de Vigny, c'est l'expression symbolique d'une pensée pessimiste, — son pessimisme généreux prêchant la pitié et mettant sa foi dans l'idée.

Profond penseur, génie créateur de poésie, artiste d'une rare puissance, l'auteur des *Destinées* fut un artisan de vers bien inégal... Et pourtant certaines de ses strophes, telle de ses pages resteront à jamais comparables, et préférables aux plus purs chefs-d'œuvre.

A en croire Vigny, Sainte-Beuve s'était trompé « en voulant entrer dans les secrets de sa manière de produire ». D'ailleurs « Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. » Et le poète, dont la tête était forcée, « pour concevoir et retenir les idées positives », de les « jeter dans le domaine de l'imagination », choisit des comparaisons assez diverses pour exprimer la nature de son talent.

« Je conçois tout d'un coup un plan ; je perfectionne longtemps *le moule de la statue* ; je l'oublie, et quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, *je ne laisse pas refroidir la lave un moment...* » Le poète ne prend-il pas son désir pour une réalité ? Volcan aux éruptions courtes et rares ², aux coulées in-

¹ Cf. Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, VII, p. 114, et surtout au tome II de l'étude de M. E. Dupuy, p. 370 et 418 sq.

² Dans sa jeunesse pourtant, Vigny improvisait avec une rare facilité.

termittentes ! Trop de soudures patientes et de raccords visibles se distinguent sur ses statues pour les croire fondues d'un seul jet.

« Si vous aimez mes statues, écrivait Vigny à Ch. Farcinet, soyez content en me sachant dans mon atelier, au milieu des bois, le ciseau à la main. En vérité, depuis que j'ai quitté l'armée, j'ai toujours aimé à mener ainsi la vie d'un sculpteur. » (14 juillet 1851).

Comparaison n'est pas raison, mais c'est ainsi qu'on doit imaginer le poète des *Destinées*. Sculpteur de symboles, modelleur de fictions choisies, il se détache de son œuvre pour y revenir, le ciseau et le polissoir en mains. Artiste conscient, réfléchi, dont l'intelligence toujours présente compose et dispose les poèmes, manifestations symboliques de l'idée.

On se rappelle les conseils qu'il donnait à Emile Péhant : « Profitez de ce que vous êtes seul pour donner à vos idées le temps d'éclorre, et pour leur trouver une forme qui les représente avec nouveauté. » Ainsi procédait, lui tout le premier, ce « moraliste épique ».

« Si l'art est une fable, il doit être une fable philosophique. » La poésie n'est point un badinage, c'est « l'expression pure de la pensée ». Confiant dans la puissance des idées, le penseur doit mener le monde ¹. Mais comment communiquer les pensées que ses méditations solitaires lui ont fait découvrir, sinon en les incarnant dans l'Écrit, par la poésie, « art des graves symboles ² » ?

Laissant les lyriques épandre dans leurs vers l'effusion de leur cœur, Vigny enveloppe dans un symbole épique ou dramatique les idées trop abstraites pour être comprises sans image, trop hardies pour être exposées à découvert.

Impersonnel, il a plaisir à l'être. Par une pudeur de nature et d'habitude, il « couvre son moi » et préfère le « détour épique » à l'expression directe du lyrisme. Qu'on ne s'y trompe pas ! Il n'est point de confiance plus sincère des sentiments intenses et contenus qui font battre son cœur que tel poème philosophique. Écrire et publier *La Mort du loup* le soulageait comme une « saignée. »

¹ Sur le poète, « homme élu..., homme unique, homme nécessaire... » voir une page enthousiaste de Sainte-Beuve, à la date du 27 décembre 1830. (*Premiers lundis*, II, 22.)

² Le symbole fleurit chez Ballanche, comme chez Lamennais. (Cf. *Paroles d'un croyant*, VII : « Un homme voyageait dans la montagne... »)

Son expérience personnelle et sentimentale, il l'intellectualise et la généralise. Comme nos grands classiques, du réel il dégage *le vrai de l'art*, le vrai idéal, du particulier l'universel. Pour s'être senti seul, il crée *Moïse*, symbole puissant de la solitude du génie. Déçu par l'amour coupable, trompé par une Dalila, il s'élève dans *La colère de Samson* jusqu'à la loi pessimiste de la vie humaine.

Aussi bien ce symbolisme convient à son imagination, vigoureuse, mais peu féconde, capable de prêter un singulier relief à une image choisie, d'en montrer les différents aspects, plutôt que d'évoquer une suite d'images successives. Telle remarque critique sur Antoni Deschamps montre qu'il savait saluer des mérites différents des siens. Ce sont « des images vivement jetées, mais dans lesquelles il ne se complaît pas et passe outre sur-le-champ ¹... » Lui, au contraire, se complaît dans l'image une fois choisie. Dans son cerveau, cette image « se développe, s'assimile tous les éléments qui peuvent la compléter, s'organise, devient une réalité vivante. » (G. Lanson.) Elle mûrit, fruit divin de la poésie éternelle.

Si le poète sait le vrai mérite de ses œuvres : « une pensée philosophique » y « est mise en scène sous une forme épique ou dramatique », il prétend même à la priorité dans le genre. Dans quelles mesures cette prétention était-elle fondée ?

La poésie pseudo-classique ne lui montrait-elle pas le chemin ? Certaine école de mythologues tirait de la Fable des leçons symboliques. L'*Allégorie*, cette sœur de l'ancienne rhétorique, florissait au temps où le futur poète faisait ses études. Les majuscules, auxquelles il tenait spécialement ², décèlent un goût traditionnel pour les personnifications. Ne gardait-il pas à portée de la main, comme Musset, d'ailleurs, le *Dictionnaire de la Fable*, de Noël ?

Chateaubriand avait remis en honneur la Bible. Que de symboles semait dans ses versets l'imagination puissante et simple des prophètes hébreux ! Les paraboles évangéliques s'imposaient au poète comme de saisissants et d'inimitables modèles ³.

¹ Cf. E. Dupuy, *A. de V.*, I, 165.

² « Tâchez que l'imprimerie se résigne à mes majuscules », écrivait Vigny au directeur d'une Anthologie, le 15 mars 1862. (Cf. M. Masson, *Alfred de Vigny*, p. 93.)

³ Cf. *Eloa* :

Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole
Ou du Samaritain disait la parabole...

Les mythes de Platon, comme les comparaisons épiques dont la tradition allait d'Homère à Byron, en passant par Virgile et Dante, avaient pu montrer à Vigny la voie où il s'était résolument engagé. Mais c'est à son initiative qu'est due la renaissance au XIX^e siècle de la poésie symbolique.

Rien de plus instructif pour qui veut se représenter l'activité intellectuelle de Vigny que les projets de poèmes publiés dans le *Journal d'un poète* par Louis Ratisbonne. « Plusieurs des pièces esquissées dans ses albums sont certainement plus belles à l'état de projet qu'elles ne l'eussent été après exécution ; elles laissent d'elles une plus grande idée. » Ce jugement un peu surprenant de Sainte-Beuve vient confirmer une indication de Vigny sur lui-même : « La seule faculté que j'estime en moi est mon besoin éternel d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son *organisation complète*. » Au fil de sa méditation, au cours de ses lectures, le poète, qui a « résolu d'exprimer en vers » telles idées qui le hantent, trouve une image qui lui semble bonne pour porter la pensée, susceptible d'une saisissante signification morale. Immédiatement il la note.

Rien ne naît de rien. « Inventer, n'est-ce pastrouver, *inventer*. » (*Journal*). Le don de déceler l'image, la métaphore, qui, soigneusement suivie, patiemment filée, se transfigurera en symbole révélateur d'une idée morale importante ou salutaire, n'est-il pas déjà comme une faculté de création ? « Ce n'est là, dirait Vigny de cette chasse aux images, qu'un pauvre mérite d'attention, de patience et de mémoire ; mais ensuite il faut choisir et grouper autour d'un centre inventé : c'est là l'œuvre de l'imagination et de ce grand BON SENS qui est le génie lui-même ¹. »

Si la chrysalide de l'image prend par degré les ailes du symbole, c'est grâce à la magie de l'artiste. Rien ne remplace le coup de pouce du génie pour faire d'un *fait* une *fiction*. Vigny ne l'a pas assez dit : « Formé à demi par les nécessités du temps, un FAIT est enfoui tout obscur et embarrassé, tout naïf, tout rude, quelquefois mal construit, comme un bloc de marbre non dégrossi ; les premiers qui le déterrent et le prennent en main le voudraient autrement tourné, et le passent à d'autres mains déjà un peu arrondi ; d'autres le polissent en le faisant circuler ; en moins de rien, il arrive au grand jour transformé

¹ *Réflexions sur la vérité dans l'art* (en tête de *Cinq-Mars*).

en statue impérissable. » C'est oublier l'artiste : si l'œuvre doit porter un nom, c'est celui du statuaire, dont le ciseau a taillé le chef-d'œuvre.

« N'est-il pas évident que les poètes, dignes de ce nom, Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Leconte de Lisle, sont précisément ceux qui prennent, n'importe où, le bois dont ils feront leur construction et que ce bois n'est pas toujours coupé dans la forêt, qu'il a servi, plus d'une fois, à des constructions antérieures ? Le mérite de ces poètes est de démolir la bicoque qu'ils dévalisent ; il est surtout d'apercevoir des matériaux là où la foule des lecteurs, avant ou après eux, n'avait rien vu, ne verra rien à ramasser, et à remettre en œuvre. ¹ »

Un exemple précisera. Feuillotez les *Odes* d'Horace, vous y trouverez cette image rapide et saisissante, jetée en passant dans une invective contre l'avidité et le luxe des Romains.

Campestres melius Scythae,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,
Vivunt.

« Mieux vaut, dans leurs steppes, la vie des Scythes, qui roulent sur un chariot leur maison errante... » (*Odes*, III, 24.) Ni J.-B. Rousseau, ni Lebrun, maîtres experts en l'art du vers, ne conservèrent ce trait pittoresque dans leurs imitations de l'Ode. Paul-Louis Courier, ce Grec de France, s'amuse à comparer sa vie de soldat à l'existence nomade des Scythes (1799). Mais Chateaubriand, en passant, avait déjà fait un sort à l'évocation des Scythes. Dans *l'Essai sur les révolutions*, il rêve d'une Scythie pastorale, idyllique : « Lorsque les collines prochaines avaient donné toutes leurs herbes à ses brebis, monté sur son chariot couvert de peaux, avec son épouse et ses enfants il émigrait [le Scythe] à travers les bois au rivage de quelque fleuve ignoré où la fraîcheur des gazons et la beauté des solitudes l'invitaient à se fixer de nouveau ². »

« Quelle félicité devait goûter ce peuple aimé du ciel, etc. »

« Bons Scythes, que n'existâtes-vous de nos jours !... »

S'imitant et se surpassant lui-même, Chateaubriand prête la mélancolie d'un rêve semblable à Velléda, dans *Les Martyrs*. Vigny s'en souviendra, en émule généreux plus qu'en imitateur.

¹ Remarque que nous empruntons à M. Ernest Dupuy.

² Cf. *Essai sur les Révolutions*, éd. Ladvocat, 1836, in-8°, I, 284. Vigny n'avait pas attendu cette réimpression pour le lire.

Non content de « jôûter avec l'original », selon le mot de Boileau, il confère à la poétique rêverie une valeur incomparable, l'élargit avec une hardiesse inattendue, fait de la maison roulante du berger le symbole d'un poème philosophique — d'unité laborieuse peut-être — mais d'un charme unique et d'une rare profondeur.

Dans l'*Esprit pur*, Vigny renouvelle définitivement un lieu commun cher à la fierté des poètes ? C'est l'*Exegi monumentum* d'Horace, c'est *Apollon à portes ouvertes* de Malherbe. A Destouches disant : « Le mérite tient lieu des plus nobles aïeux », Gilbert répondait, tout roturier qu'il fût :

Honteux de devoir quelque chose à mon sang,
j'eusse

Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même ¹.

Plus fièrement résonne l'Hosannah qu'adresse le poète des *Destinées* à la Pensée.

Le symbole de *la Bouteille à la mer*, vous en cherchez vainement le germe dans *La Navigation* d'Esménard ; vous le rencontrerez par hasard, timidement évoqué dans le *Livre d'amour* de Sainte-Beuve — où vous regretterez l'enthousiasme qu'anime telle page de l'*Hermès* d'André Chénier. Il était réservé au méditatif descendant des Baraudin, au parent de Bougainville de donner à l'image, si parfaitement fondue avec l'idée, sa beauté saisissante et sa portée suprême.

Que Vigny puise l'inspiration chez Chateaubriand, chez M^{me} de Staël, chez J.-J. Rousseau, chez André Chénier, chez Byron ou chez tel autre, il fait honneur à qui il emprunte. Que de choses il leur fait dire auxquelles ils n'ont jamais pensé ?

Sainte-Beuve lui reprochait de faire un drame, dans *Cinq-Mars*, de la vie. Auguste Barbier saluait en lui « un dramatique », et à juste titre, car il met le symbole en action. « La pauvre petite *Bouteille*, qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine, est l'héroïne du poème autant que le brave *Capitaine* », écrit le poète lui-même. Nous suivons avec passion les péripéties de sa destinée. Sans démasquer prématurément son but, le poète philosophe nous suggère dès l'abord l'idée intérieure, le sens caché de la pièce. Par d'intéressants

¹ Gilbert, *Le poète malheureux*. — M. G. Ascoli a trouvé dans la correspondance inédite de Mathieu Marais une pensée qui pourrait être l'épigraphe de l'*Esprit pur*. (*Revue du XVIII^e siècle*, 1913, n^o 2.)

symboles accessoires — un peu trop ingénieux, trop énigmatiques peut-être, — il nous fait penser. Son art réfléchi, *intellectuel*, nous prend par son intensité merveilleuse et donne à la pensée son maximum de solidité et de condensation. Aussi se prend-on à redire :

Comment se garderaient les profondes pensées
 Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur...
 Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !...
 Diamant sans rival ¹...

De cette poésie philosophique, les beautés impérissables ne vont point sans défauts. Froideur, prosaïsme, subtilité, obscurité même, guettent le génial artisan de symboles. Dans la lente et patiente élaboration de « l'œuvre d'avenir », il s'attarde parfois à des allégories surannées. Que d'énigmes dont il ne donne pas le mot ! D'avoir vécu solitairement avec ses pensées, il les suppose à tort familières au lecteur, qu'arrête, ici un raccourci trop hardi, là une allusion peu transparente, là une impénétrable obscurité. Le passage trop brusque du sens symbolique au sens réel dérouté un instant l'admirateur de la *Maison du Berger*. Des *chassés-croisés* de symboles, la fusion d'images différentes, les disparates de telle stance, plusieurs fois remise à l'enclume, déparent *La Bouteille à la mer*, ce chef-d'œuvre.

Vigny dédaignait trop les improvisateurs pour ne pas les avoir enviés quelquefois. Sa méthode semble aux antipodes de la leur : il réfléchit et médite trop, il se tourmente lui-même, dans son désir de trop signifier, de sculpter ses paroles dans le bronze, de graver pour l'éternité des oracles. Son imagination, « arrangeuse systématique » (Sainte-Beuve), impose à la réalité la forme de ses rêves. En quête de symboles, elle fausse le réel ailleurs que dans *Cinq-Mars* et dans *Stello*.

Par exemple, méditant sur la mort de Bisson, l'héroïque enseigne de vaisseau, — oublié dans son grade obscur par la Restauration — l'homme d'action résolu qui se fit sauter sur le *Panayoti*, en rade de Stampalia, il veut à toute force en faire un penseur, un « savant officier ». Le Bisson de l'histoire, qui se tient sur ses gardes, l'œil ouvert, en vrai marin, est plus beau que ce rêveur qui s'endort, bien qu'à son réveil, il meure en brave ². Sans doute, « l'homme moderne en France... est

¹ *La Maison du Berger*.

² Cf. p. 296.

actif et savant », mais à quoi bon, par souci de trop prouver, compromettre ainsi la pensée ?

Mais personne n'a le droit de condamner tel *poème à faire*. Le talent de réalisation du poète, qui a tiré le *Cachet rouge* d'une mince anecdote du *Journal*¹, autorise à supposer que telle ébauche se serait transformée en chef-d'œuvre, si sa Muse avait voulu.

Mais la Muse de Vigny chantait à ses heures d'inspiration, puis, pendant des années, elle gardait un obstiné silence. Pourquoi ces beaux *poèmes à faire* ne l'ont-ils pas tentée ?

Comment expliquer la rareté des poèmes de ce penseur d'une originalité singulière ? Par sa santé précaire ? C'est vite dit. Par les tristesses profondes qui ont assombri sa vie de gentilhomme pauvre et de perpétuel garde-malade ? Mais c'est au temps de ses plus cruelles douleurs, de ses plus graves embarras qu'il écrivit — en prose, il est vrai, — *Chatterton*, comme *Servitude et grandeur militaires*. Par l'écart dont il souffrait d'avoir conscience entre sa puissance de conception et l'imperfection de ses facultés réalisatrices ? Plutôt.

Instruction première à peu près manquée — Hugo et Musset seront au rebours de brillants élèves, — possession imparfaite des artifices du métier, hésitation perpétuelle dans le choix des modèles, voilà ce qu'on ne saurait oublier. Il nous avoue combien de temps lui demandait une rime ; certaines gaucheries n'ont pas besoin d'être soulignées pour arrêter au passage. La complication de bien des vers laisse deviner une difficile élucubration sous « la lampe bleuâtre ». Que dire d'un poète qui, ayant fait *Moïse*, s'attardera à *Madame de Soubise*, sinon qu'il cherchait encore sa voie longtemps après l'avoir trouvée ?

Par bonheur, il sut se garder des outrances d'école et de tout exclusivisme. La noblesse, la dignité de l'expression, il les tient de Racine, de Voltaire, — et aussi de Delille. Pour telle licence de prosodie et de versification, il s'autorise des maîtres d'autrefois, citant les *Plaideurs* et les *Fâcheux*, quand il discute *forme, vers brisé, récitatif, hiatus, enjambement*.

¹ « Un beau vaisseau partit de Brest un jour. — Le capitaine fit connaissance avec un passager. Homme d'esprit, il lui dit : « Je n'ai jamais vu d'homme qui me fût aussi cher. »

Arrivés à la hauteur de Taïti. — Sur la ligne. — (Sic.) Le passager lui dit : « Qu'avez-vous donc là ? — Une lettre que j'ai ordre de n'ouvrir qu'ici, pour l'exécuter. » Il dit aux matelots d'armer leurs fusils et pâlit. « Feu ! » Il le fait fusiller. »

Né cinq ans avant Hugo, quatorze ans avant Musset, il reçut pleinement l'empreinte de la littérature pseudo-classique. Il y a du Millevoye ¹, mais il y a aussi du Lebrun chez lui. (Relisez l'*Ode sur le vaisseau le « Vengeur »*.) Volontiers il redirait après Rivarol que « la poésie doit toujours peindre et ne jamais nommer ». Il n'abuse pas seulement de périphrases, gentillesses ou tours de force, mais de fausses élégances, d'expressions usées ou clichées. Dans la *Maison du Berger* encore, il se souviendra inconsciemment peut-être, de ces deux vers de Lebrun :

Ici l'émail des fleurs, l'or des épis flottants,
L'émeraude des prés, et l'argent des fontaines ².

Il donnera dans le genre troubadour, florissant encore au temps de la Restauration, où l'on versifiait sans relâche *La Gaule poétique* de Marchangy, où Ancelot faisait applaudir son long poème *Marie de Brabant*.

Si Vigny garde des vrais classiques le souci de la composition sévère et des proportions calculées, il imitera les reprises, les rappels du classicisme finissant, et même les refrains des romances de l'Empire.

Rendons à des auteurs bien oubliés aujourd'hui le mérite d'avoir indiqué au grand poète tel procédé dont il tirera de si heureux effets. Dans son ode la plus fameuse, Lebrun-Pindare ne chantait-il pas :

Mais des flots fût-il la victime
Ainsi que le Vengeur *il est beau* de périr ;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir ³.

Ouvrez le petit *Almanach dédié aux Dames* que date la pièce liminaire : *Anniversaire du roi de Rome*. La poétesse nantaise Mme Dufrenoy n'a garde d'omettre un refrain quatre fois répété :

L'auguste anniversaire appelle tous les cœurs ;
Touchons la lyre d'or, couronnons-nous de fleurs.

¹ Cf. *Les Origines littéraires d'Alfred de Vigny dans la Jeunesse des romantiques*.

² Lebrun, *Odes*, V. 4. — *La Maison du Berger*, v, 37.

³ *Le Vengeur*, *Odes*, V, 10. — On a voulu fort ingénieusement voir dans *la Neige*, *le Cor*, *la Frégate « la Sérieuse »* des souvenirs de balades anglaises, faute de connaître la poésie du classicisme finissant.

C'était si bien le goût du jour que M. Leprévot-d'Iray — le même qui, plus tard, vicomte, gentilhomme de la Chambre, sera préféré à Paul-Louis Courier par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres — commence et termine son « idylle » : *Le Jardin d'amour*, par le même huitain exactement repris. Vigny n'inventait donc rien dans la disposition de ses ballades : *Le Cor* et *la Neige*. Il avait seulement plus de talent que ces auteurs goûtés en leur temps, puis justement oubliés.

Heureusement, en romantique de la première heure, Alfred de Vigny plaçait ailleurs son admiration enthousiaste. Nourri de « la moëlle des lions », il savait par cœur les versets de la Bible. Les poèmes alors connus d'André Chénier lui faisaient rêver la Grèce antique. Il puisera à ces deux sources avec moins de timidité que Millevoye. Mme de Staël lui révélera dans l'*Allemagne* les grands maîtres étrangers et l'invitera à les lire et relire. Mais c'est Byron qui exercera sur son âme et sur son goût l'influence la plus dominatrice : le fond et même la forme de ses poèmes en témoigneront hautement ¹.

Au contact de ces œuvres — et de bien d'autres encore — son génie prendra conscience de soi-même et deviendra créateur, créateur puissant à son tour.

Bien que nous n'ayons pas affaire en Vigny à un ciseleur curieux, épris d'un contour savant et d'une fantaisie nouvelle, mais à un penseur qui se sert de la poésie pour exprimer ce qu'il a dans l'âme, on doit se demander quels dons naturels ses sens mettaient au service de son imagination.

Ami de plus d'un artiste, admirateur des grands maîtres de tous les temps, il sait voir, notant la ligne avec sobriété et précision, avec ampleur et netteté. Les images qu'il choisit sont fortes, saisissantes. Les couleurs, en plus de leur valeur propre, comportent dans ses peintures, dans ses portraits, dans ses décors, une signification morale : bonne ou mauvaise, favorable ou sinistre : elles parlent à l'âme.

Musicien sensible à la beauté d'un vocable, au frisson, à l'harmonie des mots, au son évocateur — comme aussi à la physionomie — du mot exotique (*Moïse, le Cor*), il croit au sens profond et symbolique des termes, comme à celui des couleurs. Quelle harmonieuse et prenante caresse que la musique de tels de ses vers, qui chantent à jamais dans la mémoire !

Malgré ces dons précieux et des qualités peu communes, le

¹ Cf. E. Estève, *Byron et le romantisme français*.

poète chez Vigny restait bien inférieur au penseur. Parfois sa pensée revêtait en naissant sa forme définitive, parfois le vers, d'une simplicité gnomique, semble s'être fait d'un jet, mais l'inégalité des pages, parfois des strophes d'un même poème, manifeste clairement les difficultés de l'élaboration. Il dédaignait trop la facilité pour qu'on ne croie point qu'il se « vengeait par en médire ».

Dans une épître familière adressée au comte de Montcorps, sous-lieutenant comme lui au 5^e de la garde à pied, Alfred de Vigny écrivait jadis :

Monsieur, sachez de moi la haine
 Que nous professons tous pour les vers faits sans peine ;
 Le vers le plus obscur d'un auteur sérieux
 A plus de vrai mérite et vaut plus à nos yeux
 Que l'inutile amas de légères paroles
 Qui forme le tissu de ces œuvres frivoles
 Qui sans rien peindre au cœur cherche à nous éblouir,
 Qu'on dit vers *fugitifs* parce qu'ils sont à fuir ¹...

Cela sent l'apologie. Nous y souscrivons pour notre part. Les obscurités de Vigny font penser davantage que les banalités de tel poète facile. Et voici qu'après un vers embarrassé, le sentiment ému triomphe de l'entrave, l'idée enlève l'écrivain, qui bientôt plane dans l'éther bleu, « divin et chaste cygne ».

¹ Cf. Vicomte de Savigny de Montcorps, *Précieux autographes d'Alfred de Vigny*, Paris, 1904.

AVERTISSEMENT

C'est aux poèmes que nous avons fait dans ce volume classique la plus large part, citant des œuvres en prose surtout ce qui éclaire la pensée du poète ou encore ce qui, faisant connaître son caractère, peut le faire aimer davantage.

Alfred de Vigny n'était tendre ni pour les « préfaciers », ni pour les annotations. Nous ne l'oublions pas ! Pourtant c'est rendre — en toute humilité — hommage à sa mémoire, que de donner de ses meilleures pages un texte correct, et de le traiter, tout actuel qu'il reste, comme un maître d'autrefois.

Nous aurions seulement voulu que ces *Œuvres choisies* fussent plus dignes de ceux dont l'enseignement nous a fait mieux connaître le poète des *Destinées* : MM. Paul Desjardins, Albert Cahen, Mario Roques, Gustave Reynier et Gustave Lanson.

A M. Ernest Dupuy, dont la bienveillance nous a encouragé à assumer la tâche que ses études magistrales sur *La jeunesse des romantiques* et sur *Alfred de Vigny* ont singulièrement facilitée, nous adressons ici l'expression de notre profonde gratitude.

JEAN GIRAUD.

Dieppe, août 1913.



POÉSIE

HÉLÉNA

En 1822 paraissait à Paris, chez Pélicier, libraire, place du Palais-Royal, un in-octavo de 158 pages, anonyme, intitulé *Poèmes*. Il comprenait *Hélène*, *Le Somnambule*, *La fille de Jephté*, *La femme adultère*, *Le Bal*, *La Prison*, etc. En voici la préface :

« Dans quelques instans de loisirs, j'ai fait des vers inutiles ; on les lira peut-être, mais on n'en retirera aucune leçon pour nos temps. Tous plaignent des infortunes qui tiennent aux peines du cœur, et peu d'entre mes ouvrages se rattacheront à des intérêts politiques. Puisse du moins le premier de ces Poèmes n'être pas sorti infructueusement de ma plume ! Je serai content s'il échauffe un cœur de plus pour une cause sacrée. Défenseur de toute légitimité, je nie et je combats celle du pouvoir Ottoman. »

Suivait *Hélène*, poème en trois chants, que l'auteur condamna. M^{me} de Vigny mère l'avait annoté à la plume, nous dit Ratisbonne, et en avait souligné les passages défectueux d'une main inexorable. Avec une charmante humilité le poète avait ajouté ses propres critiques :

« Ma mère, vous aviez bien raison. C'est fort mauvais, et j'ai supprimé le poème entier. »

« Un livre, tel que je le conçois, doit être composé, sculpté, posé, taillé, fini et limé, et poli comme une statue de marbre de Paros.

« Sur son piédestal, tous ses membres doivent être dessinés purement, mesurés dans de justes proportions ; il faut qu'on les trouve aussi purs de forme en profil qu'en face.

« Une fois *exposé* en cet état sur le piédestal, le groupe ou la statue doit conserver pour toujours chaque pli de son manteau invariablement sculpté.

« On n'y doit rien changer... »

« Les auteurs ont eu souvent la faiblesse de se laisser reprendre par une sorte de tendresse paternelle pour leurs essais d'adoles-

cence ; il en est résulté un amas de fatras disposé sans goût et sans ordre... »

Pour des raisons d'art et de goût, Vigny retrancha le poème entier de ses œuvres. Des fragments seuls pouvaient en être imprimés, à son avis. — Nous en citons deux pages, renvoyant pour l'ensemble à la savante édition que M. E. Estève a procurée en 1907. (Hachette, éditeur.)

[STANCES A LA GRÈCE.]

La jeune Grecque, héroïne du poème, adresse ces stances à sa patrie. (Chant II, p. 41.)

Regardez, c'est la Grèce ; ô regardez ! c'est elle !
Salut, reine des Arts ! Salut, Grèce immortelle !
Le monde est amoureux de ta pourpre en lambeaux,
Et l'or des nations s'arrache tes tombeaux.

O fille du Soleil ! la Force et le Génie 5
Ont couronné ton front de gloire et d'harmonie.
Les générations avec ton souvenir
Grandissent ; ton passé règle leur avenir.

Les peuples froids du Nord, souvent pleins de ta gloire,
De leurs propres aïeux ont perdu la mémoire ; 10
Et quand, las d'un triomphe, il dort dans son repos,
Le cœur des Francs palpite aux noms de tes héros.

O terre de Pallas ! contrée au doux langage !
Ton front ouvert sept fois, sept fois fit naître un sage.
Leur génie en grands mots dans les temps s'est inscrit, 15
Et Socrate mourant devina Jésus-Christ.

² Souvenir de Chénier. Cf. *Les vœux stériles* (1830) de Musset, p. 20 de nos *Œuvres choisies*.

⁴ *Tes tombeaux*, tes statues et les frises de tes temples.

⁵ Allégories pseudo-classiques.

¹¹⁻¹² Lisez : dans l'inaction de la Restauration le cœur des Français s'enthousiasme pour les héros de la Grèce. — Vigny fut « le premier à chanter les glorieux malheurs de la Grèce ». (*Journal des Débats*, 7 sept. 1827.)

¹⁴ Hésiode faisait sortir Pallas du cerveau de Zeus ; — ainsi de la Grèce naquirent les sept sages.

¹⁶ N'est-ce point déjà le Socrate de Lamartine dans *La Mort de Socrate* (1823) ?

[COMPARAISON ÉPIQUE.]

Si de grands bœufs errans sur les bords d'un marais
 Combattent le loup noir sorti de ses forêts,
 Long-temps en cercle étroit leur foule ramassée
 Présente à ses assauts une corne abaissée,
 Et, reculant ainsi jusque dans les roseaux, 5
 Cherche un abri fangeux sous les dormantes eaux.
 Le loup rôde en hurlant autour du marécage :
 Il arrache les joncs, seule proie à sa rage,
 Car, au lieu du poil jaune et des flancs impuissans,
 Il voit nager des fronts armés et mugissans. 10
 Mais que les aboiemens d'une meute lointaine
 Rendent sûrs ses dangers et sa fuite incertaine,
 Il s'éloigne à regret ; son œil menace et luit
 Sur l'ennemi sauvé que lui rendra la nuit :
 Tandis que, rassuré dans sa retraite humide, 15
 Le troupeau laboureur, devenu moins timide,
 Sortant des eaux ses pieds fourchus et limoneux,
 Contemple le combat des limiers généreux.
 Tels les Athéniens, du haut de leurs murailles,
 Écoutaient, regardaient les poudreuses batailles. 20

(Chant III, p. 56).

Avertissement sur la troisième édition des POÈMES, en 1829.

Ces poèmes viennent d'être réimprimés, et voilà qu'on les imprime encore peu de jours après. Lorsqu'ils parurent, il y a neuf ans ¹, ils furent presque inaperçus du public.

Tout cela devait être. Les choses se sont bien passées. De part et d'autre on peut être content. Chaque idée a son heure.

C'est bien peu de chose qu'un livre comme celui-ci ; mais s'il

¹ « Tel on voit un troupeau de loups affamés se précipiter sur un taureau sauvage, malgré le feu que lancent ses yeux et les rugissemens de sa colère ; c'est en vain qu'il foule aux pieds ou fait voler dans les airs, avec ses cornes sanglantes, ceux qui osent l'attaquer les premiers ; tels les Musulmans marchent aux remparts ; tels les plus audacieux succombent sous les coups des assiégés. » (*Le Siège de Corinthe*, trad. Pichot, xxiii.) S'inspirant de Byron, Vigny retourne librement l'image du grand poète anglais, et rivalise avec tel tableau célèbre de l'épopée grecque et latine.

¹ Exactement sept.

plaît aujourd'hui, c'est qu'alors il étonna ; c'est peut-être qu'il prévenait un désir de l'esprit général, et qu'en le prévenant, il acheva de le développer ; c'est qu'une goutte d'eau est remarquée lorsqu'elle jaillit au delà d'une mer ou d'un torrent, une étincelle lorsqu'elle dépasse les flammes d'un grand foyer.

Si ce n'était appliquer de trop vastes idées à un humble sujet, on pourrait dire encore que la marche de l'humanité dans la région des pensées ressemble à celle d'une grande armée dans le désert. D'abord la multitude s'avance et n'aperçoit ni ses éclaireurs perdus en avant d'elle, au delà de l'horizon, ni les traînards qu'elle sème en arrière sur sa route ; elle sent bien le besoin du mouvement, mais elle en ignore le terme ; chaque nouvel aspect, elle croit l'avoir découvert ; elle prend possession de l'espace ; et quoiqu'elle ne porte sa vue qu'à une étendue très bornée, elle marche incessamment dans des régions sans bornes ; elle s'aperçoit qu'on l'a précédée seulement lorsqu'elle trouve l'empreinte des pas sur le sable, et un nom d'homme gravé sur quelque pierre ; alors elle s'arrête un moment pour lire ce nom, et continue sa marche avec plus d'assurance. Elle dépasse bientôt les traces du devancier, mais ne les efface jamais. Que ce pas ait été rencontré à une grande ou courte distance, sur la montagne ou dans la vallée, qu'il ait fait découvrir un grand fleuve ou un humble puits, une vaste contrée ou une petite plante, une pyramide ou le bracelet d'une momie, on en tient compte à l'homme qui l'osa faire. Ce faible pas peut suffire à créer une haute renommée, tant la destinée de chacun dépend de tous.

Dans cette rapide et continuelle traversée vers l'infini, aller en avant de la foule, c'est la gloire ; aller avec elle, c'est la vie ; rester en arrière, c'est la mort même.

1^{er} juillet 1829.

PRÉFACE

Ces poèmes sont choisis ¹ par l'Auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire ². Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés.

Plusieurs nouveaux poèmes en remplacent d'autres ³ qu'il retranche de l'élite de ses créations.

L'avenir accepte rarement tout ce que lui lègue un poète. Il est bon de chercher à deviner son goût et de lui épargner,

¹ La préface de la deuxième édition (mai 1829) présentait le volume comme un recueil, ici c'est un choix.

² « Ceci a été écrit dans le pays des Quades, sur la rivière de Gran, en Hongrie », notait Marc-Aurèle ; Vigny de même data ses poèmes des diverses étapes de sa vie militaire, de ses garnisons successives.

³ 1829 : « qui ont été jugés sévèrement par lui-même ».

autant qu'on le peut faire, son travail d'épurations rigides. Si cela est praticable, c'est, comme ici, lorsque doivent paraître des œuvres complètes sous les yeux de leur auteur et lorsqu'il sait se connaître lui-même et se juger sévèrement ¹.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé, en France, toutes celles de ce genre, dans lesquelles ² une pensée philosophique est mise en scène sous une forme Epique ou Dramatique.

Ces poèmes portent chacun leur date. Cette date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs ; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier ³.

Août 1837.

¹ Ce paragraphe ajouté en 1837 développe la ligne supprimée plus haut.

² 1829 : « presque toujours ».

³ Dans la Préface des *Etudes françaises et étrangères*, Emile Deschamps écrivait en 1828 : « Aussi, M. Victor Hugo s'est-il révélé dans l'Ode, M. de Lamartine dans l'Elégie, et M. Alfred de Vigny dans le Poème... M. Alfred de Vigny, un des premiers, a senti que la vieille épopée était devenue presque impossible en vers, et principalement en vers français..., etc. ; à l'exemple de lord Byron, il a su renfermer la poésie épique dans des compositions d'une moyenne étendue et toutes inventées ; il a su être grand sans être long. » N'était-ce pas déjà une *Légende des siècles* que ces *Poèmes*, écrits sous Louis XVIII et Charles X ?

LIVRE MYSTIQUE

MOÏSE

POÈME.

Parlant de ses poèmes à M^{lle} C. Maunoir, Vigny écrivait le 21 décembre 1838 : « Aucun d'eux encore n'a dit toute mon âme, mais s'il y en a un que je préfère aux autres, c'est *Moïse*. Je l'ai toujours placé le premier, peut-être à cause de sa tristesse, dont le sentiment se continue dans *Stello*. » Et quelques jours après il écrivait encore à sa correspondante puritaine : « Oui, le vrai Moïse peut avoir regardé au delà de la tombe, mais le mien n'est pas celui des Juifs. Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. Ce désespoir n'est ni juif ni chrétien, c'est peut-être un criminel mouvement, mais tel qu'il est, il me sembla ne manquer ni de vérité ni d'élévation... »

« Moïse, écrivait jadis Anatole France, c'est la plainte du génie qui vit solitaire parce qu'il n'a point d'égaux... C'est la harpe biblique instruite à vibrer les accents profonds de l'homme moderne. Rien, dans la poésie française, ne surpasse ce chant grave et sacré. »

Dans cette œuvre de sa vingt-cinquième année, sobre et poignant *lamento*, on devine déjà que le fond de Vigny « c'est la solitude et la détresse amère qu'accompagne le sentiment de la solitude » (G. Lanson).

— Si la description est empruntée au *Deutéronome* et maint détail aux versets bibliques, il n'est point douteux que ce Moïse soit le frère, mais un frère plus noble et plus digne, des héros de Byron. « Je reste seul, et seul suis toujours resté », dit Childe-Harold ; — et Manfred, retranché dans son isolement douloureux et superbe : « Depuis ma jeunesse, mon esprit ne s'accordait point avec les âmes des hommes... Mes plaisirs, mes chagrins, mes passions et mon génie me rendaient étranger au milieu du monde... » Mais si Moïse aspire au repos, à la mort, c'est qu'il a rempli jusqu'au bout sa destinée d'élu du Tout-Puissant.

Cette plainte de l'homme supérieur, du génie « puissant et

solitaire », les grands précurseurs du romantisme : J.-J. Rousseau, Chateaubriand, M^m de Staël, l'avaient fait entendre. Mais Vigny, jeune encore, dans la sincérité de son cœur pessimiste, trouva les accents les plus pathétiques et les plus sobrement sublimes.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
 Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
 Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
 Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
 La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne. 5
 Du stérile Nébo gravissant la montagne,
 Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
 Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
 Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;
 Puis, au delà des monts que ses regards parcourent, 10
 S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
 Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
 Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
 Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
 Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli, 15
 Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;

¹ *Des tentes* du camp des Israélites au seuil de la Terre promise.

⁵ Couchant d'apothéose, « le magnifique adieu de la nature au plus grand de ses enfants » (M. Roustan.) « Tableau d'un éclat sobre, dont nulle orgie de couleurs n'égalerait l'impression ». (G. Lanson.)

⁶ Cf. *Deutéronome*, xxxiv, 13. « Moïse monta donc de la plaine de Moab sur la montagne de Nebo au haut de Phasga, vis-à-vis de Jéricho ; et le Seigneur lui fit voir de là tout le pays de Galaad jusqu'à Dan, tout Nephtali, toute la terre d'Ephraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda jusqu'à la mer occidentale, tout le côté du midi, toute l'étendue de la campagne de Jéricho, qui est la ville des palmes ; jusqu'à Segor. » — Le Nebo s'élève à l'E. du Jourdain. Vigny avait sous les yeux une carte de la Terre Promise.

⁷ *Homme de Dieu*. (*Deutér.*, xxxiii, 1.) — *Sans orgueil*. (*Ibid.*, 43). Moïse rappelle aux Israélites leur désobéissance et leur défiance à l'égard du Seigneur : « ... et étant enflés d'orgueil, vous montâtes vers la montagne ».

⁸ *Ibid.*, xxxii, 49. Le Seigneur dit à Moïse : « Montez... sur la montagne de Nebo, qui est au pays de Moab... et considérez la terre de Chanaan, que je donnerai en possession aux enfants d'Israël ; et mourez sur cette montagne... (52.) Vous verrez devant vous le pays que je donnerai aux enfans d'Israël, et vous n'y entrerez point. »

¹⁴ La mer Morte, à l'Ouest du mont Nebo.

Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
 Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes ;
 Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
 Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor. 20
 Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
 Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
 Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
 Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte, 25
 Pressés au large pied de la montagne sainte,
 Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon.
 Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
 Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
 Et balance sa perle au sommet des érables, 30
 Prophète centenaire, environné d'honneur,
 Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
 On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
 Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,
 Lorsque son front perça le nuage de Dieu 35
 Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
 L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
 Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
 A l'ombre du parfum par le soleil doré,
 Chantèrent d'une voix le cantique sacré. 40

¹⁹ *Ibid.*, xxxiv. 6. Le Seigneur... « l'ensevelit dans la vallée du pays de Moab, vis-à-vis de Phogor... »

²¹ Les deux mots désignent la même région.

²³ *Ibid.*, 10-12. « Il ne s'éleva plus dans Israël de prophète semblable à Moïse..., qui ait agi avec un bras si puissant... »

³¹ *Prophète centenaire.* (*Deutér.*, xxxi, 2.) Moïse dit au peuple d'Israël : « J'ai présentement cent vingt ans ; je ne puis plus vous conduire, principalement après que le Seigneur m'a dit : Vous ne passerez pas ce fleuve du Jourdain. »

³³ « Moïse descendit de la montagne de Sinaï..., de l'entretien qu'il avait eu avec le Seigneur, il était resté des rayons de lumière sur son visage. Mais Aaron et les enfants d'Israël voyant que le visage de Moïse jetait des rayons, craignaient d'approcher de lui. » (*Exode*, xxxiv, 29-30.)

³⁵ Le Seigneur apparaît à Moïse « dans la colonne de nuée ». (*Deutér.*, xxxi, 15.) — « Son Moïse a des coups de ciseau du Moïse de Michel-Ange. » (Lamartine, *Cours familial*, II.)

Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place, 45
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. — 50

Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ; 55
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

⁴¹ *Les fils de Lévi* : la tribu sacerdotale.

⁴⁴ Le cantique que Moïse, sur l'ordre de Dieu, avait appris aux enfants d'Israël. (*Ibid.*, 19.)

⁴⁶ Le Seigneur parlait à Moïse « face à face », dit le *Deutéronome*. (xxxiv, 10.)

⁴⁷ *Ne finirai-je pas ?* ... Nulle part Moïse ne parle ainsi dans la Bible, M. A. Cahen remarque que c'est à peu près le cri que l'Écriture prête à Elie. (*Rois*, III, xix, 4.) « Il fit dans le désert une journée de chemin : et... souhaitant la mort, il dit à Dieu : Seigneur, c'est assez ; retirez mon âme de mon corps. » Moïse, au contraire, dit au Seigneur (*Deutér.*, III, 25-27) : « Permettez donc que je passe au delà du Jourdain, et que je voie cette terre si fertile... » Mais le Seigneur « étant en colère » lui dit : « Montez sur le haut de la montagne de Phasga, et portez vos yeux de tous côtés, et regardez vers l'Occident, vers le septentrion, vers le midi, et vers l'orient ; car vous ne passerez point ce fleuve du Jourdain... » — Job dit de même au Seigneur : « Le peu de jours qui me restent ne finira-t-il point bientôt ?... » (*Job*, x, 20.)

⁵⁰ Ce vers sera le refrain de la plainte du prophète, symbolique incarnation du génie. — « La nature, en formant un homme de génie, lui secoue le flambeau sur la tête en lui disant : sois grand homme et sois malheureux. » (Diderot.) — « Le génie, au milieu de la société, est une douleur, une fièvre intérieure, dont il faudrait se faire traiter comme d'un mal, si les récompenses de la gloire n'en adoucissaient pas les peines. » (M^{me} de Staël.) — Cf. Hugo, *Odes*, I, 1 :

La gloire est le but où j'aspire
On n'y va point par le bonheur.

Et encore, *Odes*, IV, 1.

⁵⁶ *Mon livre* : le *Pentateuque*. — La verge d'airain miraculeuse que

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
 Ne pas me laisser l'homme avec mes ignorances,
 Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ? 60
 Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
 Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
 J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
 L'avenir à genoux adorera mes lois ;
 Des tombes des humains j'ouvre la plus antique, 65
 La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
 Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
 Ma main fait et défait les générations. —
 Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! 70

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
 Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
 Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
 Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,

le Seigneur lui avait donnée (*Exode*, iv, 2), et avec laquelle il changea en Egypte l'eau en sang, puis fit jaillir une source du mont Horeb, et enfin vainquit les Amalécites. (*Ibid.*, xvii, 5-11.)

⁵⁹ Cf. *Exode*, iii, 1-2. « Cependant Moïse conduisait les brebis de Jethro son beau-père, prêtre de Madian : et ayant mené son troupeau au fond du désert, il vint à la montagne de Dieu, nommée Horeb. — Alors le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson... » — Horeb est une montagne du désert de Sinaï (Arabie Pétrée).

⁶³ *Exode*, ix, 23. « Moïse ayant levé sa verge d'airain vers le ciel, le Seigneur fit fondre la grêle sur la terre au milieu des tonnerres et des feux qui brillaient de toutes parts... »

⁶⁵⁻⁶⁶ Vers bien obscurs. — M. E. Dupuy y croit trouver des souvenirs d'une lecture de *Manfred* : « Dans mes courses solitaires, je m'enfonçais jusque dans les cavernes de la mort, cherchant sa cause dans son effet... etc. » (Cf. *La Jeunesse des Romantiques*, p. 352.) — Cf. *Nombres*, xvi, 28-34. Moïse obtient du Seigneur un châtiment inouï. Dathan et Abiron sont engloutis par la terre qui s'entr'ouvre sous leurs pas. — Moïse, l'heure de sa mort venue, prédit aux Israélites le sort qui les attendait. (*Deutéronome*, xxxiii.)

⁷¹ Comme le *Manfred* de Byron, ce Moïse romantique a connu que « l'arbre de science n'était pas l'arbre de vie ».

⁷³ Les miracles de ce tout-puissant thaumaturge ne symboliseraient-ils pas, dans la pensée de Vigny, la puissance merveilleuse du génie ?

Et dès qu'au firmament mon geste l'appela, 75
 Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà ».
 J'impose mes deux mains sur le front des nuages
 Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
 J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
 Je renverse les monts sous les ailes des vents ; 80
 Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
 Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
 Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
 Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
 J'élève mes regards, votre esprit me visite ; 85
 La terre alors chancelle, et le soleil hésite.
 Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
 Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
 Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. 90

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
 Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger » ;
 Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
 Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
 J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ; 95
 Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
 M'enveloppant alors de la colonne noire,
 J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,

⁷⁵⁻⁷⁶ On retrouve dans *Eloa* un mouvement semblable. (I, v. 50.)
 — C'est Dieu qui a ce pouvoir. (*Job*, xxxviii, 22).

⁷⁷⁻⁷⁸ Cf. *Exode*, ix, 33 : « Après que Moïse eut quitté Pharaon, et fut sorti de la ville, il éleva les mains vers le Seigneur, et les tonnerres et la grêle cessèrent... » C'est lui qui attire les plaies sur l'Égypte.

⁸²⁻⁸³ Allusion au passage de la Mer Rouge. (*Exode*, xiv, 21-26.)

⁸⁶ Vigny prête à Moïse des miracles attribués par l'Écriture à Josué (*Josué*, iii, 16, et x, 12-13.)

⁹¹ Cf. v. 47 (note).

⁹³ Cf. v. 33 (note).

⁹⁷ *La colonne noire*. (*Exode*, xiii, 21-22.) « Et le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour en une colonne de nuée, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide le jour et la nuit. » Dans ces vers, Moïse prend la place du Seigneur dont l'esprit l'anime.

Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »
 Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant, 100
 Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
 L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
 Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
 — O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire, 105
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or le peuple attendait, et, craignant son courroux,
 Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
 Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage, 110
 Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
 Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
 Bientôt le haut du Mont reparut sans Moïse.
 — Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
 Josué s'avançait pensif et pâlisant,
 Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Ecrit en 1822.

¹⁰⁰ et suiv. On lit au chant II d'*Hélène* :

Au cœur privé d'amour, c'est bien peu que la gloire,
 Si de quelque bonheur rayonne la victoire,
 Soit pour les grands guerriers, soit à ceux dont la voix
 Eclaire les mortels ou leur dicte des lois,
 N'est-ce point qu'en secret chaque pas de leur vie
 Retentit dans une âme invisible et ravie...

¹⁰⁸ *Dieux jaloux* : expression biblique. Le Seigneur veut être adoré seul, à l'exclusion de toute idole ou de tout dieu étranger. *Deutér.* v, 9. « Vous ne les adorerez et ne les servirez point. Car je suis le Seigneur votre Dieu, un Dieu jaloux, qui punit l'iniquité des pères sur les enfans... ». Cf. *La fille de Jephthé*, v, 53. Vigny d'ailleurs y donne à *jaloux* un sens péjoratif, byronien, qu'il n'avait pas dans les chœurs de Racine.

¹¹⁴ *Il fut pleuré*. « Les enfants d'Israël le pleurèrent dans la plaine de Moab pendant trente jours... » (*Deutér.*, xxxiv, 8.)

¹¹⁵ *Josué s'avançait pensif* (*ibid.* 99) : « il fut rempli de sagesse », dit la Bible, qui le représente comme un capitaine énergique et décidé.

ÉLOA

OU

LA SOEUR DES ANGES

MYSTÈRE.

« C'est le serpent, dit-elle, je l'ai écouté,
et il m'a trompée. »

Genèse ^a.

Le 3 octobre 1823, Vigny écrivait à V. Hugo, de Bordeaux où il était en garnison : « J'ai fini *Satan*... Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts et renferme d'immenses développements... » Ce *mystère* parut au printemps de 1824 (Paris, Boulland, in-8°) sous le titre d'*Eloa ou la Sœur des Anges*.

Ce poème mystique reste une des perles romantiques les plus pures et les plus délicatement irisées. Théophile Gautier le mettait à part, au-dessus des meilleures œuvres de la grande école poétique dont Vigny fut l'un des initiateurs. M. Faguet y voit « la plus haute, la plus pure et la plus originale conception du poète, le poème de la pitié, et de la *pitié pour le mal* ; le péché aimé par l'innocence, parce que, pour l'innocence, le péché n'est que le plus grand des malheurs ». (*Etudes sur le XIX^e siècle.*)

Poème original certes, — et qui paraît d'autant plus original qu'on évalue plus précisément la dette contractée par Vigny envers l'auteur du *Paradis perdu*, comme envers celui des *Amours des Anges*, comme envers Dante ou Byron, même envers Klopstock. Qu'on feuillette le recueil des *Tablettes romantiques* (1823), on y trouvera la traduction en vers d'un épisode de la *Messiede, Abadonna*, par Alex. Soumet, — et qu'on relise ensuite *Eloa*, on ne risquera plus de se montrer injuste envers le talent et la force de conception de Vigny.

« L'*Eloa* de M. de Vigny n'eût jamais vu le jour, sans les *Amours des Anges* et la *Messiede* », dit un critique de la *Revue française* (1829). — « *Eloa* rivalise de grâce et de majesté avec les plus belles pages de Klopstock... » écrit G. Planche dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} août 1832. Le critique du *Globe*, Charles Magnin, se montrait plus clairvoyant et plus équitable (21 octobre 1829) en affirmant qu'« auprès d'*Eloa*, les *Amours des Anges* de Thomas Moore ne sont qu'une mesquine et coquette conception, un feu follet sans consistance et sans portée ». N'avait-il pas raison d'ajouter : « Certes, si l'on trouvait dans

Klopstock un épisode aussi poétiquement conçu, aussi heureusement exécuté, on se récrierait d'admiration; on se désaltérerait avec bonheur à cette source imprévue de poésie naïve et pure qui vient raviver un âge aride et desséché »?

CHANT PREMIER

• NAISSANCE.

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie ;
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent, 5
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur ; 10
Et, de là, poursuivant sa paisible conquête,
De la Chananéenne écoutait la requête,
A sa fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre, 15
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence, 20

⁴ *Béthanie* : bourg où demeuraient Marie et Marthe, sœurs de Lazare (*S. Jean*, xi) ; non loin de Jérusalem.

⁵ Menacé d'être lapidé par les Juifs, Jésus, s'échappant de leurs mains, était allé au delà du Jourdain. (*Ibid.*, x.)

⁷ Souvenirs des quatre évangiles, que Vigny savait par cœur.

⁸⁻⁹ *Luc*, x et xv ; — *Jean*, x.

¹⁰⁻¹⁴ *Matthieu*, xxiii ; — *Marc*, vi et x.

¹⁵ *Jean*, ix ; — *Luc*, v. — Vers médiocres, comme les moins bons de Louis Racine.

²⁰ Cf. *Cinq-Mars*, épigraphe du chap. xxiii : « L'absence est le plus grand des maux. » P. 181.

Abandonnant sa ville et subissant l'Edit,
Pour accomplir, en tout, ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée ;
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus, 25
Vint à mourir ; ses jours étaient tous révolus.

Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?
Il partit dans la nuit ; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui dans ses périls il s'était retiré. 30

C'étaient Marthe et Marie ; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : « Il dort. »
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort, 35
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,

Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et, comme une merveille au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Eternel vous porta rayonnante. 40

De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Emut et fit briller l'ineffable présent ;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.

Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil 45
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors, du sein de l'urne éblouissante,
S'élever une forme et blanche et grandissante,

²² *Jean*, XI. — Vigny prend plus d'une liberté poétique avec le texte évangélique.

²⁶ 1^{er} texte : étant.

³¹⁻³⁴ *Jean*, XI, 2 et 11 ; 33 et 35.

³⁷ Vigny se souvient ici de la tradition d'une larme miraculeuse du Christ, recueillie par un ange et conservée au monastère de la Sainte-Trinité de Vendôme, au XVII^e siècle. Cf. J.-B. Thiers, *Traité des superstitions*, II, 3, et Alfred Maury, *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, p. 94. — Saint-Amant, dans son *Moyse sauvé* (6^e partie) s'en était déjà inspiré (éd. Livet, II, 235).

³⁸ *Mollement* : mot cher à Chénier ; cf. v. 56.

⁴⁷⁻⁵⁰ Souvenir du fragment de la *Messiaide* cité par Chateaubriand.

Une voix s'entendit qui disait : « Eloa ! »
 Et l'Ange, apparaissant, répondit : « Me voilà. » 50
 Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
 Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple ;
 Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
 Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
 Ses cheveux partagés comme des gerbes blondes, 55
 Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
 Comme on voit la Comète errante dans les cieux
 Fondre au sein de la nuit ses rayons glorieux ;
 Une rose aux lueurs de l'aube matinale
 N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ; 60
 Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
 D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.

Admirée et fêtée par tous les habitants du ciel, qui chantent le bonheur du globe vers lequel la porteront ses ailes, Eloa ne se sent pas le courage de maudire le plus beau des Anges, Lucifer. A la pensée de la solitude et du malheur de l'ange déchu, elle se sent prise d'une tristesse et d'un trouble mystérieux. Elle reste insensible au bonheur du ciel, aux regards des archanges et des séraphins radieux.

« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console,
 On dit qu'il en est un... »

L'âme ainsi émue, elle s'aventure dans l'espace. — Vigny, épris d'exotisme, emprunte pour une comparaison brillante à la palette de Chateaubriand. Sainte-Beuve voyait dans cette page, où le poète s'est souvenu d'une « description fantastique » et des « noms harmonieux » d'*Atala*, un des beaux morceaux d'*Eloa* (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, I, 198).

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne
 Regarde autour de soi la céleste campagne,

Klopstock y montre la création de l'ange mystique nommé Eloa : « Dieu le créa le premier. Il puisa dans une gloire céleste son corps aérien. Lorsqu'il naquit, tout un ciel de nuages flottait autour de lui. Dieu lui-même le souleva dans ses bras et lui dit en le bénissant : Créature, me voici. » (E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 333.) — Cf. *Moïse*, v. 76.

⁵⁵ *Blondes* : c'est la teinte des héroïnes de Vigny.

⁵⁷ Réminiscence probable de Thomas Moore. (F. Baldensperger.)

⁵⁸ 1^{er} texte : *gracieux*.

Étend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs 65
Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri
Sort de son lit de fleurs l'élégant Colibri ; 70

Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête ;
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur ;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur...
Il promène en des lieux voisins de la lumière 75
Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;
Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.

La plaine des parfums est d'abord délaissée ;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée, 80

Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès ;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes ;
Sur la verte savane il descend les chercher ; 85

Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
La nonpareille au fond de ses chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons. 90

⁶⁵ Le poète français se souvient des fonctions dont Klopstock et Moore chargent les anges, gardiens des étoiles et des planètes.

⁶⁷ Revoir le tableau extraordinairement coloré et contrasté des deux rives du Meschacébé. (*Atala, Prologue.*)

⁸⁰ « Les vignes sauvages... grimpent à l'extrémité des branches, s'élançant de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée... »

⁹⁰ « Des colombes virginienues, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des festons de lianes. »
... « Si le geai bleu du Meschacébé disait à la nonpareille des Florides... — Oui répondrait la nonpareille fugitive, — mais mon nid est dans le jasmin... » (*Atala, Les chasseurs.*)

C'est ainsi qu'Eloa, forte dès sa naissance,
 De son aile argentée essayant la puissance,
 Passant la blanche voie où des feux immortels
 Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
 Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes, 95
 Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes
 Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
 Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

L'Ether a ses degrés, d'une grandeur immense,
 Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence. 100
 Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
 Coupole de Saphirs qu'emplit la Trinité,
 Il trouve un air moins pur ; là passent des nuages,
 Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
 Comme une garde agile, et dont la profondeur 105
 De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
 Mais après nos soleils et sous les atmosphères
 Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
 L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
 Par un noir tourbillon lentement entraîné. 110
 Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
 Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue ;
 Et, lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
 On devine le vide impalpable et sans fond.

Jamais les purs esprits, enfants de la lumière, 115
 De ces trois régions n'atteignent la dernière ;

⁹³ *La blanche voie* : la *Voie lactée*.

⁹⁵ *Jeunes planètes* : l'ère des cosmogonies n'est pas close encore : ces planètes sont nées d'hier.

¹⁰² *Coupole de saphirs* : image biblique qu'on retrouve chez tous les poètes qui se sont inspirés de ce livre. (Cf. Dante, *Purgatoire*, I, 13.)

¹⁰⁵ *Comme une garde agile* qui fait sa ronde.

¹⁰⁷ Cf. *Messiede*, chant II. Satan parvient « aux dernières extrémités des mondes. Là de sombres espaces qui se perdent dans l'infini, s'ouvrirent devant ses pas... Il voit errer à travers l'immensité du vide une lueur incertaine émanée des astres les plus éloignés de la création ; mais il ne découvre pas encore les enfers. Dieu les avait confinés dans le fond de l'abîme, dans une obscurité éternelle... » Trad. d'Antelmy.)

Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
 Sur ces degrés confus dont l'Ether est la fin.
 Même les Chérubins, si forts et si fidèles,
 Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes, 120
 Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
 De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
 Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?
 Du rire des Démons l'inextinguible offense,
 Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront, 125
 Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
 Péril plus grand ! peut-être il lui faudrait entendre
 Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
 Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
 Dit par la douce voix d'un Ange malheureux. 130
 Et même, en lui prêtant une oreille attendrie,
 Il pourrait oublier la céleste patrie,
 Se plaire sous la nuit et dans une amitié
 Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
 Et comment remonter à la voûte azurée, 135
 Offrant à la lumière éclatante et dorée
 Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
 Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
 Un front plus pâle, empreint de traces inconnues
 Parmi les fronts sereins des habitants des nues, 140
 Des yeux dont la rougeur montrent qu'ils ont pleuré,
 Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré ?
 Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages
 Les Anges de ces lieux redoutent les passages.
 C'était là cependant, sur la sombre vapeur, 145
 Que la Vierge Eloa se reposait sans peur :
 Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,
 Et les bienfaits nouveau causés par sa présence.

¹¹⁹ *Si forts.* N'ont-ils pas six ailes ?

¹²⁷ Vigny nous fait entrevoir le péril auquel va s'exposer l'ange de pitié et de tendresse, Eloa.

¹⁴¹ Quelques traits rappellent l'Abbadona de Klopstock.

¹⁴⁸ Les anges du poème apportent aux mondes la consolation, le bonheur, comme l'ange des *Martyrs* (livre XXIII) apporte aux habitants de la terre le sommeil. Le Mal cesse au passage d'Eloa.

Quelques mondes punis semblaient se consoler ;
 Les globès s'arrêtaient pour l'entendre voler. 150
 S'il arrivait aussi qu'en ses routes nouvelles
 Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
 Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
 Les rivaux s'embrassaient avec étonnement ;
 Tous les poignards tombaient oubliés par la haine ; 155
 Le captif, souriant, marchait seul et sans chaîne ;
 Le criminel rentrait au temple de la loi ;
 Le proscrit s'asseyait au palais de son Roi ;
 L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie ;
 Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie ; 160
 Et, surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
 Les amants séparés s'unissaient aux autels.

CHANT DEUXIÈME

SÉDUCTION.

C'est en pensant à ce chant que Sainte-Beuve écrivait : « *Eloa* elle-même peut ne sembler autre chose, en y levant un voile, qu'une adorable et plaintive élégie d'une séduction d'amour divinisée. » Définition incomplète — et injuste — du poème en son ensemble.

Souvent parmi les monts qui dominant la terre
 S'ouvre un puits naturel profond et solitaire ;
 L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir 165
 Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir.
 Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,
 De l'urne, au fond des eaux, plongé la frêle argile,
 Elle y demeure oisive, et contemple longtemps
 Ce magique tableau des astres éclatants, 170
 Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
 D'un bandeau qu'enviraient les cheveux d'une Reine.

¹⁶³ Cette comparaison est « le triomphe du joli ». Sainte-Beuve lui rendait les armes. — Le tableau peut avoir eu son modèle réel dans les Vosges, comme le pense M. Baldensperger (*A. de V.*, p. 85), mais nous y voyons plutôt avec M. Dupuy un souvenir de Milton, qui fait raconter par Ève comment l'image de l'époux lui est apparue réfléchie dans les eaux du « lac calme et clair, cet autre firmament ».

Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux,
 La Vierge, en se penchant, croyait voir d'autres Cieux.
 Ses regards, éblouis par des Soleils sans nombre, 175
 N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre.
 Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus,
 Tels que des froids marais les éclairs onduleux ;
 Ils fuyaient, revenaient, puis échappaient encore ;
 Chaque étoile semblait poursuivre un météore ; 180
 Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger,
 Suivait des yeux leur vol circulaire et léger,
 Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie
 Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie :
 Tel est le choc plaintif et le son vague et clair 185
 Des cristaux suspendus au passage de l'air,
 Pour que, dans son palais, la jeune Italienne
 S'endorme en écoutant la harpe éolienne.
 Ce bruit lointain devint un chant surnaturel
 Qui parut s'approcher de la fille du Ciel, 190
 Et ces feux réunis furent comme l'aurore
 D'un jour inespéré qui semblait près d'éclorre.
 A sa lueur de rose un nuage embaumé
 Montait en longs détours dans un air enflammé,
 Puis lentement forma sa couche d'ambroisie, 195
 Pareils à ces divans où dort la molle Asie.
 Là, comme un Ange assis, jeune, triste et charmant,
 Une forme céleste apparut vaguement.
 Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse
 En bondissant parcourt sa montagne brumeuse, 200

¹⁷⁸ Feux follets ; toujours la périphrase descriptive.

¹⁸⁰ Touches à la Thomas Moore.

¹⁸³ C'est la musique des mondes dont il est question chez Platon et dans *Le songe de Scipion*, ou encore dans le *Paradis* du Dante (I.)

¹⁸⁷ Telle *Corinne*.

¹⁹⁵ Parfumée d'ambroisie.

¹⁹⁶ Reflets d'orientalisme assez disparates. Est-ce Byron, est-ce l'auteur de *Lalla Rookh*, qui en est responsable ? (Cf. v. 290.)

¹⁹⁹ Vigny aimait Ossian, et les « anciennes mélodies des Bardes ». (Cf. *Servitude et Grandeur militaire*, II, 4.) Il ne put résister au plaisir de glisser dans son poème cette page, comme Musset l'invocation à l'étoile du soir, dans *Le Saule*.

Et chasse un daim léger que son cor étonna,
 Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona,
 Franchit les rocs mousseux, dans les gouffres s'élançe,
 Pour passer le torrent aux arbres se balance,
 Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins 205
 Jusqu'à la neige encor vierge de pas humains,
 Mais bientôt, s'égarant au milieu des nuages,
 Il cherche les sentiers voilés par les orages ;
 Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,
 S'il a vu, dans la nue et ses vagues réseaux, 210
 Passer le plaid léger d'une Ecossoise errante,
 Et s'il entend sa voix dans les échos mourante,
 Il s'arrête enchanté, car il croit que ses yeux
 Viennent d'apercevoir la sœur de ses aïeux
 Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse, 215
 Sous ses doigts transparents la harpe vaporeuse :
 Il cherche alors comment Ossian la nomma,
 Et debout sur sa roche, appelle Evir-Coma.
 Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,
 De l'Ange ténébreux la forme encor lointaine, 220
 Et des enchantements non moins délicieux
 De la Vierge céleste occupèrent les yeux.
 Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,
 Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
 Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait 225
 Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
 Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
 Enchantait les regards des teintes de l'opale,

²⁰² *Arven* : montagne ; *Crona* : colline et torrent, théâtre des exploits de Fingal. (Cf. *Temora*.)

²⁰⁶ 1^{er} texte : *des pas*. — Cf. *Manfred* (III, 3). « Jamais le pied d'un mortel vulgaire n'a souillé ces neiges sur lesquelles nous marchons... » Musset s'est souvenu de Vigny dans *la Coupe et les lèvres* :

La neige des glaciers vierge de pas humains.

²¹¹ *Plaid* : manteau écossais. (Néologisme.)

²¹⁸ *Evir-Coma* (beauté douce et majestueuse), héroïne d'Ossian, femme du vaillant Gaul. (*Temora*, III, et *Gaul*). « Quelle est cette jeune beauté debout sur le rocher battu des flots, triste comme le brouillard du matin ? Ses cheveux noirs flottent au gré des vents... etc. » (Trad. Letourneur.)

Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau ;
 C'était une couronne ou peut-être un fardeau : 230
 L'or en était vivant comme ces feux mystiques
 Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépieds antiques.
 Son aile était ployée, et sa faible couleur
 De la brume des soirs imitait la pâleur.
 Des diamants nombreux rayonnent avec grâce 235
 Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse ;
 Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
 Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux,
 Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,
 Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée 240
 Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
 D'un geste impatient accuse tous ses pas :
 Son front est inquiet ; mais son regard s'abaisse,
 Soit que, sachant des yeux la force enchanteresse,
 Il veuille ne montrer d'abord que par degrés 245
 Leurs rayons caressants encor mal assurés,
 Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme
 Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
 Tel que dans la forêt le doux vent du matin
 Commence ses soupirs par un bruit incertain 250
 Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde ;
 Elevant lentement sa voix douce et profonde,
 Et prenant un accent triste comme un adieu,
 Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :
 « D'où viens-tu, bel Archange ? où vas-tu ? quelle voie 255
 Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie ?
 Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
 Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil ;
 Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,
 Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale ; 260

²²⁹ *Ses cheveux étaient noirs...* comme ceux d'Evir-Coma.

²³⁵ On devine ce que sont ces diamants, comme les anneaux mystérieux des pieds. — Cf. *Cinq-Mars*, xx. *La lecture* : « Il [Milton] dit l'esprit infernal attaché dans un feu vengeur par des chaînes de diamant... » Aussi bien le détail se retrouve chez Klopstock.

²⁵⁵ 1^{er} texte : *belle Archange*.

²⁵⁹ *Idéale* : imaginaire. — Lucifer attribue à Eloa certaines des

Partager la rosée aux calices des fleurs,
 Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs ?
 Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes
 Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes ?

.
 Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant 265

Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant ?
 Ah ! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
 Conduiras mes païens sous les eaux du baptême ;
 Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant
 Le regard d'une Vierge ou la voix d'un enfant. 270

Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :
 Mais, s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux, ton maître ;
 C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
 Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
 Chaste beauté ! viens-tu me combattre, ou m'absoudre ? 275

Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,
 Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
 Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. »

Ainsi l'Esprit parlait. A sa voix caressante,
 Prestige préparé contre une âme innocente, 280

A ces douces lueurs, au magique appareil
 De cet Ange si doux, à ses frères pareil,
 L'habitante des Cieux, de son aile voilée,
 Montait en reculant sur sa route étoilée,
 Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux 285

Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.
 Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,
 Autant que la colombe en deux jours de voyage
 Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
 D'où la sultane envoie une lettre d'amour : 290

jonctions aériennes de Puck et d'Ariel dans les féeries de Shakespeare. (E. Lauvrière.) Vigny se souvient aussi de la Fée Morgane de Millevoye, dans le poème *Charlemagne à Pavie*, I (Cf. H. Potez, *L'élégie en France avant le romantisme*, p. 443.)

²⁷² Dieu jaloux : cf. *La fille de Jephté*, v. 53.

²⁷⁸ Belle : 1^{er} texte.

²⁸⁸ Colombe : termenoble, pour pigeon-messager.

²⁹⁰ Cf. v. 196 (note).

Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée ;
 Et, dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
 L'ennemi séducteur continua tout bas :
 « Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
 Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme, 295
 Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme...

.
 Je suis le roi secret des secrètes amours...

.
 J'ai pris au Créateur sa faible créature ;
 Nous avons, malgré lui, partagé la nature :
 Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil, 300
 Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un soleil ;
 Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
 La volupté des soirs et les biens du mystère.

Es-tu venue, avec quelques Anges des cieux,
 Admirer de mes nuits le cours délicieux ? 305
 As-tu vu leurs trésors ? Sais-tu quelles merveilles
 Des Anges ténébreux accompagnent les veilles ?

Sitôt que, balancé sous le pâle horizon,
 Le Soleil rougissant a quitté le gazon,
 Innombrables esprits, nous volons dans les ombres 310
 En secouant dans l'air nos chevelures sombres ;
 L'odorante rosée alors jusqu'au matin
 Pleut sur les orangers, le lilas et le thym.

La nature, attentive aux lois de mon empire,
 M'accueille avec amour, m'écoute et me respire ; 315
 Je redeviens son âme, et pour mes doux projets,
 Du fond des éléments j'évoque mes sujets.

³⁰² Cf. Milton, *Paradis perdu* : « Eve, pourquoi dors-tu ? C'est l'heure pleine de charmes, l'heure fraîche, l'heure silencieuse, excepté là où le silence se retire devant l'oiseau mélodieux des nuits, qui, maintenant éveillé, accorde avec tant de douceur ses harmonies inspirées par l'amour » (E. Dupuy.)

³¹¹ Abbadona, dans *la Messiade*, porte une « chevelure épaisse comme la nuit ». Mais Vigny se souvient plutôt de la nuit délicieuse où Chactas et Atala fuient dans la forêt. « Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins... » (*Atala*.)

Convive accoutumé de ma nocturne fête,
 Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.
 Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol, 320
 S'élance, le premier, l'élégant rossignol ;
 Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
 De mon heure chérie annonce la venue ;
 Il vante mon approche aux pâles alisiers,
 Il la redit encore aux humides rosiers ; 325
 Héraut harmonieux, partout il me proclame ;
 Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.
 Le vermisseau reluit ; son front de diamant
 Répète auprès des fleurs les feux du firmament,
 Et lutte de clartés avec le météore 330
 Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.
 L'étoile des marais, que détache ma main,
 Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

L'ange déchu vante les plaisirs qu'il procure aux créatures humaines.

.
 « La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur ;
 Ce méchant qu'on accuse est un consolateur 335
 Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
 Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
 Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
 Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli. »
 Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante 340
 La rougeur colora la joue adolescente,
 Et, luttant par trois fois contre un regard impur,
 Une paupière d'or voilà ses yeux d'azur.

³²¹ 1^{er} texte : *éloquent*. — Cf. v. 302 (note).

³³³ Combinant à sa manière tous les détails que lui suggérait une terrible incantation du *Manfred* de Byron (I, 1), le poète charme voluptueusement l'imagination et l'oreille. « Lorsque la lune brillera sur les vagues, le ver phosphorique dans le gazon, le météore autour des tombeaux, et une flamme rougeâtre sur les marais : lorsque paraîtra l'éclair soudain des étoiles tombantes, lorsque les hiboux feront entendre leurs tristes concerts, et que les feuilles seront immobiles et silencieuses dans le bois qui ombrage la colline, mon âme pèsera sur la tienne avec un pouvoir et un signe redoutables. » Son imitation n'est pas un esclavage !

CHANT TROISIÈME

CHUTE

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô mystère,
 Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre, 345
 Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
 Rose du Paradis ! Pudeur, d'où venez-vous ?

Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence,
 Mais l'arbre défendu vous a donné naissance ;
 Au charme des vertus votre charme est égal, 350

Mais vous êtes aussi le premier pas du mal ;
 D'un chaste vêtement votre sein se décore :
 Ève avant le serpent n'en avait pas encore ;
 Et, si le voile pur orne votre maintien,
 C'est un voile toujours, et le crime a le sien. 355

Tout vous trouble ; un regard blesse votre paupière,
 Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.
 Sous ce pouvoir nouveau, la Vierge fléchissait,
 Elle tombait déjà, car elle rougissait ;
 Déjà presque soumise au joug de l'Esprit sombre, 360
 Elle descend, remonte, et redescend dans l'ombre.

³⁴⁴ M. Dupuy rapproche ces vers d'un passage célèbre du *Paradis perdu*. « Il n'y avait pas de honte coupable. Honte déshonnête des œuvres de la nature, honneur déshonorant, produit du péché, comme vous avez troublé toute l'humanité avec ces apparences, ces apparences seulement de pureté, et banni de la vie de l'homme ce que sa vie avait de plus heureux, la simplicité et l'immaculée innocence ! ». — « Les iconologistes lui donnent un lis pour attribut. Une rose, dont le rouge tendre exprime si bien celui de la pudeur, lui conviendrait mieux. La modestie de son attitude, et le voile blanc qui la couvre en partie, servent encore à la caractériser. » (*Dictionnaire de la Fable. Pudeur.*)

³⁴⁹ C'est après avoir mangé du fruit défendu qu'Adam et Ève « reconnurent qu'ils étaient nus » et se couvrirent de feuilles de figuier. (*Genèse, III, 7.*)

³⁶⁰ L'*Esprit sombre* exerce une fascination semblable à celle des héros byroniens ; le Giaour, Lucifer de *Cain*. — Vigny, chasseur et fils de chasseur, renouvela pourtant la comparaison. Dans l'ébauche de son poème il avait d'abord écrit :

Dans des prés inconnus l'alouette imprudente
 Vient du miroir tournant voir la facette ardente...
 La tourterelle en vain dressant sa plume blanche

Telle on voit la perdrix voltiger et planer
 Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,
 Car tout son nid l'attend ; si son vol se hasarde,
 Son regard ne peut fuir celui qui la regarde... 365
 Et c'est le chien d'arrêt qui, sombre surveillant,
 La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.

Le Tentateur exerce sa fascination sur Eloa, qui ressent je ne sais quelle crainte à ses paroles comme à son aspect. Comment peut-il aimer, celui qui n'aime pas Dieu ? Au rayonnement céleste de l'ange, l'Esprit déchu se trouble, tremble et veut fuir.

La terreur réveillait tous ses maux.

Le poète développe magnifiquement cette comparaison épique entre la chute de l'aigle royal et l'accablement de Satan.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
 L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
 Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ; 370
 Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
 Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
 Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
 Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;
 Dans un fluide d'or il nage puissamment, 375
 Et parmi les rayons se balance un moment ;
 Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
 Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;
 Son aile se dépouille, et son royal manteau
 Vole comme un duvet qu'arrache le couteau. 380
 Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
 Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
 Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
 Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.

Au regard du serpent tombe de branche en branche :
 Telle elle descendait, l'habitante des cieus...

Cf. Estève, ouv. cité, p. 372, et les *Pages inédites d'A. de V.* publiées par Fernand Gregh dans *les Lettres* du 6 juin 1906.

³⁷² Vigny, par ce vers prodigieux qui « mesure deux fois l'infini », rivalise avec Dante ; *Paradis*, I, 92. Béatrix y dit au poète : « la foudre fuyant son séjour natal, ne file pas si vite que toi pour t'en approcher. » (Cf. R. H. L. F. 1905, A. Counson, *Dante et les romantiques français.*) Milton, dans son *Comus*, écrit un vers analogue.

³⁸⁴ L'aigle passait pour pouvoir regarder le soleil en face.

Tel, retrouvant ses maux au fond de sa mémoire, 385
 L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
 Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
 « Triste amour du péché ! Sombres désirs du mal !
 De l'orgueil du savoir gigantesques pensées !
 Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ? 390
 Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
 Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu !
 Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore ;
 Je suis moins criminel puisque je t'aime encore ;
 Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas ! 395
 Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
 Et de moi-même à moi si grande est la distance,
 Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence ;
 Je souffre, et mon esprit par le mal abattu,
 Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu. » 400

Le Tentateur se laisse charmer lui-même par le rêve de bonheur et les regrets dont il cherche astucieusement à séduire Eloa. Mais il se reprend, et ses « pleurs fallacieux », ses soupirs, ses sanglots, les appels émouvants de sa feinte détresse touchent l'âme de l'ange. Irrésolue, hésitante, Eloa lui cède, en un élan de pitié et d'amour.

« Où me conduisez-vous, bel Ange ? — Viens toujours.
 — Que votre voix est triste, et quel sombre discours !
 N'est-ce pas Eloa qui soulève ta chaîne ?
 J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
 — Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu ! 405
 Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu !
 — J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
 — Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime.

³⁸⁹ Satan semble ici victime de la « concupiscence de savoir ». Un des anges de Thomas Moore accusait de sa faute : « le besoin de connaître, cette soif insatiable qui s'irrite à mesure qu'on l'étanche, et qui devient joie ou douleur selon la source où l'on se désaltère... la science qui entraîne à sa suite le crime et le malheur... Cette soif de connaître tout ce que la Terre et le Ciel enserrant de plus rare... ce désir, hélas ! si fatal et si dangereux... » (Cf. F. Baldensperger, p. 101.)

— Seras-tu plus heureux ? Du moins es-tu content ?

— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan. » 410

Écrit en 1823, dans les Vosges ^a.

LE DÉLUGE

MYSTÈRE.

« Sera-t-il dit que vous fassiez mourir
le juste avec le méchant ? »

(Genèse.)

Le second *Mystère* de Vigny, la *Terre punie ou le Déluge*, fut écrit peu de temps après *Eloa*. Que le poète se soit inspiré de Byron (*Le Ciel et la Terre*), de Moore (*Les Amours des Anges*), de Gessner (*Tableau du Déluge*), qu'il ait songé à *L'inondation* du Poussin, au *Déluge* de Girodet, cela ne fait aucun doute depuis les études de MM. Dupuy, Estève et Baldensperger. Mais l'unanimité des critiques reconnaît hautement l'originalité du poète français. Attristé par le sombre problème de la souffrance de l'innocent, Vigny repose la question angoissée de la Genèse. « Sera-t-il dit que vous fassiez mourir le juste avec le méchant ? » (xviii-23.) Le châtiment exterminateur déchaîné par Jéhovah sur les générations impies, noiera sous ses flots implacables deux innocents. « O sujet d'épouvante à troubler le plus brave ! » Un ange a beau tenter d'excuser la Divinité en ces termes :

La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère,
Ne t'en étonne pas, n'y porte pas les yeux ;
La pitié du mortel n'est point celle des Cieux,
Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine...

le penseur reste confondu devant ce mystère contre lequel sa raison proteste. — Cette pièce parut en 1826, dans les *Poèmes antiques et modernes* ; elle était dédiée, en 1829, à M. Emile Deschamps.

I

La Terre était riante et dans sa fleur première ;
Le jour avait encor cette même lumière

⁴¹⁰ Cf. le projet de poème *Satan sauvé*, *Journal*, infra.

^a Cette indication ne figure qu'à partir de 1829 (seconde édition).

¹ Ce magnifique alexandrin traduit le *novitas florida mundi* de Lucrèce. (E. Dupuy.)

Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
 Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
 Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
 Et des monts réguliers l'immense architecture
 S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux,
 Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
 La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
 Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes, 10
 Et des fleuves aux mers le cours était réglé
 Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
 Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
 Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
 Et la perle habitait son palais de cristal ; 15
 Chaque trésor restait dans l'élément natal,
 Sans enfreindre jamais la céleste défense ;
 Et la beauté du Monde attestait son enfance ;
 Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
 Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant. 20
 Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
 Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures ;

⁴ Cf. *Genèse*, I, 14-15. — M. Baldensperger, dans son étude sur *Thomas Moore et Alfred de Vigny*, écrit : « Le début des deux poèmes [*Les Amours des Anges* et *Le Déluge*], évoquant l'état de la Terre avant les cataclysmes neptuniens, ne manque pas d'offrir la plus exacte analogie : « Le monde était dans sa fleur, dit Moore : les étoiles brillantes venaient de commencer leur course radieuse... et le temps, jeune alors, comptait ses premiers jours par le soleil... La terre était alors plus près du ciel que dans ces jours de crime et de désolation. » — Dans le *Voyage en Amérique*, Chateaubriand écrivait : « Je ne reconnâtrai de souverain que celui qui alluma la flamme des soleils et d'un coup de sa main fit rouler tous les mondes. »

¹⁷ Cf. *Genèse*, I, 9. « Dieu dit encore : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride apparaisse. »

²⁰ *Ibid.*, VI. — C'est le poète moderne qui décrit ici le tableau du mal que l'histoire du passé et la contemplation du présent lui permettent d'évoquer.

²² Le crime de l'humanité, c'est ici — contrairement au texte biblique — la concupiscence de connaître, la *libido sciendi*. — « Le besoin de connaître, cette soif insatiable qui s'irrite à mesure qu'on l'étanche, et qui devient joie ou douleur selon la source où l'on se désaltère... mon existence attachée au savoir... la science qui entraîne à sa suite le crime et le malheur... Cette soif de connaître tout ce que la Terre et le Ciel enserrant de plus rare..., ce désir, hélas ! si fatal

Les mortels savaient tout, et tout les affligeait ;
 Le prince était sans joie ainsi que le sujet ;
 Trente religions avaient eu leurs prophètes, 25
 Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,
 Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli ;
 Chaque peuple, à son tour dans l'ombre enseveli,
 Chantait languissamment ses grandeurs effacées.
 La Mort régnait déjà dans les âmes glacées... 30

.
 Le crime universel s'élevait jusqu'aux Cieux.
 Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.

Et cependant, un jour, au sommet solitaire
 Du mont sacré d'Arar, le plus haut de la Terre,
 Apparut une vierge et près d'elle un pasteur, 35
 Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple imposteur ;
 Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
 Comme au jour fortuné des unions bénies ;
 Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
 Retourner vers le Ciel dont ils étaient venus ; 40
 Et sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,
 Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
 Tant les traits primitifs et leur simple beauté
 Avaient sur leur visage empreint de majesté.

Quand du mont orageux ils touchèrent la cime, 45
 La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme.
 C'était l'heure où la nuit laisse le ciel au jour :
 Les constellations pâlissaient tour à tour ;
 Et, jetant à la Terre un regard triste encore,
 Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore, 50
 Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
 Qui lisaient leur destin sur elles dans les Cieux.

et si dangereux... » Ainsi parle un ange chez Thomas Moore. Pour Vigny, la Pensée s'identifie avec la Tristesse (Cf. *Satan sauvé*.)

²⁷ Leur temps d'indifférence : le fameux *Essai* de Lamennais avait paru de 1817 à 1823.

⁴¹ Tristesse romantique.

⁴⁴ 1829 : la majesté.

⁵² C'est en Orient que naquit, suivant la tradition, l'astrologie.

Le Soleil, dévoilant sa figure agrandie,
 S'éleva sur les bois comme un vaste incendie ;
 Et la Terre aussitôt, s'agitant longuement, 55
 Salua son retour par un gémissement.

Réunis sur les monts, d'immobiles nuages
 Semblaient y préparer l'arsenal des orages ;
 Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les cieux
 Luisait incessamment l'éclair silencieux. 60

Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,
 S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste ;
 Comme des exilés qui se plaignent entre eux,
 Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux.

La Terre cependant montrait ses lignes sombres 65
 Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres ;
 Mais, si l'homme y passait, on ne pouvait le voir :
 Chaque cité semblait comme un point vague et noir,
 Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses !
 Et des fleuves lointains les faibles apparences 70
 Ressemblaient au dessin par le vent effacé
 Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix, dans le désert perdues,
 Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
 Osèrent un moment prononcer tour à tour 75
 Ce dernier entretien d'innocence et d'amour ;

« Comme la Terre est belle en sa rondeur immense !
 La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence ?

⁵⁵⁻⁵⁶ Le poète anime de même la terre dans *Le Mont des Oliviers*, v. 33.

⁵⁸ *L'arsenal des orages* : périphrase précieuse, moins surprenante d'ailleurs sous la plume d'un soldat. Chateaubriand avait emprunté à la Bible l'expression *le trésor des orages* (*Martyrs*).

⁶¹⁻⁶⁴ Réminiscence de vers célèbres du Dante, qui compare les essaims des voluptueux, emportés par la tourmente au second cercle de l'abîme, à des troupes d'étourneaux, et à des grues qui tracent dans l'air de longues files, en jetant des cris plaintifs. — Cf. Byron, *Le Ciel et la Terre* : « Les oiseaux de mer font entendre leurs cris... et voltigent autour de la cime de la montagne où jamais aucun d'eux n'osait prendre l'essor. »

⁶⁶ Présage sinistre.

⁷² Vigny met en œuvre ici ses impressions de séjour aux Pyrénées.

La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs ?
 Respire un jour encor le parfum de ses fleurs, 80
 Que le vent matinal apporte à nos montagnes.
 On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
 Elèvent leur encens, étalent leur beauté,
 Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.
 Mais les vapeurs du Ciel, comme de noirs fantômes, 85
 Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes
 Qui devaient, sans manquer au moment attendu,
 Annoncer l'agonie à l'Univers perdu.
 Viens, tandis que l'horreur partout nous environne,
 Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne, 90
 Viens, ô ma bien-aimée ! et, fermant tes beaux yeux
 Qu'épouvante l'aspect du désordre des Cieux,
 Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,
 Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête ;
 Je te dirai l'instant où le Ciel sourira, 95
 Et durant le péril ma voix te parlera. »

La vierge sur son cœur pencha sa tête blonde ;
 Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde,
 Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air ;
 Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair. 100
 Le pasteur poursuivit d'une voix solennelle :
 « Adieu, Monde sans borne, ô Terre maternelle :
 Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
 Antres de la montagne, embaumés et secrets ;
 Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie, 105
 Arbres, rochers connus, aspects de la patrie !
 Adieu ! tout va finir, tout doit être effacé,
 Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé,

⁹⁴ Ce vers ne hantait-il pas la mémoire de Leconte de Lisle quand il concevait son poème : *Le sommeil du condor* ?

⁹⁷ Cf. *Eloa*, v. 55.

¹⁰⁸ Dans *Heaven and Earth*, de Byron, sc. II, E. Estève a trouvé le modèle que suit ici Vigny. « Réjouissons-nous ! crie à ses frères un des Esprits de la terre. La race abhorrée qui n'a pu garder son haut rang dans l'Eden, mais qui a écouté la voix de la science impuissante, touche à l'heure de la mort ! Ce n'est pas lentement, ce n'est pas un à un, ce n'est pas par l'épée, ni par le chagrin, ni sous les années, ni par le déchirement du cœur, ni sous l'action minante du temps,

Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
 Postérité d'Adam, que tu seras frappée, 110
 Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur ;
 Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
 La Terre va mourir sous des eaux éternelles,
 Et l'Ange en la cherchant fatiguera ses ailes.
 Toujours succédera, dans l'univers sans bruits, 115
 Au silence des jours le silence des nuits.
 L'inutile Soleil, si le matin l'amène,
 N'entendra plus la voix et la parole humaine ;
 Et, quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
 Le stérile rayon remontera vers lui. 120
 Oh ! pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles ?
 Comment ai-je connu le secret des étoiles ?
 Science du désert, annales des pasteurs !
 Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs
 Dont l'Égypte et Dieu seul connaissent le mystère, 125
 Je cherchais dans le Ciel l'avenir de la terre ;
 Ma houlette savante, orgueil de nos bergers,
 Traçait l'ordre éternel sur les sables légers,
 Comparant, pour fixer l'heure où l'étoile passe,
 Les cailloux de la plaine aux lueurs de l'espace. 130

.

II

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
 Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
 Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
 Des vengeances de Dieu l'immense exécuter,

qu'ils doivent succomber ! Voici leur dernier lendemain ! La terre sera l'océan ! et aucun souffle, sauf celui des vents, ne passera sur les flots sans limites. Les anges fatigueront leurs ailes sans trouver un lieu où se poser. » (*Byron*, p. 380.)

^{123.125} Cf. plus haut v. 52, et *Le Mont des Oliviers*, v. 22.

¹³¹ Cette ample description du cataclysme dévastateur est incomparablement supérieure à telle page de Delille dont elle s'inspire.

¹³⁴ Noter le mot « vengeances ». — Cf. *Cinq-Mars* : « Oh ! vendetta di Dio... O vengeance de Dieu... (*Dante*.) » (En épigraphe.)

L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe, 135
 Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
 De la plaine inondée envahissant le fond,
 Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
 Apportant avec lui comme de grands trophées
 Les débris inconnus des villes étouffées, 140
 Et, là, bientôt plus calme en son accroissement,
 Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
 Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
 Les membres arrachés au cadavre du Monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus 145
 Sur les bords étrangers tout à coup survenus ;
 Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule ;
 Les ours noyés, flottants sur les glaçons du pôle,
 Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi,
 Et le monstre, que l'eau soulevait à demi, 150
 S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
 Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
 En vain des larges flots repoussant les premiers,
 Sa trompe tournoyante arracha les palmiers ;
 Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides, 155
 Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
 Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
 Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
 La plus féroce même oubliait sa nature ; 160

¹⁵² Dans une ode célèbre adressée à Auguste, Horace évoque en quelques traits rapides le déluge de Deucalion et Pyrrha. Il montre les poissons accrochés au sommet des ormes et les daims effarés nageant sur la mer débordée. (*Odes*, I, 2.) Mais Vigny, comme l'a montré M. Lange [*R. H. L. F.*, 1912] se souvient surtout de Chateaubriand. « Ce fut alors, lit-on dans le *Génie du Christianisme*, qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivants, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe... gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée... du globe. » En vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes .. Les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie. » (IV, 4.)

¹⁵⁹ Cf. Byron : « Les animaux les plus féroces étaient devenus timides et tremblants... Et bientôt la guerre, qui pour un moment avait cessé d'exister, exerça de nouvelles fureurs. Ce ne fut qu'avec du sang qu'on acheta sa nourriture... » (*Les Ténèbres*, trad. Pichot.)

Les animaux n'osaient ni ramper ni courir :
 Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.
 En vain fuyant aux cieux l'eau sur ses rocs venue,
 L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
 Le péril confondit tous les êtres tremblants. 165
 L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
 Quelques rares vaisseaux, qui se faisaient la guerre,
 Se disputaient longtemps les restes de la Terre ;
 Mais, pendant leurs combats, les flots non ralentis
 Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis. 170
 Alors un ennemi plus terrible que l'onde
 Vint achever partout la défaite du Monde ;
 La faim de tous les cœurs chassa les passions :
 Les malheureux, vivants après leurs nations,
 N'avaient qu'une pensée, effroyable torture, 175
 L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
 On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
 L'œil affamé du fort sur le faible arrêté ;
 Des femmes, à grands cris, insultant la nature,
 Y réclamaient du sort leur humaine pâture ; 180
 L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
 Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant.
 Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
 L'amour survivait seul à la bonté bannie ;
 Ceux qu'unissaient entre eux des serments mutuels, 185
 Et que persécutait la haine des mortels,
 S'offraient ensemble à l'onde avec un flot tranquille,
 Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.
 Mais sur le mont Arar, encor loin du trépas, 190
 Pour sauver ses enfants l'Ange ne venait pas ;

¹⁶² Cf. *La Mort du Loup*.

¹⁷⁴ Cf. Byron, *Les Ténèbres* : « On ne connaissait plus l'amour ; toute la terre n'avait plus qu'une pensée, et c'était la pensée de la mort, d'une mort prochaine et sans gloire ; les tortures de la faim déchirèrent toutes les entrailles. Les hommes mouraient, et leurs os restaient sans sépulture comme leurs chairs. Les cadavres amaigris étaient dévorés par des hommes également exténués .. »

¹⁷⁸ Le souvenir du *Radeau de la Méduse* était tout frais encore : le fameux tableau de Géricault date de 1819.

¹⁸⁴⁻¹⁸⁶ Idées romantiques, et conception personnelle de Vigny.

¹⁹⁰ L'Ange qui ne vient pas est le père du jeune pasteur, Em-

En vain le cherchaient-ils : les vents et les orages
N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.

Cependant sous les flots montés également
Tout avait par degrés disparu lentement :
Les cités n'étaient plus, rien ne vivait, et l'onde 195
Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
Seulement quelquefois sur l'élément profond
Un palais englouti montrait l'or de son front ;
Quelques dômes, pareils à de magiques îles,
Restaient pour attester la splendeur de leurs villes. 200
Là parurent encore un moment deux mortels :
L'un, la honte d'un trône, et l'autre, des autels ;
L'un se tenant au bras de sa propre statue,
L'autre au temple élevé d'une idole abattue.
Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain 205
De l'avoir attirée avec le flot divin.
Plus loin, et contemplant la solitude humide,
Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide.
Dans l'immense tombeau s'était d'abord sauvé
Tout son peuple ouvrier qui l'avait élevé ; 210
Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes,
Avait tout arraché du fond des catacombes ;

manuel ; c'est sur ses conseils que ce dernier s'était réfugié sur le mont Arar, pour implorer la pitié du Seigneur.

¹⁹³ Cf. Byron, *ibid.* « Le monde ne fut plus qu'un grand vide ; les villes, les contrées florissantes et populeuses ne formaient plus qu'une masse confuse... Les rivières, les lacs et l'Océan étaient calmes et muets ; rien ne troublait le silence de leurs profondeurs... »

²⁰¹ C'est le ton de *Candide*. Il semble que la destinée aveugle préserve les grands coupables plus longtemps que les innocents. — Cf. Byron : « Il ne survécut que deux habitants d'une grande ville ; c'étaient deux ennemis. Ils se rencontrèrent auprès des tisons expirants d'un autel... »

²⁰⁸ Développement suggéré par Byron : « Dans quelques heures les vagues submergeront les tombeaux des glorieux géants... » Cf. *Génie du Christianisme* (I, iv, 3) : « Il semble aux hommes qu'en entassant tombeaux sur tombeaux, ils cacheront ce vice capital de leur nature, qui est de durer peu... Mais ils se trahissent eux-mêmes..., car plus la pyramide funèbre est élevée, plus la statue vivante placée au sommet diminue, et la vie paraît encore bien plus petite quand l'énorme fantôme de la mort l'exhausse dans ses bras. » (M. Lange.)

²¹⁰ *Ouvrier*. (Cf. *Paris*, v. 188.)

Les mourants et leurs dieux, les spectres immortels.
 Et la race embaumée, et le sphinx des autels ;
 Et ce roi fut jeté sur les sombres momies 215
 Qui, dans leurs lits flottants, se heurtaient endormies.
 Expirant, il gémit de voir à son côté
 Passer ses demi-dieux sans immortalité,
 Dérobés à la mort, mais reconquis par elle
 Sous les palais profonds de leur tombe éternelle ; 220
 Il eut 'le temps encor de penser une fois
 Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,
 Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,
 Car la postérité mourait avec leur gloire.

.

III

Rien ne se voyait plus, pas même des débris ; 225
 L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
 Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
 On vit se disperser l'épaisseur des orages ;
 Et les rayons du jour, dévoilant leur trésor,
 Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or ; 230
 La vague était paisible, et molle et cadencée,
 En berceaux de cristal mollement balancée ;
 Les vents, sans résistance, étaient silencieux ;
 La foudre, sans échos, expirait dans les cieux ;
 Les cieux devenaient purs, et réfléchis dans l'onde, 235
 Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

²¹⁴ Par un anachronisme semblable à celui du v. 21, le poète suppose le déluge postérieur à la civilisation égyptienne.

²¹⁶ *Lits flottants* : dans les *Poèmes de la mer (Les naufragés)*, Autran compare les vagues à des « sépulcres mouvants ».

²²⁵ En contempteur byronien des dieux, le roi vient de refuser de prendre passage dans l'arche. Il a lancé sa malédiction contre Noé et les siens. Le déluge monte toujours.

²³⁰ Ce tableau radieux, dont Vigny a trouvé quelques teintes chatoyantes sur la palette de Moore, contraste avec les scènes d'épouvante et de désolation qui précèdent.

Tout s'était englouti sous les flots triomphants.
 Déplorable spectacle ! excepté deux enfants.
 Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,
 Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore. 240
 Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
 La vierge était tombée aux bras de l'orphelin ;
 Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,
 Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
 Cependant lorsqu'enfin le soleil renaissant 245
 Fit tomber un rayon sur son front innocent,

²³⁷ Ce touchant épisode d'Emmanuel et de la vierge, « derniers survivants de l'humanité condamnée, attendant au sommet du mont Arar, dans les bras l'un de l'autre, le flot qui doit les engloutir » est imité, avec une sobriété magistrale et un sens fort délicat de la plastique, du *Tableau du Déluge* de Gessner, l'auteur des *Idylles*. (Cf. E. Estève, *Gessner et A. de Vigny*, R. H. L. F., 1910.)

« Le front sourcilleux d'un rocher s'élevait seul encore du fond des eaux... C'est sur ce sommet que Semin, jeune homme généreux, avait sauvé Sémire, sa bien-aimée .. Ils étaient seuls, les flots avaient englouti tout le reste ; ils étaient seuls au milieu de l'orage et des vents furieux... Sémire pressa son amant contre son cœur palpitant ; des larmes, mêlées avec les gouttes de la pluie, ruisselaient le long de ses joues pâles ; elle dit avec des paroles entrecoupées : « Il n'est plus de salut pour nous, ô mon bien-aimé !... Vois-tu ce flot ? qu'il est terrible ! Le vois-tu à la lueur des éclairs ? Comme il s'avance ! » Elle dit, et se pencha sur le sein de Semin.

« Les bras défaillants de Semin serrèrent la jeune fille évanouie ; ses lèvres tremblantes se turent ; il ne voyait plus la destruction d'alentour, il ne voit que son amante évanouie penchée sur son sein ; et à cette vue il ressent plus que les angoisses de la mort. Il baisa ses joues pâles, lavées par l'eau froide de la pluie, et la pressant plus fort contre son sein, il dit : « Sémire, ma chère Sémire, réveille-toi !... »

« Il dit, et elle se réveilla : elle tourna sur lui un regard dans lequel étaient exprimées la tendresse la plus vive et l'affliction la plus profonde. Jetant ensuite la vue sur la destruction, elle s'écria : « O Dieu ! ô Juge ! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde pour nous ? Oh ! comme les eaux se précipitent ! comme le tonnerre gronde autour de nous ! Quelles terreurs manifestent la vengeance implacable de l'Éternel ! O Dieu, nos années s'écoulaient dans l'innocence... Mais que dit mon cœur déchiré ? O Dieu, pardonne : nous mourons. Qu'est-ce que l'innocence de l'homme devant toi ? »

« Et Semin lui répond :

« Relève ton courage. Une éternité de bonheur nous attend au delà de cette vie... Oui, ma chère Sémire, élevons nos mains vers Dieu. Est-ce à des mortels de juger de ses voies ? Celui dont le souffle nous a animés envoie la mort aux justes et aux injustes... »

²⁴² *L'orphelin* : Emmanuel avait perdu sa mère.

Par la beauté du jour un moment abusée,
 Comme un lis abattu, secouant la rosée,
 Elle entr'ouvrit les yeux et dit : « Emmanuel !
 Avons-nous obtenu la clémence du Ciel ? 250
 J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe,
 Elle porte un rameau ; Dieu nous a-t-il fait grâce ?
 — La colombe est passée et ne vient pas à nous.
 — Emmanuel, la mer a touché mes genoux.
 — Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes. 255
 — Vois-tu l'eau sur nos pieds ? — Vois le ciel sur nos têtes !
 — Ton père ne vient pas ; nous serons donc punis ?
 — Sans doute après la mort nous serons réunis.
 — Venez, Ange du ciel, et prêtez-lui vos ailes !
 — Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles ! » 260

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
 Longtemps, sur l'eau croissante élevant ses deux mains,
 Il soutenait Sara par les flots poursuivie ;
 Mais, quand il eut perdu la force avec la vie,
 Par le ciel et la mer le monde fut rempli, 265
 Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

Ecrit à Oloron, dans les Pyrénées, en 1823.

²⁴⁸ Reflet lointain de vers célèbres de Virgile, dans l'épisode de Nisus et Euryale : (*Enéide*, IX, 435.) — On lisait déjà au chant II d'*Hélène* :

Quand un lis parfumé qu'arrose l'Ilissus,
 De son beau vêtement courbe les blancs tissus,
 Sous l'injure des vents et de la lourde pluie,
 S'il advient qu'un rayon pour un moment l'essuie,
 Son front alors s'élève, et, fier dans son réveil,
 Entr'ouvre un sein humide et cherche son soleil...

²⁵¹ La colombe de l'arche ne rapporta à Noé le rameau d'olivier qu'après que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre. Sainte-Beuve relevait malignement de tels petits désaccords ou légères inadvertances dans l'œuvre de Vigny.

²⁶⁶ Dans la *Genèse*, l'arc d'alliance ne brille dans les nuées qu'une fois la terre sèche du déluge, signe de réconciliation du Seigneur avec l'homme. Il brille ici, une fois accomplie la vengeance du « Dieu jaloux ».

LIVRE ANTIQUE

On lisait à la page 67 du volume des *Poèmes* de 1822 :

« On éprouve un grand charme à remonter par la pensée jusqu'aux temps antiques : c'est peut-être la même qui entraîne un vieillard à se rappeler ses premières années d'abord, puis le cours entier de sa vie. La Poésie, dans les âges de simplicité, fut toute (*sic*) entière vouée aux beautés physiques de la nature et de l'homme ; chaque pas qu'elle a fait ensuite avec les sociétés, vers nos temps de civilisation et de douleurs, a semblé la mêler à nos arts ainsi qu'aux souffrances de nos âmes ; à présent, enfin, sérieuse comme notre Religion et la Destinée, elle leur emprunte ses plus grandes beautés. Sans jamais se décourager, elle a suivi l'homme dans son grand voyage, comme une belle et douce compagne.

« J'ai tenté dans notre langue quelques-unes de ses couleurs, en suivant aussi sa marche vers nos jours. »

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ

POÈME.

Le vœu imprudent de Jephté et le sacrifice qu'il doit faire de sa fille au « cruel dieu des Juifs » n'est guère moins connu des poètes que l'histoire d'Iphigénie. Sans parler des tragiques qui mirent ce terrible drame à la scène, Chateaubriand y fait allusion dans les *Martyrs* : « Comme la fille de Jephté, elle ne demandait à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne. »

« *La Fille de Jephté*, écrit M. Estève, doit peut-être à la *Jephtha's daughter* des *Mélodies hébraïques* l'indication du sujet, et le choix du rythme dans lequel elle est écrite. »

En effet, « ces stances de quatre vers à rimes plates étaient une nouveauté dans la métrique française ; Vigny paraît avoir été satisfait de la trouvaille, car il est revenu plusieurs fois à cette combinaison. » [Cf. *la Neige, le Cor*, l'invocation à la Grèce du II^e chant d'*Hélène*.]

Cependant la VII^e des *Mélodies hébraïques*, courte pièce de 20 vers, n'est que l'expression des regrets virginaux et du courage antique de la fille de Jephté. L'originalité de Vigny reste entière, aussi bien à l'égard de Byron qu'à l'égard de Chénier, auteur de *La jeune Tarentine*. Notre poète avait sans doute pratiqué avec profit les œuvres de ces deux grands devanciers du romantisme, mais c'est en relisant la Bible — et non pas seulement la petite Bible qu'il plaçait toujours dans le sac d'un de ses soldats, mais la Bible enrichie de commentaires exégétiques, éclairée par les recherches des plus savants ecclésiastiques du XVII^e et du XVIII^e siècle, — qu'il composa son poème (Cf. *Livre des Juges*.)

Pourtant, dans cette paraphrase, souvent très voisine du texte biblique, sa personnalité de poète et de penseur ne laisse pas de s'affirmer, en même temps que sa faculté dramatique.

« Et de là vient la coutume qui s'est toujours observée depuis en Israël.

« Que toutes les filles d'Israël s'assemblent une fois l'année, pour pleurer la fille de Jephthé de Galaad, pendant quinze jours. »

(*Juges*, ch. xi, v. 40.)

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël,
 Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel :
 — Jephthé de Galaad a ravagé trois villes ;
 Abel ! la flamme a lui sur tes vignes fertiles !
 Aroër sous la cendre éteignit ses chansons,
 Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons !
 Tous les guerriers d'Ammon sont détruits et leur terre
 Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
 Israël est vainqueur, et par ses cris perçants
 Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants. 10
 A l'hymne universel que le désert répète
 Se mêle en longs éclats le son de la trompette,
 Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
 Leur raconte de loin que Jephthé triompha.
 Le peuple tout entier tressaille de la fête. 15
 Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête ;
 Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
 Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

¹⁻² L'histoire douloureuse de *La fille de Jephthé* commence, ainsi que *La Jeune Tarentine*, par une sorte d'accord plaintif. M. P.-M. Masson y voit la reprise en style biblique de l'Élégie de Chénier (*R. H. L. F.*, 1909, I.) — *Carmel* : montagne voisine de Jérusalem.

³ 1^{er} texte : *vingt*. C'était le chiffre de la Bible, mais Vigny a craint la cacophonie.

⁶ *S'est assise* : attitude du deuil chez les Israélites.

⁸ 1^{er} texte :

Tous les guerriers d'Ammon ont attristé leurs mères
 Et leurs veuves ont bu l'eau des larmes amères.

⁹⁻¹³ H. Alline décèle ici un souvenir du Cantique de Moïse et de son armée, *Exode*, xv. — Comme dans *Moïse*, Vigny tire ici un merveilleux parti des beaux noms hébraïques.

¹⁶⁻¹⁷ Le farouche devastateur ressemble ici au Moïse romantique de Vigny.

¹⁸⁻¹⁹ Tous les critiques s'accordent à voir dans ces vers une imitation de Chénier. (Cf. *La Jeune Tarentine*.)

Il a fermé ses yeux, car au loin, de la ville,
 Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille 20
 Venaient ; il entrevoit le chœur religieux,
 C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore,
 La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
 Et la lyre aux dix voix, et le Kinnor léger, 25
 Et les sons argentins du Nebel étranger,

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
 Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
 Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
 Et de rameaux fleuris parfumant les chemins. 30

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes ;
 Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
 C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
 La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

« O vierges d'Israël ! Ma couronne s'apprête 35
 La première à parer les cheveux de sa tête ;
 C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
 N'augmenta la famille heureuse sous sa loi. »

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
 Suspendant à son col leur pieuse caresse : 40
 « Mon père, embrassez-moi ! D'où naissent vos retards ?
 Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

²⁰⁻²¹ En maint endroit de la Bible, les vainqueurs sont accueillis par des chœurs en liesse, par des chants accompagnés de danses.

²⁵⁻²⁶ Chateaubriand autorisait Vigny à employer ces mots exotiques. Il parle du *Cinnor* au II^e livre des *Martyrs*. — Non content de lire la Bible dans une édition portative, Vigny, poète érudit, soucieux d'exactitude et de vérité historique, s'était renseigné dans les ouvrages spéciaux : les *Dissertations* du bénédictin Dom Calmet, et *Les mœurs des Israélites*, par Claude Fleury. H. Alline l'a parfaitement montré (*R. H. L. F.*, 1907, *Deux sources inconnues des premiers poèmes bibliques de Vigny*.) — Le Kinnor était une harpe, une cithare ; le Nebel, une lyre, qu'on croyait d'origine phénicienne (d'où *étranger*).

³⁵⁻³⁸ La fille de Jephté parle comme l'Iphigénie de Racine.

⁴⁰ 1829 : *cou*, au lieu de *col*.

⁴² Un peu subtil.

Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
 J'offrais pour vous hier la naissante génisse.
 Qui peut vous affliger ? Le Seigneur n'a-t-il pas 45
 Renversé les cités au seul bruit de vos pas ?

— « C'est vous, hélas ! c'est vous, ma fille bien-aimée ?
 Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée.
 Faut-il que ce soit vous ! ô douleur des douleurs !
 Que vos embrassements feront couler de pleurs ! 50

Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance ,
 En échange du crime il vous faut l'innocence.
 C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux !
 Je lui dois une hostie, ô ma fille ! et c'est vous !

— Moi ! » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes. 55
 Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
 Puis elle répondit : « Oh ! si votre serment
 Dispose de mes jours, permettez seulement

Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
 J'aïlle, deux mois entiers, sur le haut des montagnes, 60
 Pour la dernière fois errante en liberté,
 Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité !

Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
 Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses ;

⁴⁹ 1829 : ô douleurs.

⁵¹⁻⁵³ Jephté devient un contempteur de la divinité. Scandalisé de la peine infligée à l'innocent, il retient à peine la malédiction impie. C'est un Jephté moderne, « byronien » même, a-t-on dit. » Cf. *Le Déluge*, et *Moïse*, v. 108.

⁵⁴ *Hostie* : victime (sens latin, usuel au xvii^e siècle). « Les Israélites, écrit C. Fleury, étaient fort religieux à observer leurs vœux et leurs serments. Pour leurs vœux, l'exemple de Jephté n'est que trop fort... »

⁵⁵ Sans cesser d'être simple et sobre, le récit de Vigny est plus dramatique, plus humain que le farouche récit du *Livre des Juges*.

⁶¹ *Errante* : à l'exemple de Chénier, Vigny affectionne cette déclinaison du participe présent.

⁶² et suiv. « On estimait malheureuses les filles qui mouraient sans être mariées. Tel fut le sujet des lamentations de la fille de Jephté. » (Fleury.) Antigone, Polyxène, Iphigénie expriment de semblables regrets avant d'aller à la mort. Qui ne se rappelle la mort d'Atala et les plaintes de *La jeune captive* ?

Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs 65
Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs ;

Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil,
Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. » 70

Après ces mots, l'armée assise tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés ;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez. »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes, 75
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes ;
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Ecrit en 1820.

⁶⁹ *Le cilice* : détail exact. — Cf. *Genèse*, xxxvii, 34 (le deuil de Jacob) : « Ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, pleurant son fils fort longtemps. »

⁷² Josué, défait, déchire ses vêtements, puis lui et les anciens d'Israël se jettent de la poussière sur la tête. (*Josué*, vii, 6.)

⁷³ Encore une indication choisie par le poète chez Cl. Fleury (s'envelopper d'un manteau pour cacher ses larmes). C'est aussi le geste de l'Agamemnon d'Euripide, geste immortalisé par le peintre Timanthe dans le *Sacrifice d'Iphigénie*.

⁷⁴⁻⁷⁷ Vigny rivalise de sobriété et de force avec la Bible.

⁷⁸ Reprise du premier vers du poème, refrain discret.

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

SYMÉTHA

ÉLÉGIE.

Symétha parut dans le recueil des *Poèmes* de 1822 ; — la date de 1815 n'apparaît qu'en 1829. Vigny, dans cette élégie, « jouait de la flûte sur le mode d'André Chénier, ressuscité depuis quelques années et mis en lumière ». (Sainte-Beuve.) Dans sa minutieuse et décisive étude : *L'influence d'André Chénier sur Alfred de Vigny* (*R. H. L. F.* n° 1, 1909), P. M. Masson a établi que notre poète avait retouché, sinon composé cette pièce après de gourmandes lectures de l'édition des *Œuvres complètes d'André de Chénier*, donnée, en 1819, à Paris par Henri de Latouche.

Symétha, sœur de « Myrto, la jeune Tarentine » et de « la blanche Néère », a beau emprunter son nom à telle héroïne de Théocrite, elle reste en un sens la création personnelle d'Alfred de Vigny : vierge insensible, « ingrate », qui ne répond plus à l'amour qu'elle a inspiré, Symétha, dans quelques printemps, deviendra peut-être une Dalila.

— Selon l'usage romantique, la pièce fut dédiée — en 1829 — à un poète, mort l'année précédente :

A Pichald,
Auteur de *Léonidas* et de *Guillaume Tell*.

« Navires aux larges flancs de guirlandes ornés,
Aux dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés,

1.2 1^{er} texte :

Navire aux larges flancs de roses couronnés,
Aux Dieux d'ivoire, aux mâts de guirlandes ornés !

Les marins antiques enguirlandaient et couronnaient de fleurs les mâts de leurs vaisseaux, quand ils touchaient au port. — Cf. Virgile, *Géorg.*, I, 304 : « Ainsi quand les carènes chargées ont touché le port, les matelots joyeux couronnent leur poupe. » Ici cette manifestation de joie fait contraste avec le désespoir du malheureux amant de Symétha.

Oh ! qu'Eole, du moins, soit facile à tes voiles !
 Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles !
 Jusqu'au port de Lesbos guidez le nautonier, 5
 Et de mes vœux pour elle exaucez le dernier :
 Je vais mourir, hélas ! Symétha s'est fiée
 Aux flots profonds ; l'Attique est par elle oubliée.
 Insensée ! elle fuit nos bords mélodieux,
 Et les bois odorants, berceaux des demi-dieux, 10
 Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,
 Et, sous les marbres frais, les saintes Théories.
 Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon,
 Invoquer Athénée, en répétant son nom ;
 Et d'une main timide, à nos rites fidèle, 15
 Ses longs cheveux dorés couronnés d'asphodèle,
 Consacrer ou le voile, ou le vase d'argent,
 Ou la pourpre attachée au fuseau diligent.
 O vierge de Lesbos ! que ton île abhorrée
 S'engloutisse dans l'onde à jamais ignorée, 20
 Avant que ton navire ait pu toucher ses bords !
 Qu'y vas-tu faire ? Hélas ! quel palais, quels trésors
 Te vaudront notre amour ? Vierge, qu'y vas-tu faire ?
 N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère ?

3-4 Réminiscence de l'Ode fameuse d'Horace *Au vaisseau qui portait Virgile à Athènes*. (I, 3.)

Les constellations qui portaient le nom de Castor et Pollux étaient invoquées par les matelots. — Cf. *Hélène*, II.

Ou telles que des nuits les jumeaux radieux
 D'un fraternel éclat illuminent les cieux.

⁶ 1822. Et de mes vœux, *ce vœu montera le dernier*.

⁸ Symétha n'a pas suivi le conseil qu'un ami donnait à Néère :

Néère ne va point te confier aux flots.

9-10 « Bois odorants..., molles prairies. » M. Masson remarque que Vigny rêve l'Attique d'après de fraîches et ombreuses peintures de Chénier. — De Chénier aussi viennent les énumérations naïves : « et... et... et... ».

¹⁴ *Athénée*, licence p. Athéné.

¹⁶ « *Cheveux dorés*. » Les anciens admiraient surtout les cheveux blonds ; en général, les héroïnes de Vigny sont blondes.

¹⁸ A la fête des Panathénées.

²²⁻²³ Refrain à la Chénier.

Athène a vu longtemps s'accroître ta beauté, 25
 Et, depuis que trois fois s'éclaira son été,
 Ton front s'est élevé jusqu'au front de ta mère ;
 Ici, loin des chagrins de ton enfance amère,
 Les Muses t'ont souri. Les doux chants de ta voix
 Sont nés Athéniens ; c'est ici, sous nos bois, 30
 Que l'amour t'enseigna le joug que tu m'imposes ;
 Pour toi mon seuil joyeux s'est revêtu de roses.
 « Tu pars ; et cependant m'as-tu toujours haï,
 Symétha ? Non, ton cœur quelquefois s'est trahi ;
 Car, lorsqu'un mot flatteur abordait ton oreille, 35
 La pudeur souriait sur ta lèvre vermeille :
 Je l'ai vu, ton sourire aussi beau que le jour ;
 Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.
 Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,
 Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève ; 40
 C'en est fait, et mes pieds sont déjà chez les morts ;
 Va ; que Vénus du moins t'épargne le remords !
 Lie un nouvel hymen ! va ; pour moi, je succombe.
 Un jour, d'un pied ingrat tu fouleras ma tombe,
 Si le destin vengeur te ramène en ces lieux, 45
 Ornés du monument de tes cruels adieux. »

Dans le port du Pirée, un jour fut entendue
 Cette plainte innocente, et cependant perdue ;
 Car la vierge enfantine, auprès des matelots,
 Admirait et la rame, et l'écume des flots : 50
 Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
 Saluait, dans la mer, son image penchée,

²⁵ *Athène*, p. Athènes.

²⁶ Périphrase chronologique. (Cf. Chénier, Millevoye.)

³⁶ « Ta lèvre vermeille », touche à la Chénier.

⁴² 1^{er} texte : *les remords*.

⁴⁸ Qu'une « plainte innocente » se perde, c'est injustice, aux yeux de Vigny.

⁴⁹⁻⁵⁰ C'est un écho de *La jeune Tarentine*. Le poète aurait pu dire comme Musset, dans *Une soirée perdue* :

Un vers d'André Chénier chanta dans ma mémoire.

Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,
Et riait de leur chute et les suivait longtemps ;
Ou, tout à coup rêveuse, écoutait le Zéphyre 55
Qui, d'une aile invisible, avait ému sa lyre.

Ecrit en 1815.

⁵⁵⁻⁵⁶ « Le Zéphyre... d'une aile invisible. » Mythologie du classicisme finissant.

LIVRE MODERNE

LA NEIGE

Ballade dans le recueil intitulé *Tablettes romantiques* (1823), *La Neige* est appelée conte dans les *Poèmes* de 1829, puis poème. La pièce elle-même demeurait, à quelques variantes près, telle qu'à son apparition. Dans une étude sur « Le genre troubadour », M. Baldensperger rappelle que Millevoye avait déjà mis en vers l'aventure d'*Emma et d'Eginhard*. L'anecdote, souvent narrée, se retrouvait dans *La Gaule poétique* de Marchangy (1813-1817), III, 43. Millevoye fut un précurseur, mais combien Vigny l'emporte sur lui par la réserve charmante de son poème, — ses héros sont tout enfants — et par l'élément plastique et pittoresque ! Il n'est point jusqu'au refrain — peut-être inspiré de certaines ballades anglaises — qui ne contribue à l'impression d'ensemble. Le genre a pu vieillir et passer comme une mode, la petite pièce reste comme un charmant modèle de romantisme rêveur et langoureux.

I

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé ;
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élançe, 5
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance
Comme la girouette au bout du long clocher !

¹ « Le début, dit M. Lauvrière, qui donne le ton à l'ensemble, qui en est comme le *leitmotiv* sentimental, revient à la fin en refrain partiel ou modifié, en écho lointain d'un très grand charme. » — Vigny avait pratiqué Ossian, dont « c'est l'usage de répéter à la fin d'un épisode la phrase par laquelle il l'a commencé ». — Cf. *Darthula* : « Mais d'où vient ta tristesse, ô Nathos, lui dit Darthula... Mais d'où vient ta tristesse, ô Nathos, répétait sans cesse la fille de Colla. »

Ils sont petits et seuls, ces deux pieds dans la neige.
 Derrière les vitraux dont l'azur le protège, 10
 Le Roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
 Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
 Et porte en se ridant le fer de la couronne ;
 Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours 15
 L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
 Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
 Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
 La sandale romaine a vingt fois retenti. 20

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule ?
 Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule ?
 C'est le page Eginard, qu'à ses genoux le jour
 Surprit, ne dormant pas, dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire, 25
 Doucement son baiser suit une tresse noire,
 Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
 De l'hermine entourés sont plus blancs que ses plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
 Et de sa dame ainsi pense alléger la peine, 30
 Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds
 Qui, dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés ;

Lorsqu'arrêtée Emma vante sa marche sûre,
 Lève un front caressant, sourit et le rassure,
 D'un baiser mutuel implore le secours, 35
 Puis repart, chancelante et traverse les cours.

⁹ « Il commence une de ses plus jolies pièces, dit Sainte-Beuve de Vigny, par ce vers compliqué, obscur, gracieux pourtant sans qu'on sache trop pourquoi, et qui ne s'explique qu'ensuite... » *Portraits contemp.*, II.

¹⁴ La couronne de fer des Lombards, qu'il ceignit à Monza.

²⁰ 1829 : *sa sandale*. Le poète a supprimé la cacophonie.

²⁸ Le 1^{er} texte : *les plis*, laissait la phrase aussi embarrassée.

³⁶ 1^{er} texte : *chancelant*.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
 Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes ;
 Eginard, échappant à ses jeunes liens,
 Descend des bras d'Emma, qui tombe dans les siens. 40

II

Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne
 De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
 Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
 Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée, 45
 Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée ;
 Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
 La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques,
 En cercle sont placés des soldats gigantesques, 50
 Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
 Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux, joignant les mains, à genoux sur la pierre,
 L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
 Les beaux enfants tremblaient, en abaissant leur front, 55
 Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde.
 Bénissant en secret sa chevelure blonde,
 Avec un lent effort, sous ce voile, Eginard
 Tente vers sa maîtresse un timide regard. 60

⁴⁰⁻⁴⁴ A des vers bien médiocres succèdent des vers dignes de la *Légende des siècles*. Combien supérieurs à ceux de Millevoye :

Mais Charlemagne est déjà de retour,
 Des paladins, des barons de sa cour,
 A ses côtés paraît la noble élite.

⁴⁶ *Neuf fois* : on sait les perpétuelles rébellions des Saxons et leur sanglante répression.

⁴⁹ *Moresques* : épithète employée parfois abusivement à l'époque romantique. Exacte quand elle s'applique au château de Frédéric Barberousse à Gelnhausen, elle est erronée quand il s'agit du palais d'Aix-la-Chapelle. — Cf. E. Dupuy, A. de V., II, 398.

⁶⁰ 1^{er} texte : un *oblique* regard. Correction heureuse, qui efface de la

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,
 Et, pleurant, elle attend l'orage qui s'apprête :
 Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
 A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'Empereur souriait en versant une larme, 65
 Qui donnait à ses traits un ineffable charme ;
 Il appela Turpin, l'évêque du palais,
 Et d'une voix très douce il dit : « Bénissez-les. »

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
 Des histoires du temps passé, 70
 Quand les branches d'arbre sont noires,
 Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.

1820.

LE COR

POÈME.

Ballade en 1826, ce conte — ainsi s'intitule *Le Cor* dans les *Poèmes* de 1829 — fut écrit dans le style troubadour, aux pieds des Pyrénées, où Vigny tenait garnison comme capitaine au 55^e de ligne. Rien n'était plus connu que le sujet, surtout depuis les publications du comte de Tressan. Rouget de Lisle avait composé les paroles et la musique d'un *Roland à Roncevaux*, chant patriotique qui date de l'époque révolutionnaire. La *Mort de Roland* avait inspiré le peintre Michallon — son tableau figurait dans la galerie de la duchesse de Berry et avait été gravé par Lemaitre. — Vigny ne devait-il pas brûler lui-même, en 1832, une tragédie, œuvre de jeunesse, dont *Roland* était le héros ? — Le mérite de ce poème réside surtout en son caractère symphonique, avec le retour de certains motifs, et le charme évocateur du beau vers sur lequel il s'ouvre et se termine.

— Le compositeur Flégier a contribué à populariser *Le Cor* en le mettant en musique.

figure de cet enfant blond un trait fâcheux, comme un soupçon d'hypocrisie.

⁶² 1^{er} texte : *pleurante*.

⁶⁸ On appréciera mieux l'art de Vigny en comparant ses vers à ceux du « fabliau » de Millevoye, *Emma et Eginhard* :

L'heureux coupable et sa douce compagne
 Viennent baiser la main de Charlemagne,
 Non sans rougir ; et dès le même jour
 Le chaste hymen consacra leur amour.

I

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré, 5
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré, 10
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre 15
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle. 20

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

⁸ *Paladins* : officiers du palais, puis héros chevaleresques.

¹⁰ Réminiscence de *Temora* d'Ossian ; — les harpes rendaient d'elles-mêmes un « son prophétique... avant la mort d'un personnage distingué », selon d'anciennes croyances. — Plus bas (v. 59) un souvenir d'Ossian.

⁹⁻¹² Vigny évoque par le charme des noms propres le pittoresque décor des Pyrénées, qu'il décrira dans *Cinq-Mars*, et qu'il avait délicatement peint dans *Le Déluge*. — Les glaces du Marboré dominent le Cirque de Gavarnie.

¹⁴ Vers descriptif à la Delille. — 1^{er} texte : *les pieds*.

¹⁵ Dans une jolie lettre écrite des Pyrénées, Bertin fait part à Parny de son enthousiasme et de sa mélancolie devant ces sites admirables.

²⁴ 1^{er} texte : *au chant*.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ? 25
 Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
 Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
 L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
 Il reste seul debout, Olivier près de lui ; 30
 L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
 « Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;
 « Tous tes Pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
 Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
 Africain, ce sera lorsque les Pyrénées 35
 Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.
 — Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
 Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
 Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
 Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime. 40
 « Merci, cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
 Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
 Sur le roc affermi comme un géant s'élança,
 Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux 45
 Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
 A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées
 De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.
 L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
 S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ; 50
 Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
 Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

²⁹ Le poète aborde ici le sujet de la mort de Roland.

³¹ *L'Afrique* : les Sarrasins.

⁴¹ C'est déjà le ton de la *Légende des siècles*.

⁴⁷⁻⁴⁸ Vallées où coulent les gaves de Pau et d'Azun.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
 Assis nonchalamment sur un noir palefroi
 Qui marchait revêtu de housses violettes, 55
 Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
 Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
 Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des âmes
 Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes. 60

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
 Ici l'on entendit le son lointain du cor. —
 L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
 Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs 65
 Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
 Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
 Du nain vert Obéron, qui parle avec sa fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
 Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux. 70
 Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
 Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

Malheur ! C'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland
 Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
 Arrière, chevaliers, repassons la montagne ! 75
 Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
 L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux

⁵⁴ *Palefroi* : cheval de marche ; *destrier* : cheval de bataille.

⁵⁶ Turpin, un des douze Pairs, type de l'évêque militaire dans les chansons de geste. Dans la *Chanson de Roland*, il meurt aux côtés de Roland, après avoir béni les preux. — Cf. *La Neige*, v. 67.

⁵⁹ *Monsieur* : messire (style troubadour). — Noter des reflets ossianesques dans ce quatrain.

⁶⁰ Roland et ses compagnons seraient-ils déjà morts ? On relèverait une contradiction avec les derniers vers.

⁶⁸ *Obéron* : génie de l'air dans la mythologie septentrionale.

Des feux mourants du jour à peine se colore.

A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

80

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?

— J'y vois deux chevaliers ; l'un mort, l'autre expirant.

Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;

Le plus fort, dans sa main élève un Cor d'ivoire,

Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

85

Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois.

Écrit à Pau, en 1825.

LA FRÉGATE LA SÉRIEUSE

OU

LA PLAINTÉ DU CAPITAINE

POÈME.

Le recueil donné par Vigny, en 1829, se fermait sur ce poème, qui semble vouloir rivaliser avec telle *Ode*, avec telle *Orientale* de V. Hugo : *Les deux îles, Navarin ou Canaris*.

De la plage de Dieppe, le poète avait pu suivre les évolutions de quelque vaisseau, voiles éployées. Les belles stances de Byron, auxquelles renvoie M. E. Dupuy, durent chanter dans sa mémoire. « Celui qui a parcouru la route azurée des flots a pu voir quelquefois un brillant spectacle : lorsque le souffle d'une brise fraîche arrondit les blanches voiles de la frégate aux formes gracieuses... » (*Childe-Harold*, II, xvii-xxii.) Et qui sait ? peut-être lisait-il le *Pilote* de Cooper, traduit depuis peu et illustré par Tony Johannot. Le critique du *Globe* comparait l'amour de *Tom le Long* pour son lougre avec la tendresse et l'orgueil de paternité que le capitaine de *la Sérieuse* ressentait pour son vaisseau.

⁷⁹ La nature et l'heure sont en harmonie avec la scène funeste évoquée par le poète.

⁸⁶ Cf. Hugo :

J'aime le cor profond dans le bois solitaire.

et Baudelaire :

Un appel de chasseur perdu dans les grands bois.

— Faut-il rappeler que c'est en 1837 seulement que Fr. Michel publia pour la première fois en français *la Chanson de Roland ou de Roncevaux* ?

La bataille d'Aboukir, que le peintre Bellangé avait représentée dans un tableau du salon de 1824, — on pouvait le voir au Louvre — semblait une défaite triomphante. L'héroïsme de Du Chayla, de Du Petit-Thouars, d'Emeriau, le dévouement filial du jeune Casabianca (Lebrun et M.-J. Chénier l'avaient célébré), restaient de glorieux souvenirs. Vigny, qui les rappelle dans *La Canne de jonc*, choisit un épisode moins connu : la résistance du capitaine Martin sur *la Sérieuse*. — Les défauts de ce poëme apparaissent sans qu'on les souligne ; on y désirerait un peu de la virtuosité et de la maîtrise de Hugo, mais on y sent un sincère amour de la mer et de la vaillance.

I

Qu'elle était belle ma Frégate
 Lorsqu'elle voguait dans le vent !
 Elle avait, au soleil levant,
 Toutes les couleurs de l'agate ;
 Ses voiles luisaient le matin 5
 Comme des ballons de satin ;
 Sa quille mince, longue et plate,
 Portait deux bandes d'écarlate
 Sur vingt-quatre canons cachés ;
 Dix fois plus vite qu'un pirate, 10
 En cent jours du Havre à Surate
 Elle nous emporta souvent.

² 1^{er} texte. *Sous le vent*.

⁴ *L'agate* : aux couleurs jaspées et changeantes.

⁷⁻⁹ Dans une note de son *Archéologie navale*, l'érudit A. Jal chicane Vigny sur ces vers, non sans raison. « On conçoit qu'une quille soit mince, longue et plate, bien qu'une frégate, si légère qu'on le suppose, fût très mal établie sur une pareille base de construction ; mais on ne comprend guère le caprice du capitaine qui fit mettre deux bandes de peinture écarlate sur une quille que personne ne pouvait voir, enfoncée qu'elle devait être dans l'eau, de 16 pieds environ... Ce qui est moins intelligible encore que ces deux bandes d'écarlate, c'est la quille placée sur vingt-quatre canons cachés... Ce qu'il a voulu dire, sans doute, c'est que la frégate *la Sérieuse* était longue, fine, délicate, et que ses flancs peu renflés étaient peints d'une double raie rouge passant sur les sabords qui cachaient une batterie de vingt-quatre canons. » (Tome I, 112)

¹⁰ 1^{er} texte : *vive*.

— Quelle était belle ma Frégate
Lorsqu'elle voguait dans le vent.

.

LA TRAVERSÉE

III

Quand la belle *Sérieuse* 15
Pour l'Égypte appareilla,
Sa figure gracieuse
Avant le jour s'éveilla ;
A la lueur des étoiles
Elle déploya ses voiles, 20
Leurs cordages et leurs toiles,
Comme de larges réseaux,
Avec ce long bruit qui tremble,
Qui se prolonge, et ressemble
Au bruit des ailes qu'ensemble 25
Ouvre une troupe d'oiseaux.

IV

Dès que l'ancre dégagée
Revient par son câble à bord,
La proue alors est changée,
Selon l'aiguille et le Nord. 30
La *Sérieuse* l'observe,
Elle passe la réserve,
Et puis marche de conserve

^{13.14} Ces deux vers, repris du début de la strophe, reviennent encore à la fin du poème. M. Lauvrière voit dans ce *leitmotiv* une imitation des ballades anglaises. — Nous supprimons délibérément une page fort prosaïque, sur laquelle avait peiné Vigny, à plusieurs reprises. C'est une revue de tous les ports de France, qui s'achève sur ce vers :

Mais Toulon [le *Hàvre*, 1829] a lancé *La Sérieuse* en mer.

¹⁵ *La Sérieuse*, bâtiment de 36 canons et 270 hommes d'équipage.
^{29.30} Vers gauches et contournés.

Avec le grand *Orient* :
 Sa voilure toute blanche 35
 Comme un sein gonflé se penche :
 Chaque mât, comme une branche,
 Touche la vague en pliant.

V

Avec sa démarche leste,
 Elle glisse et prend le vent, 40
 Laisse à l'arrière l'*Alceste*,
 Et marche seule à l'avant.
 Par son pavillon conduite,
 L'escadre n'est à sa suite
 Que lorsqu'arrêtant sa fuite, 45
 Elle veut l'attendre enfin :
 Mais de bons marins pourvue,
 Aussitôt qu'elle est en vue,
 Par sa manœuvre imprévue,
 Elle part comme un dauphin. 50

VI

Comme un dauphin elle saute,
 Elle plonge comme lui
 Dans la mer profonde et haute,
 Où le feu Saint-Elme a lui.

³⁴ L'*Orient*, un des 13 vaisseaux de ligne de la flotte de Brueys ; de même l'*Alceste*, le *Spartiate*, le *Franklin*.

³⁷⁻³⁸ Un marin chicanerait le poète sur ces vers. — Byron, qui avait navigué, chantait dans *Childe Harold* (III, 2) : « Me voilà donc de nouveau sur les mers !... Quand le mât du navire battu par les vents tremblerait comme le roseau flexible, quand même les voiles déchirées voleraient en lambeaux dans les airs, je poursuivrais encore ma route... » (Trad. Pichot.)

⁵⁰⁻⁵¹ Noter la reprise, fort gracieuse.

⁵⁴ *Feu Saint-Elme*, ou Castor et Pollux, « petites flammes ou lumières que l'on voit lorsqu'il fait de l'orage sur mer, aux pavillons, aux cordages, aux mâts, aux vergues... une ou deux ou plusieurs à la fois ». (*Météorologie*, du P. Cotte.) Ce sont des phénomènes électriques.

Le feu serpente avec grâce ; 55
 Du gouvernail qu'il embrasse
 Il marque longtemps la trace,
 Et l'on dirait un éclair
 Qui, n'ayant pu nous atteindre,
 Dans les vagues va s'éteindre, 60
 Mais ne cesse de les teindre
 Du prisme enflammé de l'air.

VII

Ainsi qu'une forêt sombre
 La flotte venait après,
 Et de loin s'étendait l'ombre 65
 De ses immenses agrès.
 En voyant *le Spartiate*,
Le Franklin et sa frégate,
 Le bleu, le blanc, l'écarlate,
 De cent mâts nationaux, 70
 L'armée, en convoi, remise
 Comme en garde à *l'Artémise*,
 Nous nous dîmes : « C'est Venise
 Qui s'avance sur les eaux. »

VIII

Quel plaisir d'aller si vite, 75
 Et de voir son pavillon,
 Loin des terres qu'il évite,
 Tracer un noble sillon !
 Au large on voit mieux le monde,
 Et sa tête énorme et ronde 80
 Qui se balance et qui gronde,
 Comme éprouvant un affront,
 Parce que l'homme se joue

⁷⁰ *Cent* : Vigny ne suit pas le précepte de Malherbe selon lequel il faut « nombrer nécessairement ». La flotte qui avait appareillé le 19 mai 1798 comprenait 400 transports, 13 vaisseaux de ligne et 4 frégates. — Cf. *Servitude et grandeur militaires*, infra.

De sa force, et que la proue,
Ainsi qu'une lourde roue, 85
Fend sa route sur son front.

IX

Quel plaisir ! et quel spectacle
Que l'élément triste et froid
Ouvert ainsi sans obstacle
Par un bois de chêne étroit ! 90
Sur la plaine humide et sombre,
La nuit, reluisaient dans l'ombre
Des insectes en grand nombre,
De merveilleux vermisseaux,
Troupe brillante et frivole, 95
Comme un feu follet qui vole,
Ornant chaque banderole
Et chaque mât de vaisseaux.

X

Et surtout *la Sérieuse*
Était belle, nuit et jour ; 100
La mer, douce et curieuse
La portait avec amour,
Comme un vieux lion abaisse
Sa longue crinière épaisse,

⁸⁴⁻⁸⁵ L'image, qui n'est point très heureuse, semble une réminiscence des *Orientales*. (*Le Ravin*, XVII, avril 1828.)

Un ravin de ces monts coupe la noire crête,
Comme si, voyageant du Caucase au Cédar,
Quelqu'un de ces Titans que nul rempart n'arrête
Avait fait passer sur leur tête
La roue immense de son char.

⁸⁸⁻⁹⁰ Périphrases à la Delille.

⁹⁴ Les noctiluques qui rendent la mer phosphorescente ; le poète les compare aux lueurs du feu Saint-Elme.

¹⁰⁴ *Sa longue crinière* : image suggérée par une célèbre strophe de Byron. (*Childe Harold*, IV, 184) : « Je t'ai toujours aimé, Océan ! et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton sein, errant à l'aventure comme tes flots. Dès mon enfance, je jouai avec tes brisants ; rien n'égalait le charme qu'ils avaient pour moi... J'étais comme un de tes enfants, je me confiais gaiement à tes vagues et je jouais avec ton humide crinière... »

Et, sans l'agiter, y laisse 105
 Se jouer le lionceau ;
 Comme sur sa tête agile
 Une femme tient l'argile.
 Ou le jonc souple et fragile,
 D'un mystérieux berceau. 110

XI

Moi, de sa poupe hautaine
 Je ne m'absentais jamais,
 Car, étant son capitaine,
 Comme un enfant je l'aimais :
 J'aurais moins aimé peut-être 115
 L'enfant que j'aurais vu naître ;
 Moi, je suis un vrai marin ;
 De son cœur on n'est pas maître.
 Ma naissance est un mystère :
 Sans famille, et solitaire, 120
 Je ne connais pas la terre,
 Et la vois avec chagrin.

XII

Mon banc de quart est mon trône,
 J'y règne plus que les Rois ;
 Sainte-Barbe est ma patronne ; 125
 Mon sceptre est mon porte-voix ;

¹¹⁴ Comparer dans *Le Pilote*, de Cooper, l'amour de Tom le Long pour son *schooner*.. « C'est une charmante frégate ! lit-on dans ce roman, elle suit son gouvernail comme un soldat de marine l'œil de son sergent. Mais il lui faut de la place en avant, car elle ne fend pas l'eau, elle vole ; on dirait qu'elle veut devancer le vent. » Et ailleurs encore : « Je crois qu'il est aussi naturel à un marin d'aimer le bois et le fer qui l'ont porté sur les profondeurs de l'Océan tant de jours et de nuits, qu'il l'est à un père de chérir les membres de sa propre famille. »

¹¹⁹⁻¹²² « Quant à moi, dit Tom, je suis né à bord d'un chébec, et je n'ai jamais pu comprendre à quoi sert la terre, si ce n'est une petite île çà et là pour y avoir quelques légumes et y faire sécher du poisson. Il me suffit de la voir pour me trouver mal à l'aise. »

¹²⁵ Sainte Barbe, patronne des canonnières et des marins.

Ma couronne est ma cocarde ;
 Mes officiers sont ma garde ;
 A tous les vents je hasarde
 Mon peuple de matelots, 130
 Sans que personne demande
 A quel bord je veux qu'il tende,
 Et pourquoi je lui commande
 D'être plus fort que les flots.

XIII

Voilà toute la famille 135
 Qu'en mon temps il me fallait ;
 Ma Frégate était ma fille.
 « Va ! » lui disais-je. Elle allait,
 S'élançait dans la carrière,
 Laissant l'écueil en arrière, 140
 Comme un cheval sa barrière ;
 Et l'on m'a dit qu'une fois
 (Quand je pris terre en Sicile)
 Sa marche fut moins facile :
 Elle parut indocile 145
 Aux ordres d'une autre voix.

XIV

On l'aurait crue animée !
 Toute l'Egypte la prit,
 Si blanche et si bien formée,
 Pour un gracieux Esprit 150
 Des Français compatriote,
 Lorsqu'en avant de la flotte,
 Dont elle était le pilote
 Doublant une vieille tour,
 Elle entra, sans avarie, 155
 Aux cris : « Vive la patrie ! »
 Dans le port d'Alexandrie,
 Qu'on appelle Abou-Mandour ^a.

^a) La Tour des Arabes, près d'Alexandrie. (Note de l'auteur.) — Vigny, comme tous ses camarades, avait dévoré le recueil intitulé

LE REPOS

XV

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
 Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire, 160
 Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,
 Qui se laissait au vent balancer à demi.
 Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
 Se cache dans la plume au soleil essuyée :
 Son poitrail est lavé par le flot transparent, 165
 Comme un écueil où l'eau se joue en expirant ;
 Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume
 Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume ;
 Une aile est son coussin, l'autre est son éventail ;
 Il dort, et de son pied le large gouvernail 170
 Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,
 Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,
 De feuilles et de joncs, et d'herbages errants
 Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

LE COMBAT

XVI

Ainsi près d'Aboukir reposait ma Frégate ; 175
 A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
 On voyait de bien loin son corset d'écarlate
 Se mirer dans les eaux.

Victoires et conquêtes. Il avait trouvé la Tour d'Abou-Mandour sur la carte insérée, p. 85, t. IX.

¹⁶¹ Dans *Hélène* (Chant II), Vigny comparait des navires à des cygnes :

Les navires penchés volaient sur l'eau dorée,
 Comme de cygnes blancs une troupe égarée
 Qui cherche l'air natal et le lac paternel...

La description, artistement poussée, atteint ici la perfection.

¹⁶⁹ Quelque préciosité.

¹⁷⁵ Aboukir, à 9 lieues E. d'Alexandrie, rade ouverte.

Ses canots l'entouraient, à leur place assignée.
 Pas une voile ouverte, on était sans dangers. 180
 Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
 Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
 Qui chancellent à bord ainsi que des enfants ;
 Ils marchaient sur leur sol, prenant des Pyramides, 185
 Montant des éléphants.

Il faisait beau. — La mer, de sable environnée,
 Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or ;
 Un vaste soleil rouge annonça la journée
 Du quinze thermidor. 190

La Sérieuse alors s'ébranla sur sa quille :
 Quand venait un combat, c'était toujours ainsi ;
 Je le reconnus bien, et je lui dis : « Ma fille,
 Je te comprends, merci ! »

J'avais une lunette exercée aux étoiles ; 195
 Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
 — Une, deux, trois, — je vis treize et quatorze voiles ;
 Enfin, c'était Nelson.

¹⁸⁰ *Sans danger...*, si bien que *la Sérieuse* avait envoyé 150 hommes de son équipage sur le *Tonnant*. La flotte, mal embossée, s'offrait comme une proie à l'audace de Nelson.

¹⁸³ Cf. *Le Pilote*. Les loups de mer expriment à toute occasion leur mépris pour les soldats de marine qui « ne savent ranger leurs bras et leurs jambes que lorsqu'ils font l'exercice... » Chacun d'eux tient autant de place que deux matelots. « S'ils étaient ici, notre pont serait encombré comme d'autant de têtes de bétail, au lieu que nous avons la place libre pour nos manœuvres. »

¹⁸⁵ Le corps expéditionnaire avait débarqué le 1^{er} juillet ; le 21, il remportait la victoire des Pyramides.

¹⁸⁹ *Un vaste soleil rouge* : superstitieux, marins et soldats croyaient volontiers aux présages. (Cf. *L'enlèvement de la redoute*, de Mérimée.)

¹⁹⁰ La bataille d'Aboukir eut lieu le 1^{er} août 1798, 14 Thermidor an VI. (Quatorze n'entrerait pas dans ce vers.) « J'aimais les beaux noms de fructidor, thermidor et messidor », écrit Vigny dans son *Journal*, en se rappelant le temps où sa mère lui apprenait les mois de la République. (27 décembre 1837.)

¹⁹⁸ *Nelson*, prononcé à la française, comme Washington dans *La Sauvage*, v. 116. — L'amiral anglais conduisait une flotte de 13 vaisseaux, une frégate et un brick.

Il courait contre nous en avant de la brise ;
La Sérieuse à l'ancre, immobile s'offrant, 200
 Reçut le rude abord sans en être surprise,
 Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée ;
 Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
 Et par tous les vaisseaux elle fut débordée, 205
 Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut bord — combattre une frégate !
 Est-ce l'art d'un marin ? le trait d'un amiral ?
 Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
 N'eût pas agi si mal ! 210

N'importe ! Elle bondit, dans son repos troublée,
 Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
 Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
 Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes, 215
 Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
 S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands ormes
 Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
 L'entourait ; mais, le corps brûlé, noir, écharpé, 220
 Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
 Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
 Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit ;
 Et, lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume 225
 On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage :
 Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait ;

²⁰¹ *Abord*, comme *bordée*, *débordée* : termes nautiques.

²⁰⁷ En réalité, l'*Orion* « envoya quelques bordées de tribord à la *Sérieuse*, qui avait fait feu sur lui, et la coula ». *Victoires*. — Cf. v. 245 (note).

²¹⁵ *Ses boulets enchaînés*. On employait dans les combats de mer, pour faucher les mâts et agrès des bâtiments, des boulets formés de deux demi-sphères de métal réunies par une chaîne.

On tirait en aveugle à travers le nuage :
Toute la mer brûlait. 230

Mais quand le jour revint, chacun connut son œuvre.
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las,
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre ;
Mais ma Frégate, hélas !

Elle ne voulait plus obéir à son maître : 235
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard ;
Sans gouvernail, sans mâts, on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art !

Engloutie à demi, son large pont à peine,
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots ; 240
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon ;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe 245
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort. 250

La Sérieuse alors semblait à l'agonie ;
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement ;

²²⁹ « Bientôt la nuit couvrit la baie, et le combat continua dans l'obscurité avec une ardeur extraordinaire. » (*Victoires, etc.*)

²⁴⁵ En parlant de *Tom le Long*, les matelots assuraient qu'il avait dit bien des fois « que jamais il n'abandonnerait son vaisseau s'il venait à échouer, et qu'il ne cherchait même pas [au moment du naufrage de l'*Ariel*] à conserver ses jours en se mettant à la nage ». (*Le Pilote.*) Le brave contremaître unit son sort au sort de son schooner et finit avec lui. — « Comme il y avait peu de fond, la frégate ne fut pas entièrement submergée, l'arrière resta au-dessus de l'eau ; c'est sur cette partie du navire que le capitaine Martin, ses officiers et le peu de marins qui lui restait... se réfugièrent et demeurèrent pendant le combat. Le brave capitaine Martin capitula ensuite avec l'ennemi ; il obtint que ses officiers et matelots fussent mis à terre, et qu'on le retint seul prisonnier de guerre. » (*Victoires.*)

²⁴⁹ Comparaison familière aux marins ; — on la trouve encore dans *Le Pilote.*

Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige, 255
Un mouvement honteux ; mais bientôt l'étouffant :
« Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je ;
Adieu donc, mon enfant ! »

Elle plonge d'abord sa poupe, et puis sa proue ;
Mon pavillon noyé se montrait en dessous ; 260
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

XVII

Hélas ! deux mousses d'Angleterre
Me sauvèrent alors, dit-on,
Et me voici sur un ponton ; — 265
J'aimerais presque autant la terre !
Cependant je respire ici
L'odeur de la vague et des brises.
Vous êtes marins, Dieu merci !
Nous causons de combats, de prises ; 270
Nous fumons, et nous prenons l'air
Qui vient aux sabords de la mer.
Votre voix m'anime et me flatte,
Aussi je vous dirai souvent :
« Qu'elle était belle, ma Frégate, 275
Lorsqu'elle voguait dans le vent ! »

Dieppe, 1828.

259 1^{er} texte : *plongea*. (Légère cacophonie.)

261 Cf. Hugo, *Canaris*. (*Les Orientales*.)

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer...
Que le vaisseau, couvert de fumée et de bruit
Tourne ainsi qu'une roue...

265 *Ponton* : vieux navire rasé qui servait de prison.

275-276 1^{er} texte : *sous le vent*. — Cette reprise des vers du début a tout le charme mélancolique d'un regret.

PARIS

ÉLÉVATION.

« J'ai nommé ces poèmes Élévations, parce que tous doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre pour s'élever à des vues d'une nature plus divine et laisser (autant que je puis le faire) l'âme qui me suivra dans des régions supérieures, la prendre sur terre et la déposer aux pieds de Dieu. » C'est ainsi que Vigny, se faisant aimablement l'exégète de sa propre pensée, dans ses lettres à M^{lle} Camilla Maunoir (*Revue de Paris*, 1897, t. IV), définissait le sous-titre donné aux *Amants de Montmorency* (27 avril 1830) et à *Paris* (16 janvier 1831).

L'idée de ce poème vint sans doute à Vigny dans une occasion semblable à celle qu'il note dans son *Journal* (1835).

« L'autre jour, je montai à Montmartre.

« Ce qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité, ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disent ! que de cris s'y poussent ! que de plaintes au ciel ! Et l'amas de pierres semble muet.

« Un peu plus haut, que serait cette ville, que serait cette terre ? Que sommes-nous pour Dieu. »

Un article du 4 mai 1831, publié dans l'*Avenir*, le journal de Montalembert, et intitulé : *Paris, Élévation par M. le Comte Alfred de Vigny* — article qui est d'Emile Deschamps — nous indique les visées du poète. « Hâtons-nous d'éloigner l'idée du moindre rapport entre ce poème et un des plus beaux chapitres de *Notre-Dame de Paris*. » Dans l'Élévation on trouvera Paris actuel « considéré sous le point de vue métaphysique et philosophique... Tout est symbolique et figuré. » Aucun rapport entre la résurrection curieuse de Paris au xv^e siècle, vu des tours de Notre-Dame, et cette méditation inquiète et enthousiaste sur le Paris de 1831, fournaise infernale ou divine, où bouillonne tumultueusement la lave des idées, au lendemain du cataclysme de juillet 1830.

— *Paris* avait paru in-8°, chez Ch. Gosselin, avec cette préface : « Ce poème, sorte de rêve symbolique, est détaché d'un recueil, incomplet encore, intitulé : *Élévations*. Le temps emporte si vite les événements, les impressions, les pressentiments qu'ils font naître, qu'il peut être bon de donner sa date à la moindre chose, quoique cette feuille soit du nombre de celles que le vent emporte sans qu'on les ait vues passer. »

« Prends ma main, Voyageur, et montons sur la tour.
 Regarde tout en bas, et regarde à l'entour.
 Regarde jusqu'au bout de l'horizon, regarde
 Du nord au sud. Partout où ton œil se hasarde,
 Qu'il s'attache avec feu, comme l'œil du serpent 5
 Qui pompe du regard ce qu'il suit en rampant.
 Tourne sur le donjon qu'un parapet prolonge,
 D'où la vue à loisir sur tous les points se plonge
 Et règne, du zénith, sur un monde mouvant,
 Comme l'éclair, l'oiseau, le nuage et le vent. 10
 Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,
 Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse ?
 — Je vois un cercle noir, si large et si profond
 Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.
 Des collines, au loin, me semblent sa ceinture, 15
 Et pourtant je ne vois nulle part la nature,
 Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main
 Impose à la matière en tout travail humain.
 Je vois ces angles noirs et luisants qui, dans l'ombre,
 L'un sur l'autre entassés, et sans ordre et sans nombre, 20
 Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux.
 Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux,
 Brillant sur cet abîme où l'air pénètre à peine
 Comme des diamants incrustés dans l'ébène.
 Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours 25
 Comme dans un buisson la couleuvre aux cent tours,
 Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,
 De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,

¹ « C'est du haut d'une tour, à Montmartre, que le poète regarde Paris et déroule sa méditation. » (E. Dupuy.)

⁶ Expression contournée et énigmatique, à la manière « descriptive ».

¹⁶⁻¹⁸ « L'Angleterre a cela de bon qu'on y sent partout la main de l'homme. Tant mieux. Partout ailleurs, la nature stupide nous insulte assez. » (*Journal*, 1835.)

¹⁹⁻²⁰ Réminiscence des *Orientales* :

De grands angles de murs, par la lune blanchis,
 Coupaient l'ombre, ou tremblaient dans les eaux réfléchis.

— 1841 : sans ordre ni sans nombre.

²³ *Brillants* (1841).

De châteaux forts, de kiosks et d'aigus minarets ;
 Des formes de remparts, de jardins, de forêts, 30
 De spirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,
 D'obélisques, de ponts, de portes et d'arcades,
 Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant,
 Se courbe, se replie, ou se creuse ou s'étend.
 Dans un brouillard de feu je crois voir ce grand rêve. 35
 La tour où nous voilà dans le cercle s'élève.
 En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,
 Que Dieu même a posé le centre du compas ?
 Le vertige m'enivre, et sur mes yeux il pèse.
 Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise ? » 40
 Oui, c'est bien une Roue ; et c'est la main de Dieu
 Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu,

²⁹⁻³² Delille écrivait dans la préface des *Jardins* :

Bannissez des jardins tout cet amas confus
 D'édifices divers prodigués par la mode :
 Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode ;
 Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois... etc.

Vigny, par cette accumulation, veut nous donner l'idée d'une Babel où se pressent des édifices de tout genre, de tout style.

³⁸ *Le centre du compas* : image familière à Vigny. (Cf. *Journal*, infra.)

⁴⁰ Vigny écrivait, en 1839, à M^{lle} Camilla Maunoir :

« Voyez, Mademoiselle, quelle est l'influence de cette fournaise dont je peignais l'ardeur en 1831 ! C'était alors que l'école saint-simonienne, bientôt après divisée en trois écoles, poussant sciemment l'application de ses idées jusqu'au ridicule, répandait ses maximes et ses formules, qui sont devenues populaires en peu de temps : l'organisation des travailleurs, l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; tout à la capacité, etc... Peu après, la révolte de Lyon ! Tant le centre de la roue a donné le mouvement aux rayons ! Les ouvriers, en marchant sous la mitraille, portaient sur les drapeaux : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant... »

⁴¹ Le germe de ce symbole se trouve sans doute dans *Hamlet* (III, 3) : « Un roi ne meurt pas seul ; mais sa mort, comme un abîme, entraîne tout ce qui l'entoure. C'est une roue immense fixée au sommet de la plus haute montagne, et dans laquelle de toutes parts sont enchâssées des myriades de petits accessoires ; que cette roue se précipite et toutes ces dépendances se dispersent et se brisent dans la grande ruine... » Préoccupé du rôle de la machine dans la société moderne, notre poète enrichit et développa l'image singulière rencontrée chez Shakespeare ; il semble pourtant gêné dans l'expression. Ce symbole reste plus étrange que saisissant.

Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance.
 On la nomme PARIS, le pivot de la France.
 Quand la vivante Roue hésite dans ses tours, 45
 Tout hésite et s'étonne, et recule en son cours ;
 Les rayons effrayés disent au cercle : « Arrête. »
 Il le dit à son tour aux cercles dont la crête
 S'enchâsse dans la sienne et tourne sous sa loi.
 L'un le redit à l'autre ; et l'impassible Roi, 50
 Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde,
 Puise ses mouvements dans sa vigueur profonde,
 Les communique à tous, les imprime à chacun,
 Les impose de force et n'en reçoit aucun.
 Il se meut ; tout s'ébranle, et tournoie, et circule ; 55
 Le cœur du ressort bat et pousse la bascule ;
 L'aiguille tremble et court à grands pas ; le levier
 Monte et baisse, en sa ligne, et n'ose dévier.
 Tous marchent leur chemin, et chacun d'eux écoute
 Le pas régulateur qui leur creuse la route. 60
 Il leur faut écouter et suivre ! il le faut bien :
 Car lorsqu'il arriva, dans un temps plus ancien,
 Qu'un rouage isola son mouvement diurne,
 Dans le bruit du travail demeura taciturne,
 Et brisa, par orgueil, sa chaîne et son ressort, 65
 Comme un bras que l'on coupe, il fut frappé de mort.

⁵¹ (Même lettre). « Je n'ai point ces exagérations patriotiques que pouvaient indiquer ces mots de *Paris, axe du monde*, etc. Mais ce peuple français si homogène, si ramassé dans son unité, si centralisé dans sa capitale, a une furie de prosélytisme et une vitesse d'application des idées, si ardentes à l'action, que le mouvement vient toujours de lui. Il ne peut laisser une pensée à l'état de rêverie comme fait l'Allemagne et il a hâte de lui donner un baptême de sang. Trop souvent cela mène à la destruction et au mal, il le sent, et détruit son œuvre aussi vite et à ses dépens, mais il a fait l'épreuve. »

⁶⁰ L'image n'est pas nette ; s'agit-il d'une roue horizontale ou verticale ?

^{62.66} « Oui, Lyon pourrait être un exemple de ces rouages brisés, mais lorsque j'écrivis *Paris*, en 1831, cette révolte n'avait pas éclaté. Je pensais alors aux Girondins, fédéralistes qui voulurent inutilement séparer le mouvement des provinces de celui de Paris. Cette centralisation n'a fait que croître et se fortifier depuis. » (Vigny, Lettre citée.)

Car Paris l'éternel de leurs efforts se joue,
 Et le moyeu divin tournerait sans la Roue ;
 Quand même tout voudrait revenir sur ses pas,
 Seul il irait ; lui seul ne s'arrêterait pas, 70
 Et tu verrais la force et l'union ravie
 Aux rayons qui partaient de son centre de vie.
 — C'est donc bien, Voyageur, une Roue, en effet.
 Le vertige parfois est prophétique. Il fait
 Qu'une Fournaise ardente éblouit ta paupière ? 75
 C'est la Fournaise aussi que tu vois. — Sa lumière
 Teint de rouge les bords du ciel noir et profond ;
 C'est un feu sous un dôme obscur, large et sans fond.
 Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures
 Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures, 80
 Parce que l'homme y dort, là veillent des Esprits,
 Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.
 La nuit, leur lampe brûle, et le jour, elle fume ;
 Le jour, elle a fumé ; le soir, elle s'allume,
 Et toujours et sans cesse alimente les feux 85
 De la Fournaise d'or que nous voyons tous deux,
 Et qui, se reflétant sur la sainte coupole,
 Est du globe endormi la céleste auréole.

⁷⁵ Barbier écrivait, en 1831, dans *La Cuve* :

Il est, il est sur terre une infernale cuve :
 On la nomme Paris.

Et Théophile Gautier, la même année, lançait à *Paris* cette apostrophe :

Incroyable chaos,
 Babel des nations, mer qui bout sans repos,
 Chaudière de damnés, cuve immense où fermente,
 Vendange de la mort, une foule écumante.

— Cf. *Genèse*, xix, 28. « [Or Abraham] regardant Sodome et Gomorrhe, et tout le pays d'alentour, il vit des cendres enflammées qui s'élevaient de la terre comme la fumée d'une fournaise. » — Serait-ce une réminiscence de la Bible ?

⁸¹ *Parce que l'homme y dort...* le son des horloges, couvert le jour par les bruits de la grande ville, s'entend dans le calme de la nuit. — Ces *Esprits*, ce sont les penseurs dont plusieurs vont être désignés par le poète.

⁸⁸ Vision symbolique que la maîtrise incomparable de Victor Hugo aurait su rendre plus grandiose.

Chacun d'eux courbe un front pâle, il prie, il écrit,
 Il désespère, il pleure ; il espère, il sourit ; 90
 Il arrache son sein et ses cheveux, s'enfonce
 Dans l'énigme sans fin dont Dieu sait la réponse,
 Et dont l'humanité, demandant son décret,
 Tous les mille ans rejette et cherche le secret,
 Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée. 95
 L'un soutient en pleurant la croix dépossédée,
 S'assied près du sépulcre et seul, comme un banni,
 Il se frappe en disant : *Lamma Sabacthani* ;
 Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie, il plonge
 La couronne d'épine et la lance et l'éponge, 100
 Baise le corps du Christ, le soulève, et lui dit :
 « Reparais, roi des Juifs, ainsi qu'il est prédit ;
 Viens, ressuscite encore aux yeux du seul apôtre.
 L'Eglise meurt : renaiss dans sa cendre et la nôtre ;
 Règne, et sur les débris des schismes expiés, 105
 Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds. »
 — Rien. Le corps du Dieu ploie aux mains du dernier homme,
 Prêtre pauvre et puissant pour Rome et malgré Rome.
 Le cadavre adoré de ses clous immortels
 Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels ; 110

⁹³ *Décret* : décision divine.

⁹⁶ Vigny indiquait nommément par une note, « *M. l'abbé de Lannais* » à certaines idées duquel allait sa sympathie.

⁹⁷ La page célèbre des *Paroles d'un croyant*, à laquelle pourrait faire penser ce vers, est postérieure (1834).

⁹⁸ *Lamma Sabacthani* : dernières paroles du Christ (*saint Matthieu*, XVII, 46) : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Les vers suivants sont pleins de souvenirs évangéliques.

¹⁰⁰ *La couronne d'épine*, faite des branches armées de piquants de arbrisseau de ce nom. Musset — autorisé par l'usage des poètes antérieurs — écrit de même dans la *Nuit de décembre*.

Comme les anges de douleur
 Il était couronné d'épine...

— Cf. *Le Mont des Oliviers*, v. 71.

¹⁰⁴ *L'Eglise meurt* : La Mennais déplorait « l'indifférence en matière de religion ». Fondateur du journal *L'Avenir* (1830), ce nouvel apôtre reconstruisait l'alliance de l'Eglise et de la liberté — d'accord avec Montalembert et Lacordaire.

¹⁰⁷⁻¹¹¹ *Rien... rien...*, c'est déjà le silence de la divinité, dont se scandalisait Vigny. — Cf. *Rolla*, p. 61 de nos *Œuvres choisies* d'A. de Musset.

Rien. Il n'ouvrira pas son oreille endormie
Aux lamentations du nouveau Jérémie,
Et le laissera seul, mais d'une habile main,
Retremper la tiare en l'alliage humain.

— « Liberté ! » crie un autre, et soudain la tristesse 115

Comme un taureau le tue aux pieds de sa déesse.

Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,
Il ne peut rien construire où tout est abattu.

N'importe ! Autour de lui des travailleurs sans nombre,
Aveugles, inquiets, cherchent à travers l'ombre 120

Je ne sais quels chemins qu'ils ne connaissent pas,
Réglant et mesurant, sans règle et sans compas,
L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.

Et, comme il est écrit que chacun porte en soi 125

Ce mal qui le tuera, regarde en bas, et voi.

Derrière eux s'est groupée une famille forte,

Qui les ronge et du pied pile leur œuvre morte,

¹¹² « La Mennais est un grand poète : il est peintre et prophète. » (G. Lanson.) Nul n'a mieux su, parmi les modernes, parler le langage des prophètes hébreux. — On connaît assez les « lamentations de Jérémie » sur la désolation de Jérusalem.

¹¹⁵ *Benjamin Constant*, note Vigny au pied de la page. Dans le *Journal*, le poète avait écrit, après l'enterrement de Benjamin Constant : « C'était un esprit supérieur. Il combattit toujours sans récompense : ce que j'estime... — La dynastie des Bourbons l'importunait, il a contribué à la renverser ; et la tristesse qu'il a confessée à la tribune lui est venue de l'impuissance où il se sentait plongé de rien fonder sur les ruines qu'il nous a faites. » Cet « athlète infatigable de la presse et de la tribune » (M. de Cormenin) était mort le 8 décembre 1830.

¹²⁴ Vigny semble prévoir ici la défaite des libéraux.

¹²⁵ *Comme il est écrit...* Toujours cette idée de la fatalité, de la destinée.

¹²⁶ *Voi* : forme étymologique, usitée en poésie au xvii^e et encore au xviii^e siècle. Il y en a d'autres exemples chez Vigny.

¹²⁷ « L'école saint-Simonienne. » (Note de Vigny.) Remarquer avec quelle sympathie intelligente le poète penseur parle ici des rêves de cette école. Dans le *Journal*, on lit à la date de 1832 : « L'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle. » Sainte-Beuve, qui avait lui aussi traversé le saint-simonisme, se montre sévère pour cette époque de la pensée de Vigny qu'il appelle un « accès de fièvre sociale et religieuse ».

Ecrase les débris qu'a faits la Liberté,
 Y roule le niveau qu'on nomme Égalité, 130
 Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
 L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête ;
 Et c'est un temple ; un temple immense, universel,
 Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,
 Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie, 135
 Mais son temps et sa vie en œuvre convertie,
 Mais son amour de tous, son abnégation
 De lui, de l'héritage et de la nation.
 Seul, sans père et sans fils ; soumis à la parole,
 L'union est son but et le travail son rôle, 140
 Et, selon celui-là qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.
 — Ainsi tout est osé ! Tu vois, pas de statue
 D'homme, de roi, de Dieu, qui ne soit abattue,
 Mutilée à la pierre et rayée au couteau, 145
 Démembrée à la hache et broyée au marteau !
 Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise,
 Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise.
 Tout brûle, craque, fume et coule ; tout cela
 Se tort, s'unit, se fend, tombe là, sort de là ; 150
 Cela siffle et murmure ou gémit ; cela crie,
 Cela chante, cela sonne, se parle et prie ;
 Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
 Eclate en pluie ardente ou serpente en éclair.

¹²⁹⁻¹³⁰ Allégories.

¹³¹⁻¹³² Vigny écrira dans *Les Oracles* (1862) :

Toute démocratie est un désert de sable...

Cf. *Journal, Le Désert*, infra.

— « Ce n'est que poussière, disait Benjamin Constant, et quand arrive l'orage, cette poussière devient de la boue... »

¹⁴⁹⁻¹⁵⁴ Nous avons montré dans la *Revue germanique* (mars-avril 1912) que Vigny a emprunté ce mouvement assez curieux au *Faust* de Goethe. Les mots dont nous trouvons ici un souvenir lointain, mais indéniable, sortent de la bouche de Méphistophélès, dans la scène de sabbat au Brocken.

« Cela se serre, cela pousse, cela saute, cela glapit, cela siffle et se remue, cela marche et babille, cela reluit, étincelle, pue et brûle ! C'est un véritable élément de sorcières... » (Trad. G. de Nerval.)

Œuvre, ouvriers, tout brûle ; au feu tout se féconde : 155
 Salamandres partout ! Enfer, Eden du monde !
 Paris ! principe et fin ! Paris ! Ombre et flambeau !
 — Je ne sais si c'est mal, tout cela ! mais c'est beau !
 Mais c'est grand ! Mais on sent jusqu'au fond de son âme
 Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme. 160
 Ou soleil, ou comète, on sent bien qu'il sera ;
 Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,
 Qu'il surgira brillant à travers la fumée,
 Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée,
 Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi, 165
 Qui sera pour chacun le signe d'une foi,
 Couvrira, devant Dieu, la terre comme un voile,
 Ou de son avenir sera comme l'étoile,
 Et. dans des flots d'amour et d'union, enfin
 Guidera la famille humaine vers sa fin ; 170
 Mais que peut-être aussi, brûlant, pareil au glaive
 Dont le feu dessécha les pleurs dans les yeux d'Ève,
 Il ira labourant le globe comme un champ,
 Et semant la douleur du levant au couchant ;
 Rasant l'œuvre de l'homme et des temps comme l'herbe 175
 Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,
 En laissant le Désert, qui suit son large cours
 Comme un géant vainqueur, s'étendre pour toujours.
 Peut-être que, partout où se verra sa flamme,
 Dans tout corps s'éteindra le cœur, dans tout cœur l'âme, 180
 Que Rois et Nations, se jetant à genoux,
 Aux rochers ébranlés crîront : « Ecrasez-nous !

¹⁵⁶ *Salamandres* : on attribuait jadis à ces animaux la propriété de vivre dans le feu. — Noter les antithèses.

¹⁵⁸⁻¹⁵⁹ Ne dirait-on point des vers de Victor Hugo ?

¹⁶⁹⁻¹⁷⁰ Le poète semble s'abandonner aux rêveries utopiques des saint-simoniens, auxquels il emprunte leurs expressions. — Cf. *Le Mont des Oliviers*, v. 44.

¹⁷¹⁻¹⁷² Cf. Genèse, III, 24. [Le Seigneur Dieu] mit des chérubins devant le jardin de délices, qui faisaient étinceler une épée de feu.,. »

¹⁸⁰ Cf. *Le Déluge*, v. 138.

¹⁸¹⁻¹⁸² Plus d'une fois les rois et les nations jetèrent l'anathème contre Paris, ce foyer du libéralisme où se fomentaient les révolutions. Cf. Préface des *Feuilles d'automne* (20 nov. 1831) : « Les révo-

« Car voilà que Paris encore nous envoie
 « Une perdition qui brise notre voie ! »
 — Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer ? 185
 Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier ?
 Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
 Sous la main ouvrière et le marteau sonore ;
 Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent
 Dans le jeu des ressorts et du travail savant, 190
 Et voilà que déjà l'impatient esclave
 Se meut dans la Fournaise, et, sous les flots de lave,
 Il nous montre une tête énorme, et des regards
 Portant l'ombre et le jour dans leurs rayons hagards. »
 Je cessai de parler, car, dans le grand silence, 195
 Le sourd mugissement du centre de la France
 Monta jusqu'à la tour où nous étions placés,
 Apporté par le vent des nuages glacés.
 — Comme l'illusion de la raison se joue !
 Je crus sentir mes pieds tourner avec la roue. 200
 Et le feu du brasier qui montait vers les cieux
 M'éblouit tellement, que je fermai les yeux.
 — Ah ! dit le Voyageur, la hauteur où nous sommes
 De corps et d'âme est trop pour la force des hommes.
 La tête a ses faux pas comme le pied les siens ; 205
 Vous m'avez soutenu, c'est moi qui vous soutiens,
 Et je chancelle encor, n'osant plus sur la terre
 Contempler votre ville et son double mystère.
 Mais je crains bien pour elle et pour vous, car voilà
 Quelque chose de noir, de lourd, de vaste, là, 210

lutions, encore enfouies dans la sape, en poussant sous tous les royaumes de l'Europe leurs galeries souterraines, ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. »

¹⁸⁸ *La main ouvrière* : archaïsme très heureux.

¹⁹¹ *L'impatient esclave*... expression énigmatique que le contexte n'explique pas suffisamment.

²¹⁰ Cf. *Les Orientales, Feu du Ciel* :

La voyez-vous passer la nuée au flanc noir ?

Vigny lui-même écrira plus tard dans *Les Oracles* :

Le passant au passant montre au ciel tout point noir.
 Nous-même en mon désert nous lisions dans la nue,
 Quatre ans avant l'éclair fatal.

Au plus haut point du ciel, où ne sauraient atteindre
 Les feux dont l'horizon ne cesse de se teindre ;
 Et je crois entrevoir ce rocher ténébreux
 Qu'annoncèrent jadis les prophètes Hébreux.
Lorsqu'une meule énorme, ont-ils dit .. — Il me semble 215
La voir —... apparaîtra sur la cité... — Je tremble
Que ce ne soit Paris —... dont les enfants auront
Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front... —
Vous l'avez fait — alors que la ville, enivrée
D'elle-même, aux plaisirs du sang sera livrée... — 220
Qu'en pensez-vous ? —... alors l'Ange la rayera
Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera. »

Je souris tristement. « Il se peut bien, lui dis-je,
 Que cela nous arrive avec ou sans prodige ;
 Le ciel est noir sur nous ; mais il faudrait alors 225
 Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,
 Et je n'en connais pas. Si la force divine
 Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,
 Elle est ici. Le ciel la révère. Et sur nous
 L'ange exterminateur frapperait à genoux, 230
 Et sa main, à la fois flamboyante et timide,
 Tremblerait de commettre un second déicide.
 Mais abaissons nos yeux, et n'allons pas chercher
 Si ce que nous voyons est nuage ou rocher.
 Descendons et quittons cette imposante cime 235
 D'où l'esprit voit un rêve et le corps un abîme.

Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,
 Que deux points seulement, LA SOUFFRANCE et LA MORT.

²¹³⁻²²² Vigny, d'une manière qui rappelle celle de Bossuet dans ses *Sermons* et ses *Oraisons funèbres*, cite et paraphrase tour à tour l'*Apocalypse de S. Jean*, xvii et xviii, 3 et 21 : « Alors un ange fort leva en haut une pierre semblable à une grande meule de moulin, et la jeta dans la mer, en disant : C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec impétuosité, de sorte qu'on ne la trouvera plus. » — Cf. *S. Matthieu*, xi, 20-24, malédiction lancée sur des villes coupables.

²²⁷⁻²²⁹ C'est déjà le thème de l'*Esprit pur*. (Cf. *Journal*, l'*Elixir*, infra.)

²³⁷⁻²⁴⁰ Le pessimisme de Vigny admet déjà comme consolation la foi aux idées.

Tous les hommes y vont avec toutes les villes.
 Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles. 240
 Si celles de Paris un jour sur ton chemin
 Se trouvent, pèse-les, et prends-nous dans ta main,
 Et, voyant à la place une rase campagne,
 Dis : « Le volcan a fait éclater sa montagne ! »
 Pense au triple labeur que je t'ai révélé, 245
 Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé
 Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,
 Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore,
 Que la foule admirait et blâmait à moitié,
 Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié, 250
 Qui disaient : *Je ne sais*, des choses de la vie,
 Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,
 Et qui, par dévouement, sans détourner les yeux,
 Burent jusqu'à la lie un calice odieux...
 — Ensuite, Voyageur, tu quitteras l'enceinte, 255
 Tu jetteras au vent cette poussière éteinte,
 Puis, levant seul ta voix dans le désert sans bruit,
 Tu criras : *Pour longtemps le monde est dans la nuit ! »*

Ecrit le 16 janvier 1831, à Paris.

²⁴⁵ *Triple labeur*, personnifié dans *La Mennais*, B. Constant, les saint-simoniens.

²⁵⁴ Est-il besoin de nommer les poètes, que le futur auteur de *Stello* place bien au-dessus des hommes politiques ?

LES DESTINÉES

POÈMES PHILOSOPHIQUES.

LES DESTINÉES

Ce poème allégorique, d'une beauté grave et simple, rappelle les mythes d'Homère ou d'Hésiode, de Virgile ou de Dante. Ces déités fatales s'abattant sur les hommes, puis remontant vers Jéhovah, pour redescendre de nouveau vers l'homme, sont représentées en un triptyque magistral.

Dans le chapitre *De la philosophie (De l'Allemagne, III, 1)*, M^{me} de Staël posait la question de savoir « si la fatalité ou le libre arbitre décide des résolutions des hommes ».

« Chez les anciens, la fatalité venait de la volonté des dieux ; chez les modernes on l'attribue au cours des choses. La fatalité, chez les anciens, faisait ressortir le libre arbitre ; car la volonté de l'homme luttait contre l'événement, et la résistance morale était invincible. Le fatalisme des modernes, au contraire, détruit nécessairement la croyance au libre arbitre... La fatalité qui descendait du ciel remplissait l'âme d'une sainte terreur, tandis que celle qui nous lie à la terre ne fait que nous dégrader... Car qu'y a-t-il de plus important pour l'homme, que de savoir s'il a vraiment la responsabilité de ses actions..., etc.. ? »

Vigny avait médité longuement sur cette page, comme aussi sur plus d'un livre d'inspiration janséniste conservé dans la bibliothèque familiale. Le dogme de la grâce, la prédestination avaient tourmenté son âme. C'est toutefois chez un contempteur des dieux, chez Byron, qu'il saisit le germe de son poème. Exécutrices des ordres funestes d'Arimanes, les trois Destinées, compagnes de Némésis, célèbrent leurs méfaits au sommet du mont Jungfrau. Elles volent ensuite au palais du dieu lui rendre compte de leur mission malfaisante. (*Manfred, II.*)

Autrement profonds que l'épisode du poète anglais, les vers symboliques de Vigny posent le redoutable problème de la fatalité et du libre arbitre. Le monde païen avait vécu dans la terreur qu'inspirait le Destin implacable, inéluctable. La venue du Christ, l'ère de la grâce ont-elles rendu l'homme plus libre ? Au Destin succède la prédestination. Dans « cette contre-partie de l'Eglogue à Pollion », Vigny « referme le ciel ». (Sainte-Beuve.)

Avec le retour rituel des rimes, les tercets à l'italienne (*terza*

rima) conviennent admirablement à ce poème fatidique, que Vigny tint à placer en tête de son recueil posthume, avec l'épigraphe :

« C'était écrit. »

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond 5
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,
Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves, 10
Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
Le doigt des Volontés inflexibles et graves,

Tristes divinités du monde oriental,
Femmes au voile blanc, immuables statues,
Elles nous écrasaient de leur poids colossal. 15

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,

¹ Ne pas prendre « le premier jour » au sens littéral de la *Genèse*.

² Noter la lourdeur voulue des vers qui suivent. — Cf. Byron, *Manfred* (II, 4) : « Gloire au grand Arimanes, chante une Destinée ; nous fléchissons le genou devant lui, nous qui foulons aux pieds les têtes des hommes. » D'après la fable, le Destin, ou la Destinée, symbolisant cette fatale nécessité suivant laquelle tout arrivait dans le monde, avait sous ses pieds le globe de la terre.

⁴ *Journée* : espace de terre qu'on peut labourer en un jour. La métaphore se suit.

⁷ Delille écrivait moins bien dans *La Pitié* (sur les prisons) :

Là, la nécessité, dans sa fatale main
Tenant son joug de fer et ses chaînes d'airain...

⁸ Cf. *Manfred*, II, 3 : « Nos mains contiennent les cœurs des hommes ; leurs tombeaux nous servent de marchepieds. Nous ne donnons la vie à nos esclaves que pour la reprendre. »

¹³ Telles les Destinées de Byron. Voir plus bas, v. 122. L'Orient est le pays du fatalisme.

¹⁵ Cf. *La Maison du Berger*, v. 4.

¹⁶ Vigny fait de ces Destinées des sœurs des harpies ou des monstres de *l'Enfer* du Dante. (Ch. XIII.) Chacune d'elles semble le mauvais ange d'un être humain.

Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
Aux têtes des mortels sur la terre épandues,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié
Sur les cheveux dressés des races éperdues, 20
Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir, il arriva que l'antique planète
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète ;

« Il a le front sanglant et le côté meurtri, 25
Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète,
La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri ! »

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
Tout homme était courbé, le front pâle et flétri ;
Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent. 30

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort,
Toutes les Nations à la fois s'écrièrent :
« O Seigneur, est-il vrai ? Le Destin est-il mort ? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
Les filles du Destin, ouvrant avec effort 35
Leurs ongles qui pressaient nos races désolées ;

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
Leur main inexorable et leur face inflexible ;
Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible, 40
Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,
D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain ;

¹⁸ *Epandués*, p. répandues.

¹⁹ Cf. *Le Mont des Oliviers*, v. 127-128. — Hugo (*Odes*, II, 6, *La Liberté*) parle de « l'ongle flétrissant des harpies ».

²² Dans *Rolla*, Musset écrivait déjà :

La terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
Elle branle une tête aussi désespérée
Que lorsque Jean parut sur le sable des mers...

⁴⁰ *Inaperçu* : imperceptible.

La terre frissonna dans son orbite immense,
Comme un cheval frémit délivré de son frein. 45

Tous les astres émus restèrent en silence,
Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,
Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,
Comme ayant retrouvé leurs régions natales, 50
Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur,

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,
Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur,
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

« Nous venons demander la Loi de l'avenir, 55
Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir.

« Nous roulions sous nos doigts les jours et les années :
Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées ? 60

« Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort
Où tombaient tour à tour les races consternées.
Faut-il combler la fosse et briser le ressort ?

« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort, 65
Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne ?

⁴⁶ *Tous les astres émus...* Vigny admet ici que la terre est le centre du monde, et que tous les astres s'intéressent au sort de la planète. Il se place au point de vue de l'antiquité.

⁴⁸ *Décret* : cf. les décrets de Dieu, les décrets de la Providence.

⁴⁹ *Ces filles du Ciel* : il nous paraît étrange que le poète d'Eloa appelle ainsi les Destinées terribles qu'il évoquait, quelques tercets plus haut.

⁵⁶ Dans *Manfred*, Némésis s'adresse ainsi à Arimanes : « Roi des rois, nous sommes tes sujets, et tous les êtres qui ont vie sont les nôtres. Augmenter notre pouvoir, c'est augmenter le tien ; nous n'épargnons rien pour y parvenir... » (II, 4.)

⁶⁵ *Ces hommes d'un moment...* « Créature d'un jour », disait Musset dans la *Lettre à Lamartine*. — *Ces condamnés à mort* : les éternelles Destinées méprisent ces êtres qui doivent périr.

« Le moule de la vie était creusé par nous :
Toutes les passions y répandaient leur lave,
Et les événements venaient s'y fondre tous.

« Sur les tables d'airain où notre loi se grave, 70
Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave.

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
Tout ce qui fut créé ? ce poids sur la pensée,
Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ. 75

Il se fit un silence, et la terre affaissée
S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
Sur les flots orageux, dans la nuit balancée.

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
Où s'engendrent, sans fin, les mondes dans l'espace ; 80
Cette voix, de la terre emplît les profondeurs ;

« Retournez en mon nom, Reines, je suis la Grâce.
L'homme sera toujours un nageur incertain
Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

« Vous toucherez son front, ô filles du Destin ! 85
Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

Il sera plus heureux, se croyant maître et libre
En luttant contre vous dans un combat mauvais,
Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre. 90

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
Faire ce que je veux pour venir OU JE SAIS. »

⁷³⁻⁷⁵ Qui assumera la Responsabilité des actions humaines, dans l'ordre nouveau ?

⁷⁶⁻⁷⁷ *Et la terre affaissée...* (Cf. v. 22 et 44.)

⁸⁰ La poétique cosmogonie d'*Eloa* s'accorde avec l'hypothèse scientifique des nébuleuses.

⁸² La Grâce renvoie les Destinées et « les autorise de nouveau ».

⁸³ Voir une comparaison analogue dans *La Flûte*, v. 91-92.

⁹⁰ La Grâce tiendra la balance égale entre la Destinée et le « caractère » de l'homme qui lutte contre elle.

⁹³ Définition de la prédestination.

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle
 Afin d'y ressaisir sa domination 95
 Sur la race timide, incomplète et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion
 Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
 Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles ; 100
 Mais, plus forte à présent, dans ce sombre duel,
 Notre âme en deuil combat ces Esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
 La volonté transporte à des hauteurs sublimes
 Notre front éclairé par un rayon du ciel. 105

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos cimes,
 Leur doigt rude et fatal se pose devant nous,
 Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes.

Oh ! dans quel désespoir nous sommes encor tous !
 Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie, 110
 Mais qui donc tient la chaîne ? — Ah ! Dieu juste, est-ce vous ?

Arbitre libre et fier des actes de sa vie,
 Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,
 S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus 115
 A nos belles ardeurs une immuable entrave,
 A nos efforts sans fin des coups inattendus !

⁹⁷ *Légion* : le mot s'emploie volontiers en parlant des démons.

¹⁰⁴ *La volonté* : Vigny appelle ailleurs cette force « le caractère ». Cf. Avant-propos de *La Maréchale d'Ancre* : « La Destinée, contre laquelle nous luttons toujours, mais qui l'emporte sur nous dès que le Caractère s'affaiblit ou s'altère... »

¹⁰⁶ *Sur nos caps...* Vigny songe au Génie des Tempêtes des *Lusiades* du Camoens. (*Dict. de la Fable.*)

¹¹¹ *Mais qui donc tient la chaîne...* — Cf. Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne* :

Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné ;
 Par son choix bienfaisant tout est déterminé :
 Il est libre, il est juste, il n'est point implacable...

¹¹² *Arbitre libre* : Vigny paraphrase pour l'expliquer l'expression philosophique : *libre arbitre*.

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave !
 Question sans réponse où vos saints se sont tus !
 O mystère ! ô tourment de l'âme forte et grave ! 120

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT ?
 SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave ;
 Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST.

Écrit au Maine-Giraud (Charente), 27 août 1849.

LA MAISON DU BERGER

A ÉVA.

Ce « prologue du volume des *Poèmes philosophiques* » parut le 15 juillet 1844, dans la *Revue des Deux Mondes*. Persuadé que « tous les grands problèmes de l'humanité peuvent être traités sous forme de vers » (*Journal inédit*, 1843), Vigny traite, dans cette *Lettre à Eva*, de l'attitude du poète à l'égard de la Civilisation, de la Poésie, de la Femme et de la Nature, en trois méditations d'une rare élévation de pensée.

Le symbole de la petite maison « errante et solitaire » que roule le berger lui a paru convenir à la destinée du poète penseur et conducteur idéal des peuples. La symbolique Maison du Berger fait l'unité des trois parties de cette méditation.

La première nous montre quels doivent être la conduite et le rôle du poète dans la société moderne ; — la seconde examine ce qu'est la poésie, comment elle fut méconnue par sa propre faute, comment le poète devait être prophète et guide : tel Orphée, tel Moïse ; — la troisième, opposant la nature impassible, fatale, et la femme, créature de spontanéité, d'intuition, de rêverie, d'enthousiasme, garde notre amour et notre pitié de

¹¹⁹ *Question sans réponse* : c'est encore le silence que Vigny reproche à Dieu le Père d'avoir gardé, à l'heure où agonisait le Fils de l'Homme. (Cf. *Le Mont des Oliviers*.) — On lit dans le *Journal d'un poète* (1838) ces lignes sur saint Augustin : « Il défendait la grâce contre Pélagé, mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre. C'est que les deux sont en nous ; nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime ; mais savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action et n'en souffre pas ? »

¹²⁰ Les philosophes tentent encore aujourd'hui de résoudre le problème de la liberté et du déterminisme, après Fouillée, chez nous, MM. Boutroux et Bergson.

¹²² « Quand la perte d'un mortel est écrite dans le livre fatal de la destinée, quoi qu'il fasse, il n'échappera jamais à son funeste avenir... » (Epigraphe de la XIII^e des *Orientales*, *Le Derviche*.)

s'égarer sur ce qui demeure, et les concentre sur l'être d'un jour, qui passe et qui souffre.

Poème riche de pensées et de sentiments, obscurci par un passage continu du sens concret au sens symbolique et par des *chassez-croisez* d'images et de symboles, œuvre d'un penseur solitaire plus maître de son original système d'idées que de sa langue, *La Maison du Berger* reste encore d'une interprétation malaisée, malgré la pieuse exégèse des fervents de Vigny.

— Le poète avait dû plus d'une fois rêver, comme des Grioux, dans *Manon Lescaut*, d'un « système de vie paisible et solitaire » et sentir « que pour n'avoir rien à désirer dans la charmante solitude, il fallait y être avec Manon ». Il avait songé à s'évader de la prison sociale, en compagnie de la femme aimée. Mais ce rêve de tout romantique s'était précisé encore à la lecture de Chateaubriand.

« Au bord du ruisseau, disait Velléda, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons, où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil... Tu croyais peut-être que, dans mes songes de félicité, je désirais des trésors, des palais, des pompes ? Hélas ! mes vœux étaient plus modestes, et ils n'ont point été exaucés ! Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les Druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie. »
(*Les Martyrs*, X.)

Toute une génération avait lu, avait su par cœur le touchant épisode des *Martyrs*, il n'y a qu'une *Maison du Berger*, et c'est dans ce poème, dont le germe était emprunté à Chateaubriand, que se lisent quelques-uns des plus beaux vers de la langue française.

I

Si ton cœur gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,

¹ Le poème commence par un cri de douleur et de dégoût, par le désaveu de la réalité sociale qui obsède et opprime l'esprit.

² Cf. *Eloa* (la mort de l'aigle). Sainte-Beuve parle du « cri d'aigle blessé » de Pascal ; et Musset écrit dans *Namouna* :

Et puisque le désir se sent cloué à terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil ?

Portant comme le mien, sur son aile asservie
 Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
 S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle, 5
 S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
 Eclairer pour lui seul l'horizon effacé ;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
 Lasse de son boulet et de son pain amer,
 Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame, 10
 Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
 Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
 Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
 La lettre sociale écrite avec le fer ;

Si ton corps, frémissant des passions secrètes, 15
 S'indigne des regards, timide et palpitant ;
 S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
 Pour la mieux dérober au profane insultant ;
 Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
 Si ton beau front rougit de passer dans les songes 20
 D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
 Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,

³ *Aile asservie* : ce qui blesse l'aigle symbolique, c'est la servitude fatale. — « L'indépendance fut toujours mon désir, et la dépendance ma destinée. » (*Journal*, 1835.)

⁵ Lucrèce parlait déjà de « l'éternelle blessure d'amour... »

⁸ Le poète compare la triste condition de son âme à celle d'un forçat, d'un galérien.

¹⁴ *La lettre sociale* : la marque infamante appliquée au fer rouge par la société sur l'épaule du condamné.

¹⁵ Peut-être ces vers renferment-ils une allusion au sort de la femme de théâtre souffrant d'être regardée indiscretement par le public ? Ces vers avaient-ils été composés avant la rupture avec Mme Dorval ? On ne saurait l'affirmer. Aussi bien la pauvre Kitty Bell, au comptoir de sa pâtisserie, exhale de semblables plaintes, dans *Chatterton*.

²² Aux villes, séjours de servitude, le poète oppose la libre nature, — Dans *Jean Sbogar*, Nodier écrivait déjà : « Il y a un grand obstacle à l'affranchissement des villes : ce sont les villes. — Montrez-moi une ville, une ruche ou une fourmilière, et je vous montrerai l'esclavage ; le lion et l'aigle seuls sont rois, parce qu'ils sont solitaires..., etc. » — Cf. Musset, *La coupe et les lèvres*, *Dédicace*.

Du haut de nos pensers vois les cités serviles
 Comme les rocs fatals de l'esclavage humain. 25
 Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
 Libres comme la mer autour des sombres îles.
 Marche à travers les champs une fleur à la main.

La Nature t'attend dans un silence austère ;
 L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs, 30
 Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
 Balance les beaux lis comme des encensoirs.
 La forêt a voilé ses colonnes profondes,
 La montagne se cache, et sur les pâles ondes
 Le saule a suspendu ses chastes reposoirs. 35

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée,
 Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
 Sous les timides joncs de la source isolée
 Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
 Se balance en fuyant, dans les grappes sauvages, 40
 Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
 Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
 Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,

²³ Vigny se souvient sans doute ici et ailleurs encore de l'ode passionnée de Lamartine *A Némésis* (juillet 1831) où le poète dit de sa muse :

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes
 Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;
 J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
 Dont la terre eût blessé leur tendre nudité ;
 J'ai couronné son front d'étoiles immortelles...

²⁴ *Serviles*. (Cf. *La Mort du Loup*, v. 69-70.)

³² 1^{er} texte : *lys*.

³⁵ *Reposoirs* : cf. *La Sauvage*, v. 20. — « La Nature est un temple... » reprendra tel poète après Vigny.

³⁶ La Fable personnifiait le Crépuscule sous les traits d'un jeune homme ailé. — *Le crépuscule ami* : Vigny préférait les heures grises et noires à l'aube et à la lumière crue du soleil.

⁴² Les belles-de-nuit, fleurs qui s'épanouissent le soir.

⁴³ Dans une lettre (8 août 1848) à la vicomtesse du Plessis, Vigny cite ces vers avec quelques variantes :

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
 Où les pas du chasseur aiment à se plonger...
 Viens y cacher ta vie et ta divine faute.

Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière, 45
 Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
 Viens-y cacher l'amour et ta divine faute ;
 Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
 J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues, 50
 Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux ;
 La couleur du corail et celle de tes joues
 Teignent le char nocturne et ses muets essieux.
 Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
 Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre 55
 Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
 Ceux où l'astre amoureux dévore et respandit,
 Ceux que heurtent les vents, ceux que la mer assiège,
 Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit. 60
 Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
 Que m'importe le jour ? que m'importe le monde ?
 Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
 Sur le fer des chemins qui traversent les monts, 65

⁴⁷ *L'amour... divine faute* : conception romantique. (Lamartine, Hugo, Musset, G. Sand.) — Dans *la Prison* (1821), Vigny faisait dire au Masque de fer :

J'ai mes droits à l'amour et ma part au soleil ;
 Laissez-nous fuir ensemble.
 allez, dites au roi...
 Que je serai content si, près de ma compagne,
 Je puis errer longtemps de montagne en montagne,
 Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs !

⁶²⁻⁶³ Dans ses *Odes* (V, 19) V. Hugo adressait ces vers, *Le Voyage*, à sa femme :

Qu'importe les bois verts, la maison, la colline,
 Et l'astre qui se lève et l'astre qui décline,
 Et la plaine et les monts, si tu ne les vois pas ?
 Que me font ces châteaux, ruines féodales,
 Si leur donjon moussu n'entend point sur ses dalles
 Tes pas légers courir à côté de mes pas ?

⁶⁴ Vigny ne lance pas seulement ici l'anathème contre le « colossal wagon » ou le « coche humanitaire » — ainsi que le faisait Musset en 1838 dans *Dupont et Durand*. Comme l'a bien montré M. Charles

Qu'un Ange soit debout sur sa forge bruyante,
 Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts,
 Et de ses dents de feu dévorant ses chaudières,
 Transperce les cités et saute les rivières,
 Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds ! 70

Oui, si l'Ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,
 Et le glaive à la main ne plane et la défend,
 S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
 Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
 S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise, 75
 Pour jeter en éclats la magique fournaise,
 Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
 L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
 Quels orages en lui porte ce rude aveugle, 80
 Et le gai voyageur lui livre son trésor ;

Lesans (*Notes sur deux poèmes de Vigny, R. H. L. F.*, 1911, n° 4) ces strophes nous donnent le jugement du poète sur les chemins de fer, après la catastrophe de la ligne de Versailles (8 mai 1842) et font écho aux débats qui avaient passionné la Chambre et le pays tout entier, aux plaidoiries des avocats, aux dépositions des témoins dans le grand procès qui s'en était suivi.

⁶⁸ On avait d'abord attribué l'accident, qui avait fait 57 morts (parmi lesquels Dumont d'Urville) et 107 blessés, à un éclatement de chaudière. (Cf. v. 76.)

⁷¹ *L'Ange* : ainsi Vigny personnifie la Vigilance ; au lieu de la lampe que la Fable mettait à la main de cette divinité, il lui prête le glaive biblique.

⁷⁷ Le dimanche de la Pentecôte, jour de grandes eaux, un convoi partit de Versailles à cinq heures et demie ; dix-sept voitures étaient remorquées par deux locomotives. L'essieu antérieur de la première se rompit à Bellevue, d'où le terrible déraillement.

⁷⁸ Victor Hugo comparait le *remorqueur* — nom donné à la locomotive — à un cheval de fer qui souffle, se lamente, jappe en route : « Il sue, il tremble, il hennit, il se ralentit, il s'emporte... » — Vigny pense aux taureaux d'airain que Jason mit sous le joug. Ces taureaux, présent de Vulcain, avaient les pieds et les cornes d'airain, et vomissaient des tourbillons de feu et de flamme. — Harmonie imitative par allitération.

⁷⁹ *L'homme a monté trop tôt*. Moins confiant que Lamartine dans les destinées des chemins de fer, Vigny, comme Sophocle dans un chœur célèbre d'*Antigone*, comme Horace, dans l'Ode au vaisseau qui portait Virgile, s'étonne de l'audace humaine. (Cf. v. 91.)

⁸¹ *Le gai voyageur* : l'accident avait eu lieu au retour d'une fête.

Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
 Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
 Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace, 85
 Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
 L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
 Le moment et le but sont l'univers pour nous.
 Tous se sont dit : « Allons ! » — Mais aucun n'est le maître
 Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître ; 90
 Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

Eh bien ! que tout circule et que les grandes causes
 Sur des ailes de feu lancent les actions,
 Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
 Les chemins du vendeur servent les passions. 95
 Béni soit le Commerce au hardi caducée,
 Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
 Peut franchir en un jour deux grandes nations !

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie
 Ne jette, en appelant, le cri du désespoir, 100
 Ou qu'avec son clairon la France nous convie
 Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;

⁸² *Son vieux père et ses fils.* « Quel père de famille serait assez hardi pour confier sa personne, celle de ses enfants, aux hasards homicides que chaque wagon porterait dans son sein ? » disait un avocat plaidant contre la compagnie imprudente et trop soucieuse d'accroître les bénéfices de ce jour de fête. (M. Lesans.)

⁸³ *Taureau de Carthage* : il ne s'agit point ici du taureau imaginé par le tyran sicilien Phalaris, mais du taureau d'airain dans lequel les Carthaginois, pour apaiser un dieu atroce, jetaient des enfants, qu'une fournaise dévorait. — Carthage, c'est la cité du commerce et du gain. (Cf. Chateaubriand, *Essai sur les révolutions.*)

⁸⁵ Lieu commun de l'éloquence d'alors. « C'est la conquête du monde, des distances, des espaces, des temps... » (Lamartine.) « Le temps a triomphé de l'espace. » (Le duc de Nemours.) — Cf. v, 120.

⁹⁰ George Stephenson (1781-1848), inventeur de la locomotive.

⁹⁵ *Vendeur* : le mot porte une nuance de mépris ; se rappeler la scène de l'Évangile où le Christ chasse les vendeurs du temple. — *Passions* : sentiments.

¹⁰² *Aux fêtes du combat* : le soldat, las jadis d'être resté trop longtemps l'arme au pied, se réveille.

A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
 Ne veuille encor poser sur sa race adorée
 Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir, 105

Evitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces
 Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
 Que la flèche lancée à travers les espaces
 Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
 Ainsi jetée au loin, l'humaine créature 110
 Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
 Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
 Le pied vif du cheval sur les pavés en feu :
 Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute, 115
 Le rire du passant, les retards de l'essieu,

¹⁰⁵ Vers écrits par le poète avec ses larmes de fils.

¹⁰⁶ Ainsi faisait Vigny quand il se rendait de Paris au Maine-Giraud. Il prenait la diligence, sans souci des lentes étapes. — Depuis J.-J. Rousseau, l'éloge des voyages à pied n'était plus à faire. Dans une page charmante sur *l'Utilité de la poésie*, Théophile Gautier écrivait, en 1842 : « Je consens néanmoins à ce que messieurs les commis-voyageurs commerciaux ou littéraires, dont le temps est si précieux, s'engrènent dans les rails des chemins de fer, et transportent leurs échantillons et leur stupidité d'un endroit à un autre avec la plus grande vitesse possible ; mais, pour Dieu, qu'il soit permis de s'en aller à petits pas en suivant la pente de sa rêverie, le long des rivières, à travers les bois et les prairies, s'arrêtant pour cueillir une marguerite emperlée de rosée, ou écouter siffler un merle ; quittant la grande route pour les petits sentiers, et n'en prenant qu'à son aise... »

¹¹² La vitesse des premiers trains, tant dépassée depuis, paraissait excessive aux voyageurs.

¹¹³ Charmantes impressions de voyages en diligence. Les *Mémoires inédits* racontent la première visite que fit le poète au « vieux manoir de ses pères maternels ». Parti d'Angoulême, dit-il, « je traversai avec assez de peine des chemins creusés dans les rocs et pleins de cailloux roulants, encombrés de branches d'arbres et de chênes rompus. Je me souviens qu'il y avait, entre autres obstacles, au milieu de ce sentier, dans la forêt de Claix, un gros rocher bleuâtre qui empêchait le passage de toute voiture. On fut obligé de dételer les chevaux de poste et de passer à bras le léger cabriolet qui m'emmenait, par-dessus cette barrière naturelle. Les routes sont plus commodes assurément, mais je ne sais pourquoi je regrette cette sauvagerie. Elle était plus en harmonie avec les vieux Maines du pays. » (É. Dupuy, *A. de V.*, III, 394.) — Dans ses *Causeries de voyage de Paris à Vienne*, V. Duruy soutenait encore la supériorité de la diligence sur les chemins de fer (Paris, 1864, p. 6).

Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science 120
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le Monde est rétréci par notre expérience,
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne
Immobile au seul rang que le départ assigne, 125
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché ;
Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible
Versent un long regard, comme un fleuve épanché, 130
Qu'elle interroge tout avec inquiétude,
Et, des secrets divins se faisant une étude,
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

II

Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer, 135
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
D'amasser les couleurs qui doivent te former.

¹²¹⁻¹²² Cf. *Dupont et Durand*.

¹²⁷ Cette rêverie, c'est la Muse du poète. Cette Maison du Berger, isolée, dans la nature libératrice de toute servitude, qui va sans itinéraire, guidée par la fantaisie, symbolise l'existence idéale du poète. Que les hommes ordinaires montent dans le wagon qui les mènera vite et directement au but précis que leur activité a hâte d'atteindre, le poète penseur se contentera de son ermitage errant.

¹³⁴ La poésie est une condensation de la pensée, elle a de la perle la dureté, l'éclat et le prix. Vigny revient plusieurs fois sur cette comparaison : « Chaque vague de l'Océan ajoute un voile blanchâtre aux beautés d'une perle ; chaque flot travaille lentement à la rendre plus parfaite ; chaque flocon d'écume qui se balance sur elle lui laisse une teinte mystérieuse à demi dorée, à demi transparente, où l'on peut seulement deviner un rayon intérieur qui part de son cœur. »

¹³⁵⁻¹³⁷ *mer, former, rime normande.*

Mais, sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,
 Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
 Le vulgaire effrayé commence à blasphémer, 140

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
 Qui ne sauraient porter son ardeur et son poids.
 Pourquoi le fuir ? — La vie est double dans les flammes.
 D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :
 C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie ; 145
 Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie ?
 Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires
 Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.
 Dès que son œil chercha le regard des satyres, 150
 Sa parole trembla, son serment fut suspect,
 Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.
 Au passant du chemin elle criait : « Largesse ! »
 Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

Ah ! fille sans pudeur, fille de saint Orphée, 155
 Que n'as-tu conservé ta belle gravité !

¹⁴⁰ Le vulgaire, y compris les hommes politiques, selon le poète. « Ils ont, en général, des capacités de notaire et de clerc d'avoué, et s'en targuent comme de choses rares qui leur donnent droit de dédaigner les poètes et les philosophes. » (*Journal*, 1844.)

¹⁴³ Paraphrase d'une pensée de M^{me} de Staël : « L'homme a maudit le soleil, l'amour et la vie ; il a souffert, il s'est senti consumé par ces flambeaux de la nature ; mais voudrait-il pour cela les éteindre ? » (*De l'Allemagne*, III, 1.) — Cf. L. Dorison, *A. de V.*, poète philosophe.

¹⁴⁸ La Muse, pour Vigny, c'est l'Art.

¹⁵⁴ Si digne et si fier, Vigny rougit en pensant aux défaillances morales de certains poètes.

¹⁵⁵ Ce cri de douleur passionnée vibre comme l'écho puissant d'une pièce des *Iambes* de Barbier, *Melpomène*, dédiée à Alfred de Vigny, en 1831. — Cf. *Revue universitaire*, 15 juin 1910, nos *Notes sur la Maison du Berger* :

O fille d'Euripide, ô belle fille antique,
 O Muse ! qu'as-tu fait de ta blanche tunique ? etc...

Ce rapprochement fait ressortir la rare vigueur de l'apostrophe de Vigny. — Orphée, le chantre légendaire de Thrace, dont la voix et la lyre faisaient merveille, charmant les animaux féroces, civilisant les hommes, faisant « danser les pierres avec le psaltérion » (*Stello*), est à dessein « canonisé » ici par le poète.

Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,
 Chanter aux carrefours impurs de la cité ;
 Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche
 Le coquet madrigal, piquant comme une mouche, 160
 Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté.

Tu tombas dès l'enfance, et, dans la folle Grèce,
 Un vieillard, t'enivrant de son baiser jaloux,
 Releva le premier ta robe de prêtresse,
 Et, parmi les garçons, t'assit sur ses genoux. 165
 De ce baiser mordant ton front porte la trace ;
 Tu chantas en buvant dans les banquets d'Horace
 Et Voltaire à la cour te traîna devant nous.

Vestale aux feux éteints ! les hommes les plus graves
 Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front ; 170
 Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
 Et n'être que poète est pour eux un affront.
 Ils jettent leurs penses aux vents de la tribune,
 Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune
 Les rouleront comme elle et les emporteront. 175

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,
 Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.
 Leurs discours passagers flattent avec étude
 La foule qui les presse et qui leur bat des mains ;

¹⁶⁰ Figure allégorique de la poésie de cour au XVIII^e siècle. (Cf. v. 168.)

¹⁶³ Anacréon, qui a prêté son nom au genre badin et épicurien. Si Vigny se montre aussi sévère pour ce poète charmant, comme pour Horace et Voltaire, c'est qu'il se fait une idée extraordinairement noble et élevée de la poésie « perle de la pensée ».

¹⁷² Dans l'*Art poétique* (406-407), Horace proclamait fièrement qu'on n'avait pas à rougir de la poésie.

¹⁷⁵ Bien que Vigny ne désigne personne clairement, on a des raisons de croire qu'il songe à Lamartine, qu'il admirait tant comme poète, mais auquel il en voulait de s'être lancé dans la vie politique. Dans son discours à l'Académie (3 juin 1841), Hugo avait traité de questions politiques. Agir de la sorte, aux yeux du poète des *Destinées*, c'était déroger. — Dans le *Théétète*, Platon opposait de même la vie contemplative et les affaires, le soi-disant homme d'action et celui qui fait partie du chœur des philosophes. Vigny insista sans mesure sur cette opposition dans son discours de réception à l'Académie.

Toujours renouvelé sous ses étroits portiques 180
 Ce parterre ne jette aux acteurs politiques
 Que des fleurs sans parfums, souvent sans lendemains.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle ;
 La chambre où ces élus donnent leurs faux combats
 Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle ; 185
 Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats,
 Mais il regarde encor le jeu des assemblées
 De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
 Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras.

L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle, 190
 Et que pour le scrutin on quitte le labour.
 Cependant le dédain de la chose immortelle
 Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.
 Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.
 Poésie, il se rit de tes graves symboles, 195
 O toi des vrais penseurs impérissable amour !

Comment se garderaient les profondes pensées
 Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur,

¹⁸¹ *Parterre...*, *acteurs...*, *salle de spectacle* : comparaison satirique.
 Le poète répond au dédain par la satire.

¹⁸⁵ Dans leur horizon borné, les hommes politiques, selon Vigny, tentent vainement de lire l'avenir ; seul le poète peut prophétiser. Dans la pièce intitulée *Les Oracles*, l'auteur se félicite d'avoir prévu les événements, et reprend le vers 177 :

Il a croulé, ce sol qui tremblait sous vos pieds.

¹⁸⁰ Dans la *Navigation*, Esménard parle du « commerce aux cent bras ».

¹⁹⁰ Dans la *Divine épopée*, Alexandre Soumet, en 1840, invectivait contre « l'âge de l'industrie, avare et dur cyclope », cause de convulsions économiques et sociales :

Chacun de ses leviers paralyse cent bras.

Vigny se fait-il l'écho des plaintes des éleveurs, voyant déjà la traction animale abandonnée pour la traction mécanique ?

¹⁹² Le poète oppose sans ménagement la poésie impérissable à l'action éphémère de quelque obscur représentant.

¹⁹⁵ L'art des « graves symboles », définition de la poésie.

¹⁹⁷ Sainte-Beuve cite dans *Chateaubriand et son groupe*, I, 59, une belle page de Daunou sur ce thème.

¹⁹⁸ Dans les *Oracles* (1862), Vigny revenait sur cette comparaison :

Le Diamant ! c'est l'art des choses idéales,
 Et ses rayons d'argent, d'or, de pourpre et d'azur,

Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées ?
 Ce fin miroir solide, étincelant et dur, 200
 Reste des nations mortes, durable pierre
 Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière
 On cherche les cités sans en voir un seul mur.
 Diamant sans rival, que tes feux illuminent
 Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison ! 205
 Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,
 Que le Berger t'enchâsse au toit de sa Maison.
 Le jour n'est pas levé. — Nous en sommes encore
 Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
 Et dessine la terre aux bords de l'horizon. 210
 Les peuples tout enfants à peine se découvrent
 Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
 Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
 Met aux coups mutuels le premier appareil.
 La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine. 215

Ne cessent de lancer les deux lueurs égales
 Des pensers les plus beaux, de l'amour le plus pur.
 Il porte du génie et transmet les empreintes.
 Oui, de ce qui survit aux nations éteintes,
 C'est lui le plus brillant trésor et le plus dur.

²⁰⁰ *Miroir* : nom donné à divers minéraux brillants.

²⁰³ Cf. Hugo, *Stella* :

Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit,
 O nations, je suis la poésie ardente.

²⁰⁶ Les poètes, ce sont les *voyants* que dédaigne le pouvoir, « aveugle Pharaon ».

²⁰⁷ Il n'y a là, comme souvent chez Vigny, qu'un lien subtil entre des idées diverses. Au toit de sa *symbolique* « maison errante et solitaire », le poète enchâsse ce diamant *symbolique*, non sans quelque préciosité.

²⁰⁸ Vigny salue l'aube des temps nouveaux, il évoque la Terre Promise où la postérité entrera plus tard, sans lui.

²¹² Les nations commencent à peine à s'éveiller à une vie commune. Elles se sont toujours ignorées, séparées par des barrières, cachées les unes aux autres par le foisonnement touffu des préjugés nationaux. Les peuples ont échangé des coups meurtriers, voici que sur ces blessures qui ont saigné longtemps, durant leur lourd sommeil, ils appliquent mutuellement le premier appareil guérisseur. — Lamartine parlait, en 1838 (Épître à M. Adolphe Dumas), de

Réveiller l'homme enfant emmaillotté de songes.

²¹⁵ La fatalité du passé oppose à ce bel élan de fraternité une « immuable entrave ». Nous sommes rivés à notre passé ; l'ornière de

Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde :

Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.

L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde 220

Où sont accumulés d'impalpables trésors.

Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,

Son Verbe est le séjour de nos intelligences,

Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

III

Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ? 225

Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?

Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,

marbre de l'histoire est trop profonde. La figure du dieu Terme symbolise le supplice de l'homme énergique qui ne peut réaliser le rêve conçu par son esprit. La raison décrète la fraternité, découvre la solidarité : il n'en résulte aucun effet, car la pratique n'est pas libre. — *Stello* se représente « la guerre éternelle que se font la *Propriété* et la *Capacité* : l'une pareille au dieu Terme et les jambes dans sa gaine, ne pouvant bouger... » Cf. Une lettre de Vigny, 10 novembre 1850 : « Moi qui suis comme le Dieu Terme, les pieds dans la terre, enfoncés jusqu'aux genoux, mais la tête ailleurs, je l'avoue, très près du ciel quelquefois... »

²¹⁸ Mais si le corps, la matière sont soumis à un déterminisme fatal, l'esprit pur, dégagé de cette matière, ne serait-il pas libre, puissant, créateur, se demande le poète, confiant quand même en la force des idées ? C'est par les idées seulement qu'on peut agir sur le monde. (Cf. *L'Esprit pur, La Bouteille à la mer.*)

²²³⁻²²⁴ « Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps », écrivait Malebranche dans la *Recherche de la Vérité*, III. — Affirmation idéaliste.

²²⁵ Vigny montre comment il conçoit la mission et le rôle de la femme, et nous fait part de sa philosophie de l'amour.

²²⁷ La Rochefoucauld a dit : « Dieu a permis, pour punir l'homme du péché originel, qu'il se fit un Dieu de son amour-propre, pour en être tourmenté dans toutes les actions de sa vie. » (Maxime prise dans une lettre à M^{me} de Sablé.) La paraphrase de Vigny porte toutefois sa marque personnelle. C'est l'expression, la mise en formule, plus que la pensée qu'il doit au moraliste du xvii^e siècle. (Cf. M. Jouglard, *Sur une source de la Maison du Berger*, R. H. L. F., 1911, p. 441.) — Dans *Namouna*, Musset montre Lovelace

amoureux de lui-même

Et pour s'aimer toujours, voulant toujours qu'on l'aime.

— Dans les *Pensées d'une solitaire*, M^{me} Ackermann dit de Lamar-

D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
 Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
 En tout temps, à tout âge, il fit son bien suprême 230
 Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
 Compagne délicate ! Eva ! sais-tu pourquoi ?
 C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
 Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi : 235
 — L'enthousiasme pur dans une voix suave.
 C'est afin que tu sois son juge et son esclave
 Et règues sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;
 Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort, 240
 Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
 Ton regard redoutable à l'égal de la mort ;
 Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
 — Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
 Cède sans coup férir aux rudesses du sort. 245

tine : « Les femmes n'ont été pour lui que des miroirs où il s'est regardé ; il s'y est même trouvé très beau »

²²⁸ *L'arbre du savoir* (Genèse, II, 17).

²³⁴ L'homme reprend confiance en soi-même et goût à la vie, en se voyant aimé. L'âme de la femme est le miroir qu'il interroge anxieusement. — Eva semble la compagne nécessaire du poète homme d'action — la seule action efficace restant pour lui la pensée. (Cf. *Stello*.)

²³⁶ Moins raisonneuse que l'homme, la femme a plus de spontanéité, plus d'enthousiasme. — *Une voix suave* : comment l'auteur de *Chatterton* pourrait-il oublier celle qui avait incarné si parfaitement sa pensée dans le rôle de Kitty Bell ? « l'interprète la plus instinctive, la plus passionnée, la plus éloquente du génie romantique au théâtre. » (J. Autran.)

²³⁸ Cf. *Genèse*, III, 16. « Dieu dit aussi à la femme : ... Vous serez sous la puissance de votre mari et il vous dominera. »

²⁴⁰ Souvenirs du *Cantique des Cantiques*, VI, 9 : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève... et qui est terrible comme une armée rangée en bataille ? » VIII, 6 : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras : parce que l'amour est fort comme la mort... »

²⁴³ Cf. M^{me} Necker de Saussure (1765-1841), *Etude de la vie des femmes*, I, IV : « Le principe passif et sensitif, au moyen duquel nous recevons involontairement les impressions, l'emporte, chez la femme, sur le principe actif qui nous sert à diriger notre attention et nos pensées. Il suit de là que dans tout ce qui demande des efforts puis-

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
 Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
 Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
 Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;
 Parfois sur les hauts lieux d'un seul élan posée, 250
 Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
 Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
 Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
 Comme dans une église aux austères silences 255
 L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
 Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
 Tes pleurs lavent l'injure et les ingrattitudes,
 Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes 260
 Que l'humanité triste exhale sourdement.
 Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
 L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
 Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
 S'unissant au-dessus du charbon noir des villes, 265
 Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

sants et continus, les femmes ont évidemment du désavantage : leur organisation est trop mobile pour que la sensibilité ne prenne pas souvent les devants sur la volonté... Mais quoi de plus rapide, de plus fin que les aperçus de la femme ? Elle a plus de pénétration que l'homme. »

²⁴⁶ « Les femmes ont des mouvements inspirés on ne sait d'où. » (Stello.) — Pensée : allégorie pseudo-classique.

²⁵³⁻²⁵⁴ « Il n'y a pas une si belle pensée à laquelle ne soit supérieur un des élans de ton cœur chaleureux .. » dit le quaker à Kitty Bell dans *Chatterton* (I, 1). — Les élans de la pitié féminine vont droit au faible, à l'opprimé, au peuple esclave qui secoue le joug, en dépit des « lâches prudences » de la politique ou de la diplomatie.

²⁵⁵ *Austères silences*, cf. v. 29.

²⁵⁷ Combien d'héroïnes enflammèrent les peuples, aux sombres jours de l'histoire !

²⁶⁵ *Charbon noir* : cette fumée de houille symbolise l'âge sombre de l'industrie. — Cf. *La Sauvage*, v. 64. — Lire *Lazare* (1837) d'Auguste Barbier.

²⁶⁶ A force d'avoir vécu avec sa pensée, le poète ne voit plus ce qu'elle peut garder d'énigmatique pour le lecteur. Le mot est sans doute *Fraternité*. (Cf. *Le Mont des Oliviers*, v. 46), peut-être *pitié* ?

Viens donc ! Le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
 Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
 La montagne est ton temple et le bois sa coupole,
 L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent, 270
 Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
 Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
 La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Eva, j'aimerais tout dans les choses créées,
 Je les contemplerai dans ton regard rêveur 275
 Qui partout répandra ses flammes colorées,
 Son repos gracieux, sa magique saveur :
 Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
 Ne me laisse jamais seul avec la Nature,

²⁶⁷ Vigny écrivait le 7 septembre 1856 à une amie qui voyageait alors et dont il enviait le bonheur :

« Je n'ai pas pu voir la nature que j'aurais aimé à contempler, et pour ne pas en avoir de regrets, j'ai fait des vers contre elle que je vous envoie, chère petite sœur bien-aimée. Je me suis persuadé, en maudissant la terre, ses bois et ses montagnes, que je la détestais, que je ne croyais plus *ni à l'air, ni à la lumière, ni aux grands horizons*, et que tout cela n'est, après tout, *qu'une toile de fond, bonne à servir de cadre à la beauté que l'on aime, à la personne qui vous accompagne dans la vie et près de qui tout doit n'être rien.* »

— Dans la douzième des *Etudes de la nature (De l'Amour)*, Bernardin de Saint-Pierre avait écrit : « C'est aussi dans l'âge d'aimer que se développent toutes les affections naturelles au cœur humain. C'est alors que l'innocence, la candeur, la sincérité, la pudeur, la générosité, l'héroïsme, la foi sainte, la pitié, s'expriment en grâces ineffables dans l'attitude et les traits de deux jeunes amants. L'amour prend dans leurs âmes pures tous les caractères de la religion et de la vertu. Ils fuient les assemblées tumultueuses des villes, les routes corrompues de l'ambition, et cherchent dans les lieux les plus reculés quelque autel champêtre, où ils puissent jurer de s'aimer éternellement. Les fontaines, les bois, le lever de l'aurore, les constellations de la nuit reçoivent tour à tour leurs serments... Souvent... ils se prennent l'un l'autre pour une divinité. . L'herbe qu'ils foulent aux pieds, l'air qu'ils respirent, les ombrages où ils se reposent, leur paraissent consacrés par leur atmosphère... »

²⁷³ Aux yeux de l'héroïne des *Amants de Montmorency*, « la riche vallée » semblait

Comme un large tapis à ses pieds étalée ;
 Beau tapis de velours chatoyant et changeant,
 Semé de clochers d'or et de maisons d'argent.

²⁷⁶ Cf. v. 312.

Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur. 280

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine 285
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre, 290
J'ignore en les portant les noms des nations.

²⁸⁰ Dans *Novissima verba*, Lamartine, disant adieu au monde fuyant, s'écriait :

Nous nous connaissons trop pour nous tromper encore !

Mais le sentiment de Vigny est autrement profond. C'est un frémissement d'horreur devant la nature « J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme. » (*Journal*, 1835.) « Pour moi, je ne lui pardonne [à la nature] son immobilité, son éternité imprudente, sa fraîcheur et ses rajeunissements annuels sur les tombes de ceux qu'on aime, qu'en faveur de son silence et de ses magnifiques horizons... » (Lettre du 30 août 1848.)

²⁸¹ Cette prosopopée de la Nature supporte victorieusement la comparaison avec les beaux vers de Lucrèce au troisième chant de son poème (920-950). Vigny y exhale sa douleur en présence du contraste entre l'éternité de la nature et la vie éphémère de l'homme. Au second chant de *Lara*, Byron avait exprimé, en passant, une tristesse semblable : « Homme immortel ! admire les beautés de la nature, et dis dans la joie de ton cœur : « Tout est à moi ! » Admire-les pendant qu'il est permis à tes yeux charmés de les voir encore : un jour viendra où elles ne t'appartiendront plus. Quels que soient les regrets qui s'exhalent sur la tombe muette, les cieus et la terre ne t'accorderont pas une larme ; aucun nuage ne deviendra plus sombre, aucune feuille ne tombera plus tôt, aucun zéphyr ne soupirera pour toi ; mais les vers rampants s'empareront de leur pâture et prépareront tes dépouilles à fertiliser la terre. » Lamartine, dans le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, s'en inspira avec un rare bonheur :

Triomphe, disait-il, immortelle Nature,
Tandis que devant toi ta frêle créature,
Elevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir ! Triomphe, tu survis ! etc.

(Cf. E. Lauvrière, ouv. cité, p. 354.)

²⁸³ Toujours les périphrases clichées des pseudo-classiques !

²⁸⁷ Le ciel reste muet perpétuellement. (Cf. *Le Mont des Oliviers*.)

On me dit une mère, et je suis une tombe.
 Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
 Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée, 295
 J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
 Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
 Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
 Après vous, traversant l'espace où tout s'élançe,
 J'irai seule et sereine, en un chaste silence 300
 Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
 Et dans mon cœur alors je la hais et je vois
 Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
 Nourrissant de leurs suc la racine des bois. 305
 Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
 « Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
 Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

²⁹² *Une mère* : depuis Rousseau et Chateaubriand, tous les romantiques avaient cherché dans la nature un refuge maternel. Xavier de Maistre, au contraire, montre que la nature, « indifférente au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps et se pare de toute sa beauté autour du cimetière » où l'homme repose. (*Voyage autour de ma chambre*, XXI.) Vigny hait « l'abominable aurore », la nature éternelle pour son implacable et dédaigneuse sérénité, pour sa « verte immobilité », pour son silence.

²⁹⁸ *L'axe harmonieux* : déjà, en 1828, dans sa traduction du *Marchand de Venise*, Vigny avait écrit ces vers doux et chantants :

Sur le dôme sans fin, vois la foule infinie
 Des diamants du ciel dans l'air même incrustés ;
 De ces globes suivant leurs chemins veloutés,
 Il n'en est pas un seul dont l'invisible roue
 Ne produise un concert qui se mêle et se joue
 Parmi les chants divins des anges aux yeux bleus ;
 Mais cet enchantement des sons miraculeux
 Ne se peut révéler qu'aux âmes délivrées
 Des corps, et pour toujours de bonheur enivrées.

³⁰¹ Telle l'antique Cybèle.

³⁰⁶ S'il maudit la Nature, c'est qu'il la trouve belle, et qu'elle attire jalousement à elle les effusions de tendresse du poète et parfois du philosophe.

³⁰⁸ Réplique à un sarcasme satanique de Byron : « Je te prends en pitié d'aimer ce qui doit périr », dit Lucifer à Caïn. — Dans son *Histoire de France* (IV, 1840), Michelet méditait ainsi sur l'individu. Chaque homme est « une personne, un être unique, irréparable, que rien ne remplacera. Rien de tel avant, rien après ; Dieu ne recom-

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ? 310

Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ? 315

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi,
Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines, 320
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule en y posant ton front ?

mencera point. Il en viendra d'autres sans doute ; le monde, qui ne se lasse pas, amènera à la vie d'autres personnes, meilleures peut-être, mais semblables, jamais, jamais... » — Cet être qui passe, éphémère, unique, il faut l'aimer, dit le poète.

³⁰⁹ Par sa pitié et sa spontanéité, la femme s'oppose à la nature fatale et impassible. Créature délicate, frêle, souffrante, toujours menacée, et pour ainsi dire « mourante », Eva concentre en elle les caractères de l'humanité éphémère.

³¹⁰ Sur ces vers se sont appuyés les critiques qui ont voulu voir, dans Eva, M^{me} Dorval. M. Dupuy s'élève contre cette hypothèse. Il en propose plusieurs comme possibles. (A. de V., II, 362.) Eva était peut-être originairement M^{me} Dorval, puis un fantôme idéal imaginé d'après elle. L'actrice, médiatrice entre le poète et le public, lui avait laissé l'idée de la mission providentielle de la femme. Combien Vigny ne transfigurait-il pas l'objet de sa passion ! Pour des vers composés avant leur rupture, il avait sans doute extrait de son expérience sentimentale tout ce qui était pure idée. La symbolique Eva, à laquelle il adresse cette « lettre », conserverait ainsi quelques traits de la créature de chair qu'il avait aimée jadis jusqu'à la maudire.

³¹⁴ *Indolente* : 1^{er} texte.

³¹⁹ *Qui dut* (latinisme fréquent au xvii^e siècle) : qui aurait dû.

³²¹ « Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques. » (Journal, 1844.)

³²² « Tu n'es pas le Créateur, tu es le Destructeur ; tu as créé la Mort ; tu n'édifies que le Néant... Tu reçois l'hommage de tout ce qui est : tu n'en recevras jamais de moi. » M. Lauvrière rapproche des vers de Vigny ces invectives adressées à Dieu par le Lucifer de Byron.

Viens du paisible seuil de la maison roulante 325
 Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
 Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
 S'animeront pour toi quand, devant notre porte,
 Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre 330
 Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
 Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
 Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
 A rêver, appuyée aux branches incertaines,
 Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines, 335
 Ton amour taciturne et toujours menacé.

LA SAUVAGE

La Sauvage parut, le 15 janvier 1843, dans la *Revue des Deux Mondes*. C'était le premier des *Poèmes philosophiques* dont le recueil devait faire suite aux *Poèmes antiques et modernes*, mais qui ne vit le jour qu'après la mort de l'auteur : *les Destinées* (1864).

Dans ses *Nouveaux Lundis* (VI), Sainte-Beuve considère ce poème comme l'expression du « contraste de la vie errante primitive avec la colonisation la plus civilisée », comme « l'éloge de la famille anglaise, du confort anglais, de la religion biblique anglicane ». S'il ajoute « l'idée est supérieure à l'exécution ; la

³²⁷ Cf. le poème *L'Esprit pur* : tous mes poèmes.

³²⁹ « Voilà un vers à joindre au *Pontum adspectabant flentes* de Virgile, un vers presque égal lui-même à l'immensité », avait écrit Sainte-Beuve en marge de son exemplaire des *Destinées*. (Cf. R. H. L. F., 1907, p. 138, et *Nouv. lundis*, VI.)

³³⁵ Réminiscence d'un mot de Rosalinde à Orlando, dans *Comme il vous plaira*, de Shakespeare : « Je pleurerai pour rien, comme Diane dans la fontaine... », charmante comparaison à laquelle Vigny a fait un sort.

³³⁶ Cette Eva ne serait-elle pas une « admirable idéalisation de la timide et toujours tremblante M^{me} de Vigny », malade et fragile, jalouse de son époux, ne tenant qu'à lui ? M. Dupuy aime à la penser. Des deuils cruels et de communs regrets avaient resserré leur union. « Ne serait-ce pas le vrai sens, le sens profond de cette strophe dernière, si pénétrante de mélancolie et de grave douceur ? » Cet amour dévoué, mêlé de piété conjugale, aurait inspiré au poète quelques-uns de ses plus beaux vers. Dans la *Revue Universitaire* du 15 juin 1913, M. Pierre Martino, étudiant *La Maison du Berger*, présente une hypothèse différente, mais bien vraisemblable.

pièce paraît longue », il allait plus loin dans son quant à soi. Son exemplaire des *Destinées* porte sur *la Sauvage* cette condamnation : « C'est ennuyeux. »

Malgré ses longueurs, ses gaucheries, son prosaïsme, et la curiosité excessive de certains symboles, ce poème reste intéressant. Vigny ne cachait point sa prédilection pour lui et, dans une lettre adressée le 31 janvier 1843 à M^{lle} C. Maunoir, il écrivait : « Je désire bien que *la Sauvage* vous occupe dans vos réflexions sérieuses. J'ai voulu prouver que la civilisation pouvait être chantée ainsi que la raison, et que les races sauvages étaient coupables envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime Jean-Jacques Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien. »

La couleur locale de *La Sauvage* ne vient pas seulement de Chateaubriand, comme nous l'avons montré dans la *Revue universitaire* du 15 juillet 1909 (*Alfred de Vigny et Chateaubriand, La Sauvage*), mais aussi de Fenimore Cooper, le romancier de *La Prairie*, des *Pionniers*, des *Puritains d'Amérique*, du *Dernier des Mohicans*. Lecteur et admirateur d'A. de Tocqueville, Vigny s'inspira de plus d'une page de son livre : *De la démocratie en Amérique* (1836-1839). Tel article de la *Revue britannique* (juin 1840) reposait devant l'auteur de *Stello* la question des races sauvages. (Cf. R. H. L. F., Jean Giraud, *Toujours les sources de Vigny*. I, *La genèse de « La Sauvage »*, 1913.)

I

Solitudes que Dieu fit pour le Nouveau Monde,
Forêts, vierges encor, dont la voûte profonde
A d'éternelles nuits que les brûlants soleils
N'éclairent qu'en tremblant par deux rayons vermeils
(Car le couchant peut seul et seule peut l'aurore 5
Glisser obliquement au pied du sycomore),
Pour qui, dans l'abandon, soupirent vos cyprès ?
Pour qui sont épaissis ces joncs luisants et frais ?

¹ Cf. *La Prairie* de J. F. Cooper : « L'auteur a placé un Américain qui regrette *la solitude, que Dieu, comme il le dit lui-même, a fait pour le désert.* » (Préface du traducteur.)

^{3.4} Lointain reflet de la fameuse description de la forêt de Marseille, dans la *Pharsale* de Lucain.

⁶ Dans *les Pionniers*, et dans *la Prairie*, il est souvent question de *sycomores*.

⁷ On retrouve dans *Atala* « les grandes forêts de pins..., les bois de cyprès et de sapins », et jusqu'aux soupirs de la nature : « Aucun

Quels pas attendez-vous pour fouler vos prairies ?
 De quels peuples éteints étiez-vous les patries ? 10
 Les pieds de vos grands pins, si jeunes et si forts,
 Sont-ils entrelacés sur la tête des morts ?
 Et vos gémissements sortent-ils de ces urnes
 Que trouve l'Indien sous ses pas taciturnes ?
 Et ces bruits du désert, dans la plaine entendus, 15
 Est-ce un soupir dernier des royaumes perdus ?
 Votre nuit est bien sombre et le vent seul murmure.
 — Une peur inconnue accable la nature.
 Les oiseaux sont cachés dans le creux des pins noirs,
 Et tous les animaux ferment leurs reposoirs 20
 Sous l'écorce, ou la mousse, ou parmi les racines,
 Ou dans le creux profond des vieux troncs en ruines.
 — L'orage sonne au loin, le bois va se courber,
 De larges gouttes d'eau commencent à tomber ;

bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois ; on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert... Mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice.. » (Cf. v. 15.),

¹⁰⁻¹⁴ Si Chateaubriand évoque tel « peuple maintenant inconnu » c'est de Tocqueville que se souvient ici Vigny : « Une tradition obscure, mais répandue chez la plupart des tribus indiennes des bords de l'Atlantique, nous enseigne que jadis la demeure de ces mêmes peuplades avait été placée à l'ouest du Mississipi. Le long des rives de l'Ohio et dans toute la vallée centrale, on trouve encore chaque jour des monticules élevés par la main de l'homme. Lorsqu'on creuse jusqu'au centre de ces monuments, on ne manque guère, dit-on, de rencontrer des ossements humains, des instruments étranges, des armes, des ustensiles de tous genres faits d'un métal, ou rappelant des usages ignorés des races actuelles.

« Les Indiens de nos jours ne peuvent donner aucun renseignement sur l'histoire de ce peuple inconnu... » (*De la démocratie en Amérique.*)

— Voir dans *Atala* un cimetière indien planté de « grands bois de sapins... Les troncs de ces arbres..., montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes et formaient le péristyle de ce temple de la mort... »

¹⁶ *Perdus* : au sens latin, *qui ont péri*. De même *taciturnes* pour *muets* (v. 14).

²⁰ *Reposoirs* : vieilli dans cette acception.

²³ Le décor est funèbre comme la scène à évoquer ; pour achever l'impression d'horreur, le poète appelle un orage. — Cf. *Atala* : « Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits

Le combat se prépare et l'immense ravage 25
 Entre la nue ardente et la forêt sauvage.

II

Qui donc cherche sa route en ces bois ténébreux ?
 Une pauvre Indienne au visage fiévreux,
 Pâle et portant au sein un faible enfant qui pleure.
 Sur un sapin tombé, pont tremblant qu'elle effleure, 30
 Elle passe : et sa main tient sur l'épaule un poids
 Qu'elle baise ; autre enfant pendu comme un carquois.
 Malgré sa volonté, sa jeunesse et sa force,
 Elle frissonne encor sous le pagne d'écorce
 Et tient sur ses deux fils la laine aux plis épais, 35
 Sa tunique et son lit dans la guerre et la paix.
 — Après avoir longtemps examiné les herbes
 Et la trace des pieds sur leurs épaisses gerbes
 Ou sur le sable fin des ruisseaux abondants,
 Elle s'arrête et cherche avec des yeux ardents 40
 Quel chemin a suivi dans les feuilles froissées
 L'homme de la *Peau-Rouge* aux guerres insensées.

sublimes... La nue se déchire et l'éclair trace un rapide losange de feu..., les forêts plient... »

²⁷ Cette pauvre Indienne rappelle la Céluta des *Natchez* : « Son front pâli était ombragé de ses cheveux noirs ; ses grands yeux exprimaient l'amour et la mélancolie ; son enfant, qu'elle portait avec grâce sur son sein, montrait son visage riant auprès du visage attristé de sa mère... Elle part ; elle franchit des ruisseaux sur des branches entrelacées, légers ponts que les sauvages jettent en passant... » — Faut-il ajouter que Vigny avait vu, comme tous les parisiens, les six sauvages (quatre hommes et deux femmes) de la tribu des Osages, qu'un missionnaire américain avait amenés en France en août 1827 ?

³² Chactas évoque le temps où il était « porté dans une peau de castor aux épaules d'une mère ». (*Atala*.)

³⁴ 1^{er} texte (*Revue des Deux Mondes*) : la pagne : selon l'usage de Voltaire et parfois de Chateaubriand. Il est question dans *Atala* de « robes d'écorce ».

³⁷ Cf. F. Cooper, ou même Chateaubriand.

⁴⁰ *Yeux ardents* : brillants comme ceux du jeune Conanchet dans les *Puritains d'Amérique*. (Chap. x.)

⁴² *Aux guerres insensées* : cf. v. 130 ; ces guerres fratricides servaient d'argument aux Américains qui refoulaient sans trêve les Peaux-Rouges.

Comme la lice errante, affamée et chassant,
 Elle flaire l'odeur du sauvage passant,
 Indien, ennemi de sa race Indienne 45
 Et de qui la famille a massacré la sienne.
 Elle écoute, regarde et respire à la fois
 La marche des Hurons sur les feuilles des bois ;
 Un cri lointain l'effraie, et dans la forêt verte
 Elle s'enfonce enfin par une route ouverte. 50

Elle sait que les blancs, par le fer et le feu,
 Ont troué ces grands bois semés des mains de Dieu,
 Et, promenant au loin la flamme qui calcine,
 Pour labourer la terre ont brûlé la racine,
 L'arbre et les joncs touffus que le fleuve arrosait. 55
 Ces Anglais qu'autrefois sa tribu méprisait
 Sont maîtres sur sa terre, et l'Osage indocile
 Va chercher leur foyer pour demander asile.

III

Elle entre en une allée où d'abord elle voit
 La barrière d'un parc. — Un chemin large et droit 60

⁴⁷ *Respire* : flaire du v. 44.

⁵¹ Se rappeler la description du village fondé par le Père Aubry (*Atala*) : « Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature ; au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines... » — Voir aussi un défrichement par la cognée et par le feu dans les *Puritains*.

⁵⁶ Cf. *les Puritains*. Le mépris des chasseurs indiens pour les pionniers Yengeeses (Anglais) éclate à plusieurs reprises.

⁵⁷ Il est question des Osages dans les *Natchez*. C'était une tribu belliqueuse, réputée pour sa fierté.

⁵⁹ Dans *les Pionniers* se trouve décrite une maison semblable, « carrée », on y accède par une avenue de peupliers ; elle est entourée d'un enclos. — Le fort des Puritains de la vallée de Wish-Ton-Wish offre bien des commodités : protégé par des barrières hautes et fortes de bois raboteux, percé de meurtrières offrant peu d'ouvertures, sauf sur le toit, il semblerait le modèle suivi par Vigny. Toutefois le poète, par goût du contraste, a évoqué sur le seuil de la forêt vierge un cottage anglais, confortable comme « une maison de Londres » (v. 90).

C'est probablement telle page du *Voyage en Amérique* de Cha-

Conduit à la maison de forme britannique,
 Où le bois est cloué dans les angles de brique,
 Où le toit invisible entre un double rempart
 S'enfonce, où le charbon fume de toute part,
 Où tout est clos et sain, où vient blanche et luisante 65
 S'unir à l'ordre froid la propreté décente.
 Fermée à l'ennemi, la maison s'ouvre au jour,
 Légère comme un kiosk, forte comme une tour.
 Le chien de Terre-Neuve y hurle près des portes,
 Et des blonds serviteurs les agiles cohortes 70
 S'empressent en silence aux travaux familiers,
 Et, les plateaux en mains, montent les escaliers.
 Deux filles de six ans aux lèvres ingénues
 Attachaient des rubans sur leurs épaules nues ;
 Mais, voyant l'Indienne, elles courent ; leur main 75
 L'appelle et l'introduit par le large chemin
 Dont elles ont ouvert, à deux bras, la barrière ;
 Et caressant déjà la pâle aventurière :
 « As-tu de beaux colliers d'azaléa pour nous ?
 Ces mocassins musqués, si jolis et si doux, 80

teaubriand qui servit de canevas à Vigny pour cette partie du poème : « Les défrichements offraient un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. Dans le coin d'un bois, qui n'avait jamais retenti que des cris du sauvage et des bruits de la bête fauve, on rencontrait une terre labourée ; on apercevait du même point de vue la cabane d'un Indien et l'habitation d'un planteur. Quelques-unes de ces habitations, déjà achevées, rappelaient la propreté des fermes anglaises et hollandaises... »

« J'étais reçu dans ces demeures d'un jour ; j'y trouvais souvent une famille charmante, avec tous les agréments et toutes les élégances de l'Europe ; des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces ; tout cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Le soir, lorsque les serviteurs étaient revenus des bois ou des champs, avec la cognée ou la charrue, on ouvrait les fenêtres ; les jeunes filles de mon hôte chantaient, en s'accompagnant sur le piano, la musique de Paësiello et de Cimarosa, à la vue du désert... »

⁷⁰ Véritables épithètes homériques. (Cf. *Odyssée*, I, 109.) — De même : aux lèvres ingénues (v. 73)

⁷⁴ *Épaules nues* : comme les petits enfants de Kitty Bell.

⁷⁷ 1^{er} texte : à deux mains. Vigny a supprimé la répétition.

⁷⁸ *Aventurière* n'a pas son sens péjoratif. (Cf. *La Bouteille à la mer*, v. 136.)

⁷⁹ et suiv. Les objets demandés à la Sauvage par les petites filles rappellent les présents offerts à Chactas prisonnier par les femmes

Que ma mère à ses pieds ne veut d'autre chaussure ?
 Et les peaux de castor, les a-t-on sans morsure ?
 Vends-tu le lait des noix et la sagamité ^a ?
 Le pain anglais n'a pas tant de suavité.

C'est Noël aujourd'hui, Noël est notre fête, 85
 A nous, enfants ; vois-tu ? la Bible est déjà prête ;
 Devant l'orgue ma mère et nos sœurs vont s'asseoir,
 Mon frère est sur la porte et mon père au parloir. »

L'Indienne aux grands yeux leur sourit sans répondre,
 Regarde tristement cette maison de Londres 90
 Que le vent malfaiteur apporta dans ses bois,
 Au lieu d'y balancer le hamac d'autrefois.
 Mais elle entre à grands pas, de cet air calme et grave
 Près duquel tout regard est un regard d'esclave.

Le parloir est ouvert, un pupitre au milieu ; 95
 Le Père y lit la Bible à tous les gens du lieu.
 Sa femme et ses enfants sont debout et l'écoutent,
 Et des chasseurs de daims, que les Hurons redoutent,
 Défricheurs de forêts et tueurs de bison,
 Valets et laboureurs, composent la maison. 100

de « la Peau-Rouge » : « de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité, des jambons d'ours, des peaux de castor », ou les menus cadeaux qu'échangeaient Chactas et sa compagne : « Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des mocassines de peau de rat musqué avec du poil de porc-épic... Tantôt je lui faisais des colliers avec des graines rouges d'azaléa. » Une note de Chateaubriand notait au pied de la page d'*Atala* pour *sagamité* « sorte de pâte de maïs ». — La forme *mocassin* était plus courante.

⁸³ 1^{er} texte : Azaléa, Sagamité. — Vigny tenait à ces majuscules.

⁸⁶⁻⁷ Bible..., orgue : nous sommes chez un puritain anglo-américain.

⁸⁹ Taciturnes sont les Indiens, dans la réalité et dans le roman.

⁹⁰ Londres : p. Londres (licence autorisée par Voltaire, Chénier).

⁹¹ Le malfaiteur, plus expressif que *malfaisant*, qui ferait ici cacophonie.

⁹³⁻⁹⁴ Cf. *les Puritains*, ch. xxii : « Il est rare que la philosophie d'un chef indien l'abandonne assez pour détruire le *calme* et de *gravité* convenable à leur rang. »

⁹⁸⁻¹⁰⁰ Cette maison rappelle celle du vieux Mark Heathcote dans la vallée de Wish-Ton-Wish.

a) [Pâte de maïs].

Le Maître est jeune et blond, vêtu de noir, sévère
 D'aspect, et d'un maintien qui veut qu'on le révère.
 L'Anglais-Américain, nomade et protestant,
 Pontife en sa maison, y porte, en l'habitant,
 Un seul livre, et partout où, pour l'heure, il réside, 105
 De toute question sa papauté décide :
 Sa famille est croyante, et, sans autels, il sert,
 Prêtre et père à la fois, son Dieu dans un désert.

Celui qui règne ici d'une façon hautaine
 N'a point voulu parer sa maison puritaine, 110
 Mais l'œil trouve un miroir sur les aciers brunis,
 La main se réfléchit sur les meubles vernis ;
 Nul tableau sur les murs ne fait briller l'image
 D'un pays merveilleux, d'un grand homme ou d'un sage,
 Mais sous un cristal pur, orné d'un noir feston, 115
 Un billet en dix mots qu'écrivit Washington.

¹⁰³ et suiv. Cf. Tocqueville : « Aux extrêmes limites des Etats confédérés, sur les confins de la société et du désert, se tient une population de hardis aventuriers qui... n'ont pas craint de s'enfoncer dans les solitudes de l'Amérique et d'y chercher une nouvelle patrie. A peine arrivé sur le lieu qui doit lui servir d'asile, le pionnier abat quelques arbres à la hâte, et élève une cabane sous la feuillée... C'est un homme très civilisé, qui, pour un temps, se soumet à vivre au milieu des bois, et qui s'enfonce dans les déserts du Nouveau Monde avec la Bible, une hache et des journaux. » — Suivant une expression célèbre, l'Anglais, *roi et pontife entre ses quatre murs*, prend pour devise : *My house is my castle*.

¹⁰⁷ 1^{er} texte : *autel*.

¹¹⁰ Dans les *Pionniers*, la demeure d'un anglo-américain est ornée d'une « bibliothèque de forme antique en acajou... et de « cadres de bois noirci ». On y remarque des bustes : Homère, Shakespeare, Franklin, Washington.

¹¹⁵ Mauvaises périphrases descriptives.

¹¹⁶ Washington, héros de prédilection de Vigny. Ne le cite-t-il pas spécialement ici pour ses nobles et vertueuses paroles rapportées par Tocqueville ? « Nous sommes plus éclairés et plus puissants que les nations indiennes ; il est de notre honneur de les traiter avec bonté et même avec générosité. » — *Washington* rime ici pour l'œil seulement, et *Shakspeare* seulement pour l'oreille, au vers suivant.

¹¹⁷ Cf. Tocqueville : « Le génie littéraire de la Grande-Bretagne darde encore ses rayons jusqu'au fond des forêts du Nouveau Monde. Il n'y a guère de cabane de pionnier où l'on ne rencontre quelques tomes dépareillés de Shakspeare. Je me rappelle avoir lu pour la première fois le drame féodal d'Henri V dans une *log-house*. »

Quelques livres rangés, dont le premier Shakspeare
 (Car des deux bords anglais ses deux pieds ont l'empire),
 Attendent dans un angle, à leur taille ajusté,
 Les lectures du soir et les heures du thé. 120
 Tout est prêt et rangé dans sa juste mesure,
 Et la maîtresse, assise au coin d'une embrasure,
 D'un sourire angélique et d'un doigt gracieux
 Fait signe à ses enfants de baisser leurs beaux yeux.

IV

— La sauvage Indienne au milieu d'eux s'avance ; 125
 « Salut, maître. Moi, femme et seule en ta présence,
 Je te viens demander asile en ta maison ;
 Nourris mes deux enfants ; tiens-moi, dans ta prison,
 Esclave de tes fils et de tes filles blanches,
 Car ma tribu n'est plus, et ses dernières branches 130
 Sont mortes. Les Hurons, cette nuit, ont scalpé
 Mes frères; mon mari ne s'est point échappé ;
 Nos hameaux sont brûlés comme aussi la prairie.
 J'ai sauvé mes deux fils à travers la tuerie ;
 Je n'ai plus de hamac, je n'ai plus de maïs, 135
 Je n'ai plus de parents, je n'ai plus de pays. »
 — Elle dit sans pleurer et sur le seuil se pose,
 Sans que sa ferme voix ajoute aucune chose.
 Le Maître, d'un regard intelligent, humain,
 Interroge sa femme en lui serrant la main. 140

¹¹⁸ Vigny évoque Shakspeare comme le colosse de Rhodes.

¹¹⁹⁻¹²¹ *Du goût du bien-être matériel en Amérique*, tel est le titre d'un chapitre de l'ouvrage de Tocqueville (III, 258). — Dans le roman de Gustave de Beaumont, *Marie ou l'Esclavage aux Etats-Unis*, tableau de mœurs américaines, Vigny avait pu trouver maints détails intéressants : la prière en commun chez les Puritains de la Nouvelle Angleterre ; l'heure du thé ; « Washington seul a des bustes, des inscriptions » ; les pionniers américains, etc.

¹²⁶ *Femme et seule en ta présence* : elle tient à rassurer l'homme blanc.

¹³¹ *Scalpé* : le Peau-Rouge, remarque Tocqueville, « s'attache à la barbarie comme à un signe distinctif de sa race... », l'usage sanguinaire du scalp se perpétuait toujours.

¹³⁸ Vers bien plat.

« Ma sœur, dit-il ensuite, entre dans ma famille ;
 Tes pères ne sont plus ; que leur dernière fille
 Soit sous mon toit solide accueillie, et chez moi
 Tes enfants grandiront innocents comme toi.
 Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre 145
 Est sacrée et confère un droit héréditaire
 A celui qui la sert de son bras endurci.
 Caïn le laboureur a sa revanche ici,
 Et le chasseur Abel va, dans ses forêts vides,
 Voir errer et mourir ses familles livides, 150

¹⁴¹ Tocqueville indique que les Jésuites au Canada, et les puritains dans la Nouvelle Angleterre, ont essayé de civiliser les Indiens.

¹⁴⁵ Souvenir d'*Atala* : « Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant le terrain ; des arbitres établissaient les premières propriétés... [dans le village où le P. Aubry a installé des « familles vagabondes, dont les mœurs étaient féroces et la vie fort misérable »].

« ... J'admiraient le triomphe du christianisme sur la vie sauvage : je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux noces primitives de l'homme et de la terre ; l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme...

« Je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée sur la vie errante et oisive du sauvage .. »

¹⁴⁶ Cf. *Paris*, v. 127 et note.

¹⁴⁸ Comme le remarque Sainte-Beuve, Abel chasseur n'est pas juste ; — suivant la Genèse, il était pasteur de brebis. — Dans son *Journal*, Vigny avait écrit, un jour d'amertume byronienne : « Dans l'affaire de Caïn et d'Abel, il est évident que Dieu eut les premiers torts, car il refusa l'offrande du laborieux laboureur pour accepter celle du fainéant pasteur. — Justement indigné, le premier-né se vengea. » — Dans *Caïn*, de Byron, le laboureur offre les fruits de la terre, et Abel le pasteur verse le sang de ses agneaux sur l'autel ; est-ce à quoi pensait ici Vigny ?

¹⁴⁹ et suiv. Le poète s'était documenté chez Tocqueville : « Les Européens, après avoir dispersé au loin les tribus indiennes dans les déserts, les ont condamnées à une vie errante et vagabonde, pleine d'inexprimables misères... » Le gibier recule devant la civilisation et l'industrie européenne ; aussi les tribus disparaissent, décimées par la famine : « On rencontre alors ces infortunés rôdant comme des loups affamés au milieu de leurs bois déserts. L'amour instinctif de la patrie les attache au sol qui les a vus naître. »

Les *peuples chasseurs* sont ceux « chez lesquels la civilisation parvient le plus difficilement à fonder son empire ». « Les Indigènes de l'Amérique du Nord ne considèrent pas seulement le travail comme un mal, mais comme un déshonneur, et leur orgueil lutte contre la civilisation presque aussi obstinément que leur paresse. » — Cf. *Les Puritains* : « Ils ont des habitudes cruelles et sauvages... La femme

Comme des loups perdus qui se mordent entre eux,
 Aveuglés par la rage, affamés, malheureux,
 Sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme,
 Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme.

« Hommes à la peau rouge ! Enfants, qu'avez-vous fait ?¹⁵⁵
 Dans l'air d'une maison votre cœur étouffait,
 Vous haïssiez la paix, l'ordre et les lois civiles
 Et la sainte union des peuples dans les villes,
 Et vous voilà cernés dans l'anneau grandissant.
 C'est la Loi qui, sur vous, s'avance en vous pressant. 160
 La Loi d'Europe est lourde, impassible et robuste ;
 Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste.
 Sur les deux bords des mers vois-tu de tout côté
 S'établir lentement cette grave beauté ?

n'est point aimée parmi eux..., car la force de corps y est plus respectée que de tendres liens. »

¹⁵⁵ Contestant le droit de possession des Indiens, John Quincey-Adams disait : « Quel est le droit d'un chasseur sur la forêt immense qu'il a parcourue en poursuivant sa proie ?... Le sein fécond de la mère patrie... sera-t-il exclusivement réservé à quelques centaines d'enfants paresseux ? Non content de mépriser en paix les devoirs et les bienfaits de la civilisation, faut-il que l'orgueilleux sauvage élève devant elle des barrières infranchissables ? Lui sera-t-il permis d'empêcher que la solitude se peuple ? que les chênes de la forêt tombent sous la hache intelligente pour se métamorphoser en habitations élégantes et commodes. » Vigny avait rencontré ce texte capital dans un article de la *Revue Britannique* : *Les Peaux-Rouges* (juin 1840).

¹⁵⁷ « Pour lui, être libre, c'est échapper à presque tous les liens des sociétés. Il se complait dans cette indépendance barbare, et il aimerait mieux périr que d'en sacrifier la moindre partie. La civilisation a peu de prise sur un pareil homme. » (Tocqueville.) — Cf. *Le dernier des Mohicans*.

¹⁵⁸ Contre-partie des vers 24-25 de *La Maison du Berger*. — Cf. aussi *La Mort du Loup*, 69-70.

¹⁵⁹ La civilisation les enserre de tout côté ; cf. « cercle », v. 162 ; *cyclique*, v. 165.

¹⁶¹ Dans la *Prairie*, un pionnier appelle la loi « un ami » et parlant à une jeune fille, il ajoute : « C'est une triste chose sans doute ; mais je pense quelquefois que c'est encore pis là où elle ne se trouve nulle part. Oui, oui, la loi est nécessaire pour prendre soin de ceux qui ne sont doués ni de force ni de prudence... ». — D'après la fable pseudo-classique, la Loi, divinité allégorique, fille de Jupiter et de Thémis, était une « femme majestueuse..., diadème sur la tête..., un sceptre en main... » Sa devise : *In legibus salus*.

¹⁶³ Dans la conclusion du *Voyage en Amérique*, Chateaubriand faisait un bel éloge de la liberté et des républiques américaines (Etats-Unis et Républiques espagnoles).

Prudente fée, elle a, dans sa marche cyclique, 165
 Sur chacun de ses pas mis une République.
 Elle dit, en fondant chaque neuve cité :
 « Vous m'appelez la Loi, je suis la Liberté. »
 Sur le haut des grands monts, sur toutes les collines,
 De la Louisiane aux deux sœurs Carolines, 170
 L'œil de l'Européen qui l'aime et la connaît
 Sait voir planer de loin sa pique et son bonnet,
 Son bonnet phrygien, cette pourpre où s'attache,
 Pour abattre les bois, une puissante hache.
 Moi, simple pionnier, au nom de la raison 175
 J'ai planté cette pique au seuil de ma maison,
 Et j'ai, tout au milieu des forêts inconnues,
 Avec ce fer de hache ouvert des avenues ;
 Mes fils, puis, après eux, leurs fils et leurs neveux,
 Faucheront tout le reste avec leurs bras nerveux, 180
 Et la terre où je suis doit être aussi leur terre ;
 Car de la sainte Loi tel est le caractère,
 Qu'elle a de la nature interprété les cris.
 Tourne sur tes enfants tes grands yeux attendris,

¹⁶⁷ *Neuve cité* : New-York, la Nouvelle-Orléans, etc.

¹⁶⁸ Formule digne d'un Spinoza ou d'un Locke.

¹⁷² Toujours l'allégorie : Vigny attache un sens symbolique à chaque partie du faisceau de la Liberté, emblème républicain. — Les puritains (*pilgrims*) professaient des théories démocratiques et républicaines (Tocqueville).

¹⁷⁵ La hache, instrument de défrichement, et, partant, de civilisation. Cf. v. 103, note.

¹⁷⁹ *Neveux* (*nepotes*) : petits-fils, descendants. — « La fiction nécessaire de toute propriété n'existe pas si elle n'est revêtue du caractère de Perpétuité. La Perpétuité seule est juste, je le répète. Lequel de nous concevrait la loi qui dépouillerait son petit-fils de la terre qu'elle laissait à son fils ? » (Vigny, *De la propriété littéraire, Post-scriptum*, 15 janvier 1843.)

¹⁸¹ Chez Chateaubriand, le P. Aubry montrait quelques velléités communistes. Vigny, d'accord avec Cooper (dans les *Puritains*, les *Pionniers*, etc.), et avec J. Quincey Adams, admet que la culture et la mise en valeur créent un titre de propriété plénière. « C'est par l'agriculture que l'homme s'approprie le sol », écrit aussi Tocqueville. A Proudhon, qui, dans sa fameuse brochure : *Qu'est-ce que la propriété ?* niait que « la loi, en constituant la propriété », ait été « le développement d'une loi de la nature », Vigny répond par cette comparaison charmante, qui peut rivaliser avec telle stance de *Childe Harold* (iv, 149).

Ma sœur, et sur ton sein. Cherche bien si la vie 185
 Y coule pour toi seule. Es-tu donc assouvie
 Quand brille la santé sur ton front triomphant ?
 Que dit le sein fécond de la mère à l'enfant ?
 Que disent, en tombant des veines azurées,
 Que disent en courant les gouttes épurées ? 190
 Que dit le cœur qui bat et les pousse à grands flots ?
 — Ah ! le sein et le cœur, dans leurs divins sanglots
 Où les soupirs d'amour aux douleurs se confondent,
 Aux morsures d'enfant le cœur, le sein, répondent :
 « A toi mon âme, à toi ma vie, à toi mon sang 195
 « Qui du cœur de ma mère au fond du tien descend,
 « Et n'a passé par moi, par mes chastes mamelles,
 « Qu'issu du philtre pur des sources maternelles ;
 « Que tout ce qui fut mien soit tien, ainsi que lui ! »

 Oui ! dit la blonde Anglaise en l'interrompant. — Oui ! 200
 Répéta l'Indienne en offrant le breuvage
 De son sein nud et brun à son enfant sauvage,
 Tandis que l'autre fils lui tendait les deux bras.
 — « Sois donc notre convive, avec nous tu vivras,
 Poursuivit le jeune homme, et peut-être, chrétienne 205
 Un jour, ma forte loi, femme, sera la tienne,

189-190 1^{er} texte :

Que disent *en courant* les veines azurées,
 Que disent *en tombant* les gouttes épurées ?

192-194 Reprise, avec cet entrecroisement que les grammairiens anciens appelaient chiasme.

202 *Nud* : licence p. nu.

203 *Ses* : 1^{er} texte.

204 Vigny essaie de rendre tout son sens au mot *convive*.

206 De même chez Cooper, lorsqu'on amène dans le fort de la vallée de Wish-Ton-Wish un jeune indien captif, Miantonimoh : « Je vois le doigt sage et prévoyant de la Providence dans tout ceci, dit le vieux Mark Heathcote d'un air solennel ; l'enfant a été privé d'un parent qui aurait pu le plonger davantage encore dans les ténèbres du paganisme, et il a été conduit ici afin d'être mis dans la voie droite. Il vivra parmi nous, et nous essaierons de faire pénétrer une instruction religieuse dans son esprit. Qu'il soit nourri également des choses spirituelles et des choses temporelles. Qui sait ce qui lui est réservé ? » (Chap. v.)

Et tu célébreras avec nous, tes amis,
La fête de Noël au foyer de tes fils. »

LA COLÈRE DE SAMSON

Ce poème posthume fut révélé au public dans la *Revue des Deux Mondes* (15 janvier 1864). Vigny l'a daté de son séjour en Angleterre (1839), six mois au moins après la rupture définitive de sa liaison avec M^{me} Dorval. C'est la *Nuit d'Octobre* d'un poète jaloux de cacher sa vie et de se détacher de soi-même.

Trahi, vendu, les yeux dessillés, il dégage avec une discrétion hautaine et un pessimisme irrémédiable la leçon symbolique de sa douloureuse aventure. Il s'élève à une vue d'ensemble : l'antagonisme éternel de l'homme et de la femme, le néant de l'amour dans le cœur féminin. De ses douleurs passées, il anime un immortel symbole.

Il transfigure le Samson du *Livre des Juges* (xvi) et même le *Samson Agonistes* de Milton « déchu et dégradé par la concupiscence ». (E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 313.) Le Samson de Vigny se plaint ; il accuse la nature, lance sa malédiction à la loi de la vie, « poésie implacable et brûlante, coulée puissante et sombre de pessimisme dont rien dans les écrits en vers du xix^e siècle, ne passe la vigueur et ne peut faire oublier la beauté ».

.
« Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,

²⁰⁸ La méthode préconisée par l'article cité de la *Revue britannique* « consisterait à prendre soin, comme ferait un père de famille, de l'existence matérielle que doivent mener dans une patrie nouvelle les malheureux débris de la tribu que l'on évince... » C'est ce que fait le puritain imaginé par Vigny. — C'est parce qu'il s'était si consciencieusement renseigné et parce qu'il avait médité plus de vingt ans sur la destinée des races sauvages que le poète ne cachait point sa prédilection pour cette pièce parfois bien gauche, mais fort intéressante.

¹ Après avoir évoqué, en se souvenant sans doute d'une toile de Mantegna, Samson séduit par Dalila,

... le maître jeune et grave
. Dont la force divine obéit à l'esclave,

Vigny formule la loi de la lutte perpétuelle entre les deux sexes — avec un mépris biblique et primitif de la femme, et aussi un préjugé d'homme.

Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme...

.
Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.

.
— Donc ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas ! — 5

Celle à qui va l'amour, et de qui vient la vie,

Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie...

« Eternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme

N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,

Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur 40

Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.

— Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie.

Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,

Et trois fois a versé des pleurs fallacieux

Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ; 45

Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée,

De se voir découverte ensemble et pardonnée ;

Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur

Ecrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante, 20

Que mon corps gigantesque et ma tête puissante

⁴ Alfred de Musset avait déjà écrit dans *Le fils du Titien* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1838) : « Et les femmes ont toutes plus ou moins un peu de l'instinct de Dalila ; elles savent saisir à propos le secret des cheveux de Samson. » — Boutade chez l'un, sombre lamento chez l'autre poète.

⁵ C'est Samson qui parle : — ou du moins le poète n'exhale sa plainte que « sous un masque grandiose, hébraïque, impersonnel » (Sainte-Beuve.) Nous sommes loin de la *Nuit de Décembre* ou de la *Nuit d'Octobre*.

¹¹ « Si l'on me rase la tête, toute ma force m'abandonnera », dit à Dalila le Samson du *Livre des Juges*. — *Divins* : consacrés à Dieu.

¹³ « Vous m'avez déjà menti par trois fois », dit Dalila au héros d'Israël.

^{18.19} « Votre générosité m'écrase », dit la duchesse de *Quitte pour la peur* à son époux ; puis encore après le départ de ce galant homme : « Il m'a sauvée, il m'a traitée comme une enfant, avec une pitié dédaigneuse qui m'anéantit et me punit bien plus que la sévérité d'un autre. » N'y a-t-il pas la façon de pardonner ?

²⁰ « Samson à bout, non de pardon, mais de courage, donnerait sa vie pour rien. » (Sainte-Beuve.)

Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain
 Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
 Toujours voir serpenter la vipère dorée
 Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée ; 25
 Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr...
 Toujours mettre sa force à garder sa colère
 Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
 D'où le feu s'échappant irait tout dévorer ;
 Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer, 30
 C'est trop ! Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.
 J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
 Qu'ils seront beaux les pieds de celui qui viendra
 Pour m'annoncer la mort ! — Ce qui sera, sera ! »
 Il dit et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure 35
 Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,
 Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,
 Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux,
 Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne
 Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine, 40
 Le placèrent debout, silencieusement,
 Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement,
 Et deux fois, en tournant, recula sur sa base
 Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase,
 Allumèrent l'encens, dressèrent un festin 45
 Dont le bruit s'entendait du mont le plus lointain,

²² « Samson n'avait-il pas pris sur ses épaules les deux portes de la ville de Gaza pour les porter sur le haut d'une montagne ? »

²⁴ Souvenir du *Samson Agonistes* de Milton : « Cette vipère, cette femme d'audace, l'impie Dalila... »

³³ Cf. *Isaïe*, LII, 7 : « Qu'ils sont beaux les pieds de celui... qui annonce la bonne nouvelle. » — Fénelon s'était déjà souvenu de cette expression si simplement belle : « Ils sont beaux les pieds de ces hommes qui vont porter jusqu'au bout du monde les lumières de la vérité et de la foi. » (Sermon sur l'Épiphanie.)

³⁴ Résignation. — Cf. Préface de *Cromwell* : « Che sara, sara. »

³⁸ « Les Philistins... lui arrachèrent aussitôt les yeux ; et l'ayant mené à Gaza chargé de chaînes, ils l'enfermèrent dans une prison. » (*Juges*, XVI, 21.)

⁴⁰ Comme le vers 46, rappelle le goût de V. Hugo.

⁴² Cf. *Rois*, V, 3. Placée auprès de Dagon, l'arche d'alliance fait tomber par un prodige la statue du dieu des Philistins.

⁴⁵ Sacrifice, festin, réjouissance, tout est indiqué dans la Bible.

Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée
 Placèrent Dalila, pâle prostituée,
 Couronnée, adorée et reine du repas,
 Mais tremblante, et disant : IL NE ME VERRA PAS ! 50

Terre et ciel ! avez-vous tressailli d'allégresse
 Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse
 Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang
 Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant ?
 Et quand enfin Samson, secouant les colonnes 55
 Qui faisaient les soutiens des immenses pylônes,
 Ecrasa d'un seul coup, sous les débris mortels,
 Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels ?

Terre et ciel ! punissez par de telles justices
 La trahison ourdie en des amours factices, 0
 Et la délation du secret de nos cœurs
 Arraché dans nos bras par des baisers menteurs.

Ecrit à Shavington (Angleterre), 7 avril 1839.

LA MORT DU LOUP

Non content de se rappeler les chasses au loup de son grand-père, de son père et de ses oncles, Vigny dut prendre plus d'une fois le fusil en main. Peut-être est-ce un souvenir personnel qu'il met en œuvre dans cette pièce, la plus parfaite qui soit sortie de sa plume ? (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1843.) Dès longtemps il avait été frappé de la résignation « stoïque » des animaux devant la mort. (Cf. *le Déluge*, v. 162.)

Avant lui, Rousseau et Byron avaient fait la même observation ; mais le germe de *La Mort du Loup* pourrait bien être un des *Lays of ancient Rome* de Macaulay, « La prophétie de Capys » (1842) : « Le bœuf trace le sillon, obéissant à l'aiguillon ; ... avec

Mais Vigny s'inspire également de Milton. La fin héroïque de Samson est racontée par un messenger. Dalila triomphante s'était jointe aux ennemis de Samson ; on eût dit une déesse, à la voir.

⁵⁶ Pylônes : Vigny s'intéressait dès longtemps à l'art égyptien.

⁵⁹ Il est bien difficile de ne pas voir dans cet appel à la vengeance implacable un cri de colère du poète trahi. « La forme est idéale toujours, écrivait Sainte-Beuve, mais le vase porte, cette fois, les marques de la flamme. » L'heure du pardon n'avait pas encore sonné.

cris et bonds l'épagneul répond au sifflet de son maître..., mais ta nourrice [la louve qui a allaité Romulus et Rémus] ne répond à nul maître, ta nourrice ne porte nul fardeau... ; quand toute la meute, en aboyant, cerne son repaire plein de sang, elle meurt en silence, jetant de rudes morsures au milieu des limiers mourants. » Cette hypothèse de A. A. Digeon [*R. H. L. F.*, 1909, 2] paraît assez probable. Macaulay servit-il d'intermédiaire entre Byron et Vigny ? Vigny et Macaulay s'inspirèrent-ils du même vers de Byron ?

And the wolf dies in silence...

Il est difficile de le dire. — D'ailleurs l'originalité du poète français reste entière.

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
 Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
 Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
 Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
 Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes, 5
 Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
 Nous avons aperçu les grands ongles marqués
 Par les loups voyageurs que nous avons traqués.
 Nous avons écouté, retenant notre haleine
 Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine 10
 Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
 Le girouette en deuil criait au firmament ;
 Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
 N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
 Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés, 15
 Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.

^{1.3} Décor sombre et sinistre. Dans *L'enlèvement de la redoute*, de Mérimée, un vieux soldat tire un mauvais augure de la couleur rouge de la lune. (Cf. *La Frégate la Sérieuse*, v. 189.)

⁵ *Brandes* : bruyères séchées sur pied, en Poitou. (Le Duchat.)

⁶ 1^{er} texte : *landes*.

¹⁴ *De ses pieds* : allégorie mythologique.

¹⁶ *Sur leurs coudes...* Cf. V. Hugo, *Les voix intérieures*, A Albert Durer :

Une forêt pour toi, c'est un monde hideux.
 Le songe et le réel s'y mêlent tous les deux.
 Là se penchent rêveurs les vieux pins, les grands ormes
 Dont les rameaux tordus font cent coudes difformes...

Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
 Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
 A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
 Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut, 20
 A déclaré tout bas que ces marques récentes
 Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
 De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
 Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
 Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches 25
 Nous allions pas à pas en écartant les branches.
 Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
 J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
 Et je vois au delà quatre formes légères
 Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères, 30
 Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
 Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
 Leur forme était semblable et semblable la danse ;
 Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
 Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi, 35
 Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
 Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
 Sa Louve reposait comme celle de marbre
 Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
 Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus. 40
 Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
 Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.

²⁰ *En défaut* : terme de chasse, perdre la piste.

²⁹ *Quatre formes légères* : il n'y a que deux louveteaux (v. 23), mais le clair de lune projette leurs deux ombres.

³⁰⁻³² Echos probables des vers de Macaulay cités plus haut.

³⁶ *L'homme leur ennemi*. Dans son *Histoire des quadrupèdes*, Buffon écrit que le loup meurt souvent de faim, « parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois... »

³⁸⁻⁴⁰ Suivant la tradition, Romulus et Rémus, exposés sur le Tibre, furent portés par les eaux au pied du Palatin et nourris par une louve. Dans *Childe-Harold* (IV, 88), Byron salue cette nourrice de Rome : « Toi dont les mamelles de bronze semblent encore contenir le lait des conquérants, dans le palais où nous t'admirons comme un antique monument de l'art !... » Cette statue célèbre avait été souvent reproduite : elle était en bronze.

Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
 Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
 Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante, 45
 Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
 Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
 Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
 Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
 Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles, 50
 Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
 Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
 Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
 Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
 Le clouaient au gazon, tout baigné dans son sang ; 55
 Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
 Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
 Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
 Et, sans daigner savoir comment il a péri,
 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri. 60

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
 Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
 A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,
 Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
 Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve 65
 Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
 Mais son devoir était de les sauver, afin
 De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,

⁴⁶ *Pantelante* : haletante.

⁴⁷ « Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et de la mâchoire .. Il mord cruellement... » (Buffon)

⁵⁹⁻⁶⁰ « Lorsqu'on le tire et que la balle lui casse quelque membre, il crie ; et cependant, lorsqu'on l'achève à coups de bâton, il ne se plaint pas comme le chien : il est plus dur, moins sensible... » (Buffon.) — Noter la résignation hautaine (*sans daigner savoir...*) de ce loup symbolique, dont les « grands yeux » semblent dicter la fière consigne du silence.

⁶⁸ Cf. v. 36 (note).

A ne jamais entrer dans le pacte des villes
 Que l'homme a fait avec les animaux serviles 70
 Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
 Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
 Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux, 75
 C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
 A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
 Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
 — Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
 Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur ! 80
 Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
 A force de rester studieuse et pensive,
 Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
 Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
 Gémir, pleurer, prier, est également lâche. 85
 Fais énergiquement ta longue et lourde tâche

⁶⁹⁻⁷² Le loup ne s'apprivoise jamais. L'homme a pu, au contraire, domestiquer le chien et s'en faire un précieux auxiliaire pour la chasse. — Le poète idéalise la louve : il appelle *devoir* ce que le naturaliste appelle *instinct*.

⁷³ Vigny se souvient ici de J.-J. Rousseau et de Byron. — Cf. *L'Emile* : « La première loi de la résignation nous vient de la nature. Les sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, et l'endurent presque sans se plaindre. Celle-là détruite, il s'en forme une autre, tirée de la raison ; mais peu savent l'en tirer, et cette résignation factice n'est jamais aussi pleine et entière que la première. » (J. Langlais.)

Cf. *Childe-Harold* (IV, st. XXI) : ... « Le chameau supporte sans se plaindre les plus pesants fardeaux, et le loup sait mourir en silence... De tels exemples nous seraient-ils donnés en vain ? Si des animaux d'une race ignoble et sauvage souffrent avec résignation, ne pourrions-nous pas, nous qui sommes formés avec des éléments plus nobles, braver les malheurs de la vie ?... »

⁸⁵ En 1823, Vigny écrivait déjà dans *Dolorida* :

. . . mais les fortes douleurs
 Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs :
 Elle reste immobile et, sous un air paisible,
 Mord, d'une dent jalouse, une main insensible...

Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Écrit au château du M***

LA FLUTE

Sainte-Beuve trouve dans cette pièce, qui parut dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 mars 1843, une « poésie familière, un sentiment d'humilité et de fraternité peu habituel à Vigny ». Qu'on relise le *Pauvre diable*, de Voltaire, ou *Dupont et Durand*, de Musset, et on appréciera davantage la pitié et l'indulgence du poète de *La Flûte*. Il nous y présente ce que nous appelons familièrement un « raté » ; mais avec quel respect et quelle délicatesse il nous raconte les tristes aventures de cette épave humaine, quelles circonstances atténuantes il sait trouver pour les fautes ou les erreurs du pauvre mendiant !

Mais le principal intérêt de ce « poème philosophique » lui vient de la méditation développée dans la III^e partie. Pour expliquer l'existence du mal moral et l'imperfection de toute œuvre, de tout acte humains, Vigny a recours à une image sensible, à un symbole tout platonicien. L'âme se sert du corps, disait Socrate à Cébès dans le *Phédon*, mais les sens l'égarent et la troublent... « La philosophie recevant l'âme liée véritablement et pour ainsi dire collée au corps et forcée de considérer les choses non par elle-même, mais par l'intermédiaire des organes, comme à travers les murs d'un cachot et dans une obscurité absolue, reconnaissant que toute la force du cachot vient des passions qui font que le prisonnier aide lui-même à serrer sa chaîne ; la philosophie, dis-je, recevant l'âme en cet état, l'exhorte doucement et travaille à la délivrer... » Si Vigny semble admettre ce dualisme, il ne croit pas encore à une telle efficacité de la philosophie. Il croit le mal incurable ; ce ne serait que dans un monde meilleur que l'âme retrouverait la vue claire des choses et la liberté.

Durant cette vie, l'esprit a beau concevoir le bien et rêver l'idéal, mal servi par les organes, il multiplie, dans la réalisation, les fautes, les désaccords, les erreurs. Platon appelait l'âme

⁸⁷ *Le sort* : la destinée ; Vigny ne dit pas la Providence.

⁸⁸ « Les chasseurs en savent là-dessus plus long que moi ; mais ici il me paraît qu'il y a un peu trop de désaccord entre la bête prise pour exemple et la moralité trop quintessenciée. » (Sainte-Beuve.) Le critique se montre sévère pour cette « stoïque idéalisation de l'animal féroce. » Leconte de Lisle en sentait mieux la grandeur : « *La Mort du Loup* est un cri de douleur autrement fier et viril que les lamentations élégiaques acclamées par la foule contemporaine... »

l'harmonie d'une lyre ; Vigny compare l'âme à l'artiste qui ne réussit jamais à tirer de sa flûte, instrument chétif, imparfait, les sons qu'il lui demande. « Il s'en prend moins au joueur qu'à la flûte. » Les gaucheries d'exécution de ce poème d'intéressante conception viennent comme à l'appui de sa thèse.

Le poète tenait à ce symbole de la Flûte, qui lui permettait de discuter une théorie du métaphysicien Maine de Biran, en illustrant telle Maxime d'un pessimiste du grand siècle, La Rochefoucauld : « La force et la faiblesse de l'esprit sont mal nommées ; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps. » (XLIV.)

Un ferme propos de pitié et d'humilité s'impose comme conclusion de cette méditation.

I

Un jour je vis s'asseoir au pied de ce grand arbre
 Un Pauvre qui posa sur ce vieux banc de marbre
 Son sac et son chapeau, s'empressa d'achever
 Un morceau de pain noir, puis se mit à rêver.
 Il paraissait chercher dans les longues allées 5
 Quelqu'un pour écouter ses chansons désolées ;
 Il suivait à regret la trace des passants
 Rares et qui, pressés, s'en allaient en tous sens.
 Avec eux s'enfuyait l'aumône disparue,
 Prix douteux d'un lit dur en quelque étroite rue 10
 Et d'un amer souper dans un logis malsain.
 Cependant il tirait lentement de son sein,
 Comme se préparait au martyr un apôtre,
 Les trois parts d'une Flûte et liait l'une à l'autre,
 Essayait l'embouchure à son menton tremblant, 15
 Faisait mouvoir la clef, l'épurait en soufflant,

8 1^{er} texte : tout sens.

10-11 On lit dans le *Journal d'un poète* (1839) : « Oui, dit Stello..., je hais la misère, non parce qu'elle est la *privation*, mais parce qu'elle est la *saleté*. Si la misère était ce que David a peint dans *les Horaces*, une froide maison de pierres, toute vide, ayant pour meubles deux chaises de paille, un lit de bois dur, une charrue dans un coin, une coupe de bois pour boire de l'eau pure et un morceau de pain sur un couteau grossier, je bénirais cette misère parce que je suis stoïcien. Mais quand la misère est un grenier avec une sorte de lit à rideaux sales, des enfants dans un berceau d'osier, une soupe sur un poêle et du beurre sur les draps, dans un papier, — la bière et le cimetière me semblent préférables. »

Sur ses genoux ployés frottait le bois d'ébène,
 Puis jouait. — Mais son front en vain gonflait sa veine,
 Personne autour de lui pour entendre et juger
 L'humble acteur d'un public ingrat et passager. 20
 J'approchais une main du vieux chapeau d'artiste,
 Sans attendre un regard de son œil doux et triste
 En ce temps de révolte et d'orgueil si rempli ;
 Mais, quoique pauvre, il fut modeste et très poli.

II

Il me fit un tableau de sa pénible vie. 25
 Poussé par ce démon qui toujours nous convie,
 Ayant tout essayé, rien ne lui réussit,
 Et le chaos entier roulait dans son récit.
 Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
 Qu'entreprise avortée et grandeur en paroles. 30
 D'abord, à son départ, orgueil démesuré,
 Gigantesque écriteau sur un front assuré,
 Promené dans Paris d'une façon hautaine ;
 Bonaparte et Byron, poète et capitaine,
 Législateur aussi, chef de religion 35
 (De tous les écoliers c'est la contagion),
 Père d'un panthéisme orné de plusieurs choses,
 De quelques âges d'or et des métempsycoses
 De Bouddha, qu'en son cœur il croyait inventer ;
 Il l'appliquait à tout, espérant importer 40
 Sa révolution dans sa philosophie ;
 Mais des contrebandiers notre âge se défie ;

²³⁻²⁴ Quelque amertume dans ces vers.

²⁶ « Deux démons à leur gré partagent notre vie... J'appelle l'un l'Amour, et l'autre l'Ambition », écrivait La Fontaine. (*Le Berger et le Roi.*)

³² « Ecriteau... » : l'image n'est pas très heureuse ; — on comprend toutefois qu'il s'agit des prétentions présomptueuses qu'affiche le jeune homme.

³⁴ Voir E. Estève : *Byron et le romantisme français*. — Bonaparte et Byron, les deux dieux des « enfants du siècle ».

³⁵ Cf. dans les *Œuvres choisies* de Musset, *Dupont et Durand*, satire assez cruelle des utopistes humanitaires, Fourieristes et Saint-Simoniens.

Bientôt par nos fleurets le défaut est trouvé ;
D'un seul argument fin son ballon fut crevé.

Pour hisser sa nacelle il en gonfla bien d'autres 45
Que le vent dispersa. Fatigué des apôtres,
Il dépouilla leur froc. (Lui-même le premier
Souriait tristement de cet air cavalier
Dont sa marche, au début, avait été fardée
Et, pour d'obscurs combats, si pesamment bardée : 50
Car, plus grave à présent, d'une double lueur
Semblait se réchauffer et s'éclairer son cœur ;
Le Bon Sens qui se voit, la Candeur qui l'avoue,
Coloraient en parlant les pâleurs de sa joue.)
Laisant donc les couvents, panthéistes ou non, 55
Sur la poupe d'un drame il inscrivit son nom
Et vogua sur ces mers aux trompeuses étoiles ;
Mais, faute de savoir, il sombra sous ses voiles
Avant d'avoir montré son pavillon aux airs.
Alors rien devant lui que flots noirs et déserts, 60
L'océan du travail si chargé de tempêtes
Où chaque vague emporte et brise mille têtes.
Là, flottant quelques jours sans force et sans fanal,
Son esprit surnagea dans les plis d'un journal,
Radeau désespéré que trop souvent déploie 65
L'équipage affamé qui se perd et se noie.
Il s'y noya de même, et de même, ayant faim,
Fit ce que fait tout homme invalide et sans pain.

⁴⁴ *Ballon* à rapprocher de *nacelle* (v. 45). Image semblable dans le *Journal* (1833) : « C'est un grand malheur que de porter avec soi dans l'avenir son maladroit critique comme un ballon sa nacelle. »

⁴⁷ *Froc* : les saint-simoniens portaient un costume spécial, rehaussé de bleu-barbeau.

⁴⁹ *Fardée* : chargée (vieilli).

⁵⁶ Vigny affectionne les comparaisons nautiques. Dans la *Lettre à MM. les Députés*, écrite le 15 janvier 1841 — sur la propriété littéraire — on lit déjà : « Sur ce mot vide de sens [Carrière des lettres] se sont embarqués, pour faire naufrage dans la mer perfide de la publicité, des milliers de jeunes gens dont le cœur généreux était déçu par un espoir chimérique et les yeux fascinés par je ne sais quel phare toujours errant, »

« Je gémiss, disait-il, d'avoir une pauvre âme
 Faible autant que serait l'âme de quelque femme, 70
 Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
 Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.
 L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
 Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue.
 Je vois grossir l'obstacle en invincible amas, 75
 Je tombe ainsi que Paul en marchant vers Damas.
 — Pourquoi, me dit la voix qu'il faut aimer et craindre,
 Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ne peux m'étreindre ?
 — Et le rayon me trouble et la voix m'étourdit,
 Et je demeure aveugle et je me sens maudit. » 80

III

« Non, criai-je en prenant ses deux mains dans les miennes,
 Ni dans les grandes lois des croyances anciennes,
 Ni dans nos dogmes froids, forgés à l'atelier,
 Entre le banc du maître et ceux de l'écolier,
 Ces faux Athéniens dépourvus d'atticisme, 85
 Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
 N'ont découvert un mot par qui fût condamné
 L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né.

⁷⁰ 1^{er} texte : *femme*.

⁷³⁻⁷⁴ Vigny ne se confesse-t-il pas par la bouche de son pauvre joueur de flûte ? Ebloui par son idée, le poète a souvent désespéré d'achever sa tâche « d'ouvrier en livres » ; et même, une fois l'œuvre terminée, il souffrait de constater l'imperfection de son art — comme de tout art humain.

⁷⁶⁻⁸⁰ Cf. *Actes des Apôtres*, ix. Vigny paraphrase le récit de la conversion de saint Paul. « Mais lorsqu'il était en chemin, et qu'il approchait déjà de Damas, il fut tout d'un coup environné et frappé d'une lumière du ciel.

Et tombant par terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?...

« ... Le Seigneur lui répondit.. Or les hommes qui l'accompagnaient demeurèrent tout étonnés ; car ils entendaient une voix ; mais ils ne voyaient personne. »

⁸³ *Nos dogmes froids...* « L'éclectisme est une lumière sans doute, mais une lumière comme celle de la lune, qui éclaire sans échauffer. » (*Journal*, 1829.)

⁸⁶ Bons vers satiriques.

⁸⁸ Souvenir des Évangiles.

« C'est assez de souffrir sans se juger coupable
 Pour avoir entrepris et pour être incapable ; 90
 J'aime, autant que le fort, le faible courageux
 Qui lance un bras débile en des flots orageux,
 De la glace d'un lac plonge dans la fournaise
 Et d'un volcan profond va tourmenter la braise.
 Ce Sisyphe éternel est beau, seul, tout meurtri, 95
 Brûlé, précipité, sans jeter un seul cri,
 Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe
 A toujours ramasser son rocher qui retombe.
 Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
 Vous dédaignent jamais, méprisez leur mépris ; 100
 Car ce sommet de tout, dominant toute gloire,
 Ils n'y sont pas, ainsi que l'œil pourrait le croire.
 On n'est jamais en haut. Les forts, devant leurs pas,
 Trouvent un nouveau mont inaperçu d'en bas,
 Tel que l'on croit complet et maître en toute chose 105
 Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose,
 Et qu'il est tel grand but qu'en vain il entreprit.
 — Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.
 « Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
 Des organes mauvais servent l'intelligence 110

⁹¹ N'est-ce pas l'intention, l'effort qu'on apprécie dans la conduite d'un homme, plus que le résultat, indépendant de la volonté ?

⁹² Vigny pensait sans cesse à montrer aux prises l'homme et la destinée. « L'une l'emportant comme la mer, et l'autre grand parce qu'il la devance, ou grand parce qu'il lui résiste. » (*Journal*, 1829.) — Cf. *Les Destinées*, v. 83.

⁹⁵ Le poète prête à la fable antique un sens symbolique qu'elle n'avait point chez Homère. (*Odyssée*, XI, 593.) On songe à Lucrèce (III, 993), ou à Dante. — M^{me} de Staël, pensant aux adversaires de la perfectibilité, écrit : « Quel triste spectacle que ces générations s'occupant sur la terre, comme Sisyphe dans les enfers, à des travaux constamment inutiles ! Et que serait donc la destinée de la race humaine, si elle ressemblait au supplice le plus cruel que l'imagination des poètes ait conçu ? » (*De l'Allemagne*, III, XXI.) — Dans ses *Réflexions sur la vérité dans l'Art*, Vigny montrait les philosophies « roulant sans cesse leur rocher, qui n'arrive jamais et retombe sur elles ».

¹⁰⁸ *Tout homme...* aussi le vrai mérite est-il modeste et indulgent. Lamartine avait écrit dans *L'homme* :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux...

¹¹⁰ Maine de Biran définissait, on le sait, l'homme : « une intelli-

Et touchent, en tordant et tourmentant leur nœud,
 Ce qu'ils peuvent atteindre et non ce qu'elle veut.
 En traducteurs grossiers de quelque auteur céleste
 Ils parlent... Elle chante et désire le reste.
 Et, pour vous faire ici quelque comparaison, 115
 Regardez votre flûte, écoutez-en le son.
 Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
 La lèvre ? Etait-il pas ou moins rude ou moins tendre ?
 Eh bien ! c'est au bois lourd que sont tous les défauts,
 Votre souffle était juste et votre chant est faux. 120
 Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve,
 Je crois qu'après la mort, quand l'union s'achève,
 L'âme retrouve alors la vue et la clarté,
 Et que, jugeant son œuvre avec sérénité,
 Comprenant sans obstacle et s'expliquant sans peine, 125
 Comme ses sœurs du ciel elle est puissante et reine,
 Se mesure au vrai poids, connaît visiblement
 Que son souffle était faux par le faux instrument,

gence servie par des organes », Vigny rectifie : « mal servie ». — Citant ce vers dans le *Journal*, le poète ajoute un exemple : « Malebranche était idiot jusqu'à l'âge de dix-sept ans. — Une chute le blesse à la tête, on le trépane, il devient un homme de génie. Descartes trépané fut devenu peut-être idiot. (1842.) » Dans une lettre du 2 avril 1843 à Léon de Wailly, Vigny rappelle l'histoire de Malebranche, puis ajoute : « N'est-ce pas là vraiment un trou de la Flûte qui se débouche ? »

¹¹¹ *Leur nœud* : les liens qui les retiennent prisonniers de la matière (?). On trouverait dans *La mort de Socrate*, et dans *Novissima verba* de Lamartine des images et une conception semblables. — Cf. *Le mont des Oliviers*, v. 106.

¹¹³ *En traducteurs grossiers...*, c'est la doctrine platonicienne. Héraclite avait déjà dit : « Ce sont de mauvais témoins pour l'homme que l'œil et l'oreille ; ils ont des âmes barbares. » — Ecrivant un jour à une jeune Anglaise qui lui avait demandé un autographe, Vigny disait : « L'écriture grossière représente aussi mal la Parole que la lente parole représente la pensée, mais nous devons les bénir jusqu'au jour où nous connaissons la langue céleste que rien ici-bas ne nous fait deviner, si ce n'est l'Amour et la Prière. »

¹¹⁵ Transition bien gauche, mais révélatrice de la méthode du poète.

¹²¹ Cf. *Paris*, v. 251.

¹²² *S'achève* : prend fin. — Idéalisme platonicien.

¹²³ *La vue et la clarté* : la vue claire. Vigny a écrit ailleurs :

Le cristal, c'est la vue et la clarté du juste.

N'était ni glorieux ni vil, n'étant pas libre ;
 Que le corps seulement empêchait l'équilibre ; 130
 Et calme, elle reprend, dans l'idéal bonheur,
 La sainte égalité des esprits du Seigneur. »

IV

Le Pauvre alors rougit d'une joie imprévue,
 Et contempla sa Flûte avec une autre vue ;
 Puis, me connaissant mieux, sans craindre mon aspect, 135
 Il la baisa deux fois en signe de respect,
 Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
 Ce *Salve Regina* que chantent les Trappistes.
 Son regard attendri paraissait inspiré,
 La note était plus juste et le souffle assuré. 140

LE MONT DES OLIVIERS

Ce poëme parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin 1843. Après un retour éphémère aux croyances chrétiennes, devant la tombe de sa mère, Vigny n'avait pas tardé à retomber dans son incrédulité. Il avait lu *La vie de Jésus* de Strauss, traduite par E. Littré. Plus que jamais, « la religion du Christ » lui paraissait une « religion de désespoir ». (*Journal*, 1834.) Estimant sans doute que « le *mythe* peut être bon à conserver comme mythologie philosophique » (*ibid.*, 1839), il évoqua dans cette pièce admirable les souffrances *humaines* du Christ au mont des Oliviers. Il s'en prend à Dieu des angoisses du Fils de l'homme ; il accuse l'Être tout-puissant, éternellement silencieux, impassible, à l'heure fatidique où Jésus adressait

son dernier soupir et sa dernière voix,
 Une plainte à son Père, un pourquoi sans réponse...

(Lamartine.)

Quel développement puissant et quelle signification inattendue le poëte penseur donne à telle scène de la *Messiede* où Klopstock

¹²⁹ Le corps supprime toute liberté, et partant toute culpabilité. C'est assez d'avoir souffert, il est impossible qu'on soit encore « maudit ».

¹³⁸ Vigny, amateur enthousiaste de musique, avait dû être ravi en une « pure extase » par le chant grave et mesuré, d'une beauté solennelle, du *Salve Regina*, qu'on pouvait entendre à l'office du soir dans les couvents de la Trappe.

évoquait le supplice du Christ, le silence qui régnait sur la création plongée dans l'ombre, la désolation universelle... et le silence, toujours le silence de la nature et de l'Éternel ! Si de ce fragment du chant VIII du « Messie », cité avec enthousiasme par Chateaubriand (*Essai sur les Révolutions*), on passe au *Songe de Jean-Paul*, vision d'épouvante et de désespoir que M^me de Staël avait dévoilée aux lecteurs de *l'Allemagne*, on n'en ressentira que plus d'admiration encore pour le talent poétique, la vigueur de conception et la profondeur de pensée de Vigny. Son œuvre paraît plus vraiment originale et plus belle, à mesure qu'on la compare avec la rêverie saisissante, apocalyptique et bizarre de l'humoriste, ou avec l'épisode de Klopstock. — On comprend, en outre, l'amertume du poète devant l'indifférence du public de 1843, et aussi la confiance avec laquelle il espérait en la postérité.

I

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul,
 Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul ;
 Les disciples dormaient au pied de la colline.
 Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline,
 Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux ; 5
 Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
 Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
 Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe ;
 Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
 Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani. 40

¹ Vigny prête cette attitude au Christ : dans les Évangiles, il est agenouillé, à environ un jet de prière de ses disciples. (S. Luc.) Chez S. Matthieu, il revient plusieurs fois vers eux et les trouve endormis. — *Seul* : l'abandon où le laissent ses fidèles redouble sa tristesse.

² Touche romantique.

⁴ La nature semble associée aux sentiments du personnage : les oliviers frissonnent, le vent seul répondra à la voix du Fils de l'homme (v. 30). — Cf Klopstock : « Un vaste silence régnoit dans toute l'étendue de la création .. Le calme effrayant qui régnoit dans la nature étoit l'image de la mort... Bientôt l'obscurité couvrit la terre, où régnoit un profond silence, et ce silence morne augmentoit avec les ténèbres..., la nature entière étoit ensevelie dans un calme sinistre... » (Cité par Chateaubriand.)

⁶ « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (S. Matthieu.)

⁷ Attitude insolite.

⁸ « Comme un voleur de nuit... » : comparaison familière employée par S. Paul, *Aux Thessaloniens*, v, 2.

⁹ Jésus aimait à se retirer sur la montagne des Oliviers.

¹⁰ Paraphrase des versets évangéliques.

Il se courbe, à genoux, le front contre la terre ;
 Puis regarde le ciel en appelant : « Mon Père ! »
 — Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
 Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
 Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente 15
 Découle de sa tête une sueur sanglante.
 Il recule, il descend, il crie avec effroi :
 « Ne pouviez-vous prier et veiller avec moi ? »
 Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
 Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres. 20
 Le Fils de l'homme alors remonte lentement.
 Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament
 Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
 Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
 D'une veuve, et ses plis entourent le désert. 25
 Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
 Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
 Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
 Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
 « Mon Père ! » Le vent seul répondit à sa voix. 30

¹¹ « Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : Mon Père... » (Matthieu, 39.) — *Se courbe...* semble gauche.

¹³ Vigny se souvient du *Songe de Jean Paul*. Le Christ qui a regardé dans l'abîme, aux dernières limites de l'univers, s'est écrié : — Père, où es-tu ? — « Mais je n'ai entendu que la pluie qui tombait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éternelle tempête... m'a seule répondu. Relevant ensuite mes regards vers la voûte des cieux, je n'y ai trouvé qu'une orbite vide, noire et sans fond... » (M^{me} de Staël.) Cf. F. Baldensperger, A. de V., *Le « Songe de Jean Paul », dans le Romantisme français.*

¹⁶ « Et il lui vint une sueur comme de gouttes de sang, qui coulait jusqu'à terre. » (Luc.)

¹⁸ « Il vint ensuite vers ses disciples, et les ayant trouvés endormis, il dit à Pierre : Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? » (Matthieu.)

^{22.23} Chez S. Luc on lit : « Alors il lui apparut un ange du ciel qui vint le fortifier. Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. » — Vigny montre un Christ plus abandonné, interrogeant en vain le ciel, cherchant l'ange qui doit venir le soutenir dans son angoisse. — Cf. *Le Déluge*, v. 123.

²⁹ *Trois fois* : « Il s'en alla encore prier pour la troisième fois, disant les mêmes paroles. » (S. Matthieu.)

Il tomba sur le sable assis, et, dans sa peine,
 Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
 — Et la terre trembla, sentant la pesanteur
 Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II

Jésus disait : « O Père, encor laisse-moi vivre ! 35
 Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre !
 Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
 Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main ?
 C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
 Quand meurt celui qui dit une parole neuve ; 40
 Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
 Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
 Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,
 Qu'il a comme enivré la famille mortelle
 D'une goutte de vie et de divinité, 45
 Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : « Fraternité. »
 « Père, oh ! si j'ai rempli mon douloureux message,
 Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage,
 Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,
 Pour l'offrande des corps recevant les esprits, 50
 Substituant partout aux choses le symbole,
 La parole au combat, comme aux trésors l'obole,

³¹ *Assis* : attitude de la désolation chez les Israélites.

³² *Humaine*, cf. v. 27.

³³⁻³⁴ Vers d'un retentissement admirable.

³⁵ *Encor laisse-moi* : inversion maladroite.

³⁶ *Le dernier mot* : le mot capital, essentiel.

⁴⁰ *Qui dit* (au passé). — *Une parole neuve* : l'évangile (bonne nouvelle).

⁴² *Epanché* : le terme est joli, mais convient mal à un mot ; Vigny a dans l'idée une liqueur de vie, un breuvage (v. 44, *enivré*).

⁴⁴ *La famille mortelle* : Cf. *Paris*, v. 170 : « famille humaine », l'expression porte sa date, mais n'était point sans beauté.

⁴⁷ *Message* : mission ; plus harmonieux que le mot propre, il est préféré par Vigny ; cf. *Eloa* :

Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu...

⁴⁹ *Humain* : fait par l'homme. Défaillances d'expression.

⁵² *Au trésor* (1864).

Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin,
 Aux membres de la chair le pain blanc sans levain ;
 Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave 55
 Et l'autre libre ; — au nom du passé que je lave,
 Par le sang de mon corps qui souffre et va finir,
 Versons-en la moitié pour laver l'avenir !
 Père libérateur ! jette aujourd'hui, d'avance,
 La moitié de ce sang d'amour et d'innocence 60
 Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
 « Il est permis, pour tous, de tuer l'innocent. »
 Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
 Des dominateurs durs escortés de faux sages
 Qui troubleront l'esprit de chaque nation 65
 En donnant un faux sens à ma Rédemption.

⁵³ Les couleurs ont une valeur morale aux yeux des romantiques : *rouge* est brutal, sanglant ; *vermeil* radieux et favorable.

⁵⁴ *Aux membres de la chair* : aux agneaux, aux pigeons qu'on sacrifie. — Le nouveau sacrifice se fera sous les espèces du pain et du vin.

⁵⁵ Cf. *Les Destinées*.

⁵⁸ Expression médiocre. — « J'étais comme le Jésus de Manzoni, se souvenant de l'avenir », écrit Vigny dans sa correspondance.

⁶⁰ *Sang d'amour et d'innocence* : tour emprunté à la Bible, et dont on trouve maint exemple chez d'Aubigné, Racine, etc.

⁶¹ Style évangélique : « car plusieurs viendront sous mon nom, et diront... » (S. Marc, xiii, 6)

⁶² Vigny pense aux paradoxes de Joseph de Maistre. (Cf. *Stello*, infra.) Il proteste, de toute son âme ardente de justice et de pitié, contre la souffrance de l'innocent. (Cf. *La fille de Jephté*.) — Cf. S. Jean, xi, 50 : « Vous ne considérez pas, dit Caïphe, qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. »

⁶⁴ *Dominateurs des peuples*, dit la Bible. — Le poète pense aux Inquisiteurs, aux massacreurs de la Saint-Barthélemy (cf. *Madame de Soubise*), aux guerres de religion, aux bûchers d'Espagne, de France ou de Genève, etc.

⁶⁵ Cf. *Journal*, infra ; — et dans *l'Hymne au Christ* de Lamartine (*Harmonies poétiques et religieuses*), dont Vigny cite, dans une lettre, le premier vers :

O Christ, il est trop vrai, ton éclipse est bien sombre

une allusion à la Sainte-Alliance :

L'imposture a terni la vérité suprême,
 Et les tyrans, prenant ta foi pour diadème,
 Ont doré de ton nom le joug des nations.

— Hélas ! je parle encor que déjà ma parole
 Est tournée en poison dans chaque parabole ;
 Eloigne ce calice impur et plus amer
 Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer. 70
 Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
 Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,
 Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
 N'ont rien, mon Père, oh ! rien qui m'épouvante autant !
 Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes, 75
 Ils n'y doivent laisser que des traces profondes ;
 Et, si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet,
 Dont le gémississement sans repos m'appelait,
 C'était pour y laisser deux Anges à ma place
 De qui la race humaine aurait baisé la trace, 80
 La Certitude heureuse et l'Espoir confiant,
 Qui, dans le paradis marchent en souriant.
 Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
 N'ayant que soulevé ce manteau de misère

⁶⁷⁻⁶⁸ Les princes des prêtres et les anciens du peuple ont déjà décidé l'arrestation de Jésus, dont les paraboles *subversives* les inquiètent.

⁶⁹ « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi... » (S. Matthieu.) — *L'absinthe* : comparaison biblique (*Apocalypse*, VIII, 11) comme le fiel.

⁷¹ *Qui viendront* : à venir, auxquelles je serai fatalement livré ; — *d'épine* (au singulier). Cf. *Paris*, v. 100.

⁷³ *Toute la croix* : l'instrument de la passion, ou la passion elle-même.

⁷⁴ Noter l'exclamation romantique au milieu du vers.

⁷⁵ *S'abattre* : le mot convenait mieux aux Destinées qu'à un rédempteur ; — *les mondes* : Vigny pense-t-il qu'il y aurait pluralité de mondes à sauver ? Il songe à la cosmographie mythique d'*Eloa*. — Cf. ici, v. 101.

⁷⁷ *Incomplet* : imparfait.

⁷⁸ *Sans repos* : le mot indique l'effort pénible, la perpétuelle angoisse de l'humanité.

⁷⁹ Allégories pseudo-classiques, à la Louis Racine (*La Religion*) :

La foi, fille du Ciel, devant moi se présente
 Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé.

La Fable représentait l'Espérance, sous les traits d'une jeune Nymphé, « l'air serein, souriant avec grâce... » — Plus bas *le Doute et le Mal*. — « On parle de la foi. Qu'est-ce, après tout, que cette chose si rare ? — Une espérance fervente. — Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder, et n'ai trouvé que cela. — Jamais la certitude. » (*Journal*, 1843.)

Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal, 85
 Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.
 « Mal et Doute ! En un mot je puis les mettre en poudre.
 Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
 De les avoir permis. — C'est l'accusation
 Qui pèse de partout sur la création ! — 90
 Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.
 Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,
 Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir ;
 Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir,
 Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature, 95
 Ce qu'elle prend et donne à toute créature,
 Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,
 Son amour ineffable et ses chastes liens,
 Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,
 Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle ; 100
 Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
 Sont comme celui-ci coupables et sauvés ;
 Si la terre est pour eux ou s'ils sont pour la terre ;
 Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
 D'ignorant le savoir et de faux la raison ; 105
 Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison,

⁸⁵ Cf. *Paris*, v. 237-238.

⁸⁶ Dans *l'Espoir en Dieu* (1838), Musset adressait une pressante prière à la Divinité qui a permis le Mal, le Doute, la Mort. Pour moins profonde et moins élevée qu'elle soit, cette pièce reste révélatrice de l'état d'âme de toute une génération.

⁸⁹ Cf. *Journal*, 1835 : L'âme d'un jeune homme qui s'est suicidé dit à Dieu : « Pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance ? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs ? »

⁹¹ *Tombeau* est inexact (S. Jean, xi, 38). Lazare avait été enseveli dans un sépulcre creusé dans le roc. Toutefois l'impression donnée par le vers est plus vaste et plus juste.

⁹² *Grand* : à mettre en valeur par la diction.

⁹⁴ Vigny formule ici les problèmes que pose la philosophie et la métaphysique : problèmes du bien et du mal, de la vérité et du doute, de la vie et de la mort, de la Providence et du hasard, « tous les pourquoi possibles » (Sainte-Beuve) sur Dieu, la Nature et l'Homme. — *Qu'il parle* : la prière du Christ devient pressante et impérative ; que Lazare révèle les secrets d'outre-tombe.

⁹⁷⁻⁹⁸ *Muets...*, *chastes* : touches propres au poète.

¹⁰⁶ Cf. *La Flûte*.

Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
 Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
 Et la rage sans fin des vagues passions,
 Entre la léthargie et les convulsions ; 110
 Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée
 Attristant la Nature à tout moment frappée ;
 Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
 Sont de vils accidents en un cercle fatal,
 Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles, 115
 Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules ;
 Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
 Des maux immérités, de la mort des enfants ;
 Et si les Nations sont des femmes guidées
 Par les étoiles d'or des divines idées, 120
 Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,
 Se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit ;
 Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
 Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,
 Un regard de vos yeux, un cri de votre voix, 125
 Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
 Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines éternelles,

¹⁰⁹ *Vagues* : vagabondes.

¹¹⁰ Cf. Voltaire, *Candide* : « Martin surtout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. » Senancour, avant Vigny, s'était souvenu de cette phrase dans *Obermann*.

¹¹¹ Souvenir de l'épée de Damoclès. — Cf. *Le Malheur*.

Vers les astres mon œil se lève,
 Mais il y voit pendre le glaive
 De l'antique fatalité.

¹¹⁴ *Cercle fatal* : expression obscure. Vigny pense-t-il au cercle symbole de l'Éternité, comme plus bas il décrit le symbole du temps, le sablier ?

¹¹⁵ *Pôles... épaules* : fusion malencontreuse de deux images : celle des pôles, pivots du monde, et celle d'Atlas.

¹¹⁷ *Les Esprits du mal* : les mauvais anges, les démons.

¹¹⁸ Cf. v. 62 (note). — *La Mort des enfants* : cas particulier de l'injustice qui frappe l'innocence.

¹²⁰ Cf. Chatterton. — Image évangélique : l'étoile a guidé les mages. — Cf. *Stella* de V. Hugo.

¹²¹ Cf. la parabole des vierges folles et des vierges sages. (S. Matthieu, xxv.)

¹²⁷ Les *Destinées* étaient-elles déjà partiellement écrites, ou simplement ébauchées ?

Lâcher leur proie humaine et replier leurs ailes.
 — Tout sera révélé dès que l'homme saura
 De quels lieux il arrive et dans quels il ira. »

130

III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
 Il se prosterne encore, il attend, il espère,
 Mais il renonce et dit : « Que votre volonté
 Soit faite et non la mienne et pour l'éternité ! »
 Une terreur profonde, une angoisse infinie
 Redoublent sa torture et sa lente agonie.
 Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
 Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ;
 La Terre sans clartés, sans astres et sans aurore,
 Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
 Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
 Et puis il vit rôder la torche de Judas.

135

140

LE SILENCE

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,
 Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;

¹²⁹ Napoléon disait à un théophilanthrope : « Oh ! ne me parlez pas d'une religion qui ne me prend qu'à vie, sans m'enseigner d'où je viens et où je vais. » (*Premiers lundis*, II, 195.) C'est ce que Vigny demanderait à une révélation. — « Je sais d'où je viens et où je vais », dit Jésus. (S. Jean, VIII.)

¹³³ *Il remonte* (1864) : faute évidente.

¹³⁶ « Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. » (S. Luc.)
 Le poète se souvient du *Songe de Jean Paul*.

¹³⁸ Cf. Lamennais, *Paroles d'un croyant*, XII : « C'étoit dans une nuit sombre ; un ciel sans astres pesoit sur la terre, comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau. »

¹⁴² « Judas... vient en ce lieu avec des lanternes, des flambeaux et des armes » (S. Jean, XVIII, 3.) Vigny avait pu admirer chez lady Blessington, à Londres, le chef-d'œuvre de Mantegna intitulé *l'Agonie du Jardin*, entré depuis à la *National Gallery*. (É. Dupuy. *A. de V.*, II, 358.)

¹⁴³ Ce codicille, qui formule superbement la consigne stoïque du silence, n'avait point paru du vivant du poète. Sainte-Beuve compare le silence de Vigny au silence d'Ajax chez Homère, au silence de Didon chez Virgile. (*Nouv. lundis*, VI.)

Muet, aveugle et sourd au cri des créatures, 145
 Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
 Le juste opposera le dédain à l'absence,
 Et ne répondra plus que par un froid silence
 Au silence éternel de la Divinité.

2 avril 1862.

LA BOUTEILLE A LA MER

CONSEIL A UN JEUNE HOMME INCONNU.

Ce poëme, « détaché du volume inédit des poëmes philosophiques », parut dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1854. Quel est ce jeune homme inconnu ? Serait-ce le jeune Armand B..., auquel Vigny voulait écrire en novembre 1849, pour le reconforter, à l'Hospice de Tours ? [Cf. *Correspondance*, éd. Sakellaridès, p. 175.] Le poëte pensait qu'on devait encourager les jeunes gens (*Journal*, infra), mais il écrivait à M^{lle} Maunoir : « J'ai reproché à quelques-uns de mes illustres amis les fades compliments par lesquels ils enivraient et égaraient des jeunes hommes dont ils n'avaient pas lu les œuvres, Je n'ai jamais oublié Escousse ; cet enfant gâté fut vraiment asphyxié par d'insensés éloges qui le plaçaient auprès de Shakspeare, si ce n'est un peu plus haut. Lorsque son second ouvrage tomba, croyant qu'il n'avait plus qu'à mourir, il se tua, comme vous savez, en compagnie d'un autre enfant perdu par le compliment parisien. »

Vigny répond au jeune poëte par un mâle conseil stoïcien, qu'il rend plus saisissant par le choix d'un merveilleux symbole. Pessimiste, il a foi dans la science, et dans la destinée de l'idée. Celui-là n'a point perdu sa vie qui a lancé sa bouteille à la mer !

Cette foi idéaliste a inspiré au poëte des *Destinées* quelques-unes de ses plus belles stances.

¹⁴⁵ « Aveugle et sourd » est déjà le destin chez M^{me} de Staël. — Pratiquement, aux yeux de Vigny, le ciel est vide.

¹⁴⁶ « Il est certain que la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie, et marchant vers sa perfection à grand'peine. Dans les deux cas, soyons humbles et incertains. Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon, — peut-être éternel !... » (*Journal*, 1835.)

¹⁴⁷ Cette idée revient à plusieurs reprises dans le *Journal*. — Cf. *La Mort du Loup*, et dans le *Journal inédit* (cité par M. Dorison) : « Faites comme Bouddha ; silence sur Celui qui ne parle pas. »

I

Courage, ô faible enfant, de qui ma solitude
 Reçoit ces chants plaintifs, sans nom, que vous jetez
 Sous mes yeux ombragés du camail de l'étude.
 Oubliez les enfants par la mort arrêtés ;
 Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre ; 5
 De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre,
 Enfin, oubliez l'homme en vous-même. — Ecoutez :

II

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
 Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
 Que dans son grand duel la mer est la plus forte 10
 Et que par des calculs l'esprit en vain répond ;

¹ *Ma solitude* : Vigny vivait alors retiré dans son ermitage de Charente.

³ Souffrant des yeux, le poète protégeait sa vue par une visière. Toujours la périphrase. — « Je ne suis qu'un étudiant perpétuel. » (Vigny.)

⁴ C'est à l'auteur de *Stello* et de *Chatterton* que le « faible enfant » s'était adressé. Vigny tremble que l'exemple de ces malheureux ne lui soit funeste.

⁵ Malfilâtre, que « la faim mit au tombeau », dit Gilbert à l'hôpital (Cf. *Stello* et la satire de Gilbert : *Le dix-huitième siècle*); mort en 1767, auteur d'une ode : *Le soleil fixe au milieu des planètes*, qui n'est pas sans mérite.

⁶ C'est en songeant à l'avenir que Vigny s'est consolé de vivre. Cf. *Journal* : « Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité, non dans le temps présent. »

⁷ Conseil stoïcien. — *Ecoutez* : le poète a hâte d'en venir au symbole dont on retrouve le premier germe dans le *Journal* (1842) : « Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette : « Attrape qui peut. »

⁸ *Grave* : cf. *Journal*. Bisson, *infra*. — Le mouvement rappelle un peu *Canaris*, des *Orientales* :

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer.
 Que ses voiles carrées
 Pendent le long des mâts.
 Qu'on n'y voit que des morts, tombés de toutes parts...
 Grands mâts rompus.

¹⁰ et suiv. Souvenir de Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau... Mais, quand l'univers l'écraserait... »

Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
 Qu'il est sans gouvernail et partant sans ressource,
 Il se croise les bras dans un calme profond.

III

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure, 15
 Les méprise en sachant qu'il en est écrasé,
 Soumet son âme au poids de la matière impure
 Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
 — A de certains moments, l'âme est sans résistance ;
 Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance 20
 Que de la forte foi dont il est embrasé.

IV

Dans les heures du soir, le jeune Capitaine
 A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
 Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
 La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens. 25
 — Il se résigne, il prie ; il se recueille, il pense
 A celui qui soutient les pôles et balance
 L'équateur hérissé des longs méridiens.

V

Son sacrifice est fait ; mais il faut que la terre
 Recueille du travail le pieux monument. 30

¹⁴ Dans *Novissima verba* (*Harmonies poétiques et religieuses*), Lamartine avait adressé à la vérité ces vers de résignation désespérée :

Je ne cherche plus rien à tes clartés funèbres,
 Je m'abandonne en paix à ces flots de ténèbres.
 Comme le nautonier, quand le pôle est perdu,
 Quand sur l'étoile même un voile est étendu,
 Laisant flotter la barre au gré des vagues sombres,
 Croise les bras et siffle et se résigne aux ombres.
 Sûr de trouver partout la ruine et la mort,
 Indifférent au moins par quel vent, sur quel bord...

¹⁷ Liée au corps, l'âme en partage les destinées.

²⁰ *Le penseur s'isole* : une des idées maîtresses de Vigny.

²² *Dans les heures du soir* : pendant ses veilles.

²⁵ *Indiens* : cf. v. 87.

²⁷⁻²⁸ Evocation anthropomorphique d'un dieu maintenant le globe.

³⁰ *Monument* (sens étymologique).

C'est le journal savant, le calcul solitaire,
 Plus rare que la perle et que le diamant ;
 C'est la carte des flots faite dans la tempête,
 La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
 Aux voyageurs futurs sublime testament.

35

VI

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
 Désemparés, perdus, sur la Terre de Feu.
 Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :
 Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
 — Ci-joint est mon journal, portant quelques études
 Des constellations des hautes latitudes.
 Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

40

VII

Puis immobile et froid, comme le cap des brumes
 Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
 Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
 Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,

45

³² Mêmes comparaisons que pour la poésie. (Cf. *La Maison du Berger*, II.)

³⁶ M. Baldensperger remarque que Vigny situe ce naufrage « dans les parages mêmes où Bougainville avait lutté contre les difficultés les plus hostiles ; dans le détroit de Magellan. » C'est le 2 décembre 1767 que le grand explorateur (mort en 1811) parvint au détroit. Vigny avait lu le *Voyage autour du monde de la frégate du roi et la Boudeuse*, la *Flûte et l'Etoile*. (Paris, 1771.) A la page 257, on trouve : « Un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu... » Mais n'avait-il pas eu la curiosité de parcourir le *Journal de la navigation de la frégate THÉRIS et de la corvette ESPÉRANCE pendant les années 1824-1826* (Paris, 1837, in-4°) ? Le capitaine de vaisseau baron de Bougainville y racontait son exploration de la Terre de Feu. On y trouvait mention du cap San Diego, des îles de Saint-Ildefonso, des brusques sautes de vent, des courants violents du détroit de Magellan, où il faut cingler au nord à tel passage dangereux.

³⁹ Les courants, au cap Horn, portent de l'Ouest à l'Est.

⁴² Résignation fataliste, confiante pourtant. Cf. le vers final.

⁴³ Le cap Horn, une des îles de la Terre de Feu, énorme rocher noir, falaise verticale, haute de 580 mètres, « se révélant au loin aux navires par sa grandeur morne et solitaire ». (Hall.)

⁴⁵ *Les pics San-Diego, San-Ildefonso* (note de l'auteur). — Le premier domine un passage dangereux du détroit de Lemaire, le second une île de l'océan Antarctique, à 130 kil. O. du cap Horn.

Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau que le courant emporte
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

VIII

Il tient dans une main cette vieille compagne, 50
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle, 55
Pour porter un grand toste au pavillon béni.

IX

On avait mis en panne, et c'était grande fête ;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main ;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourra soudain. 60
Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

X

Après le cri de tous, chacun rêve en silence.
Dans la mousse d'Ài luit l'éclair d'un bonheur ; 65
Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :

⁵¹ *Ferme... son flanc* : bouche ; expression contournée et inexacte.

⁵³ *Mousse de Reims* : papier doré, imitant la mousse, qui revêt le col de la bouteille.

⁵⁰ *Toste* : admis par l'Académie (1762). Musset employait le mot dans *La Nuit de Décembre*.

⁵⁸ *Sur son mât* : point n'est besoin d'être marin pour chicaner Vigny. Quand l'équipage se range à la bande ou dans la mâture, en signe de fête, pour rendre les honneurs, l'usage n'est point de « tenir le verre en main ». S'agit-il des gabiers perchés dans les hunes ? — Toujours un chassé-croisé d'images.

⁶⁰ *Hourrah* : 1^{er} texte. — Vigny ne recule point devant le néologisme. — Ce souvenir d'une fête joyeuse, par un temps radieux, fait contraste avec l'heure sombre du naufrage.

L'un y voit son vieux père assis au coin de l'âtre,
Comptant ses jours d'absence ; à la table du pâtre,
Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur. 70

XI

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
Marque avec les compas tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.
Un autre y voit Marseille. Une femme se lève, 75
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

XII

O superstition des amours ineffables,
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
Calculs de la science, ô décevantes fables ! 80
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois ?
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des pièges ?
Espérances roulant comme roulent les neiges ;
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts !

XIII

Où sont-ils à présent ? où sont ces trois cents braves ? 85
Renversés par le vent dans les courants maudits,

⁷¹⁻⁷⁴ L'enfant s'amuse tristement avec les instruments du marin : compas et boussole, et s'inquiète à la lecture du bulletin météorologique.

⁷⁸ Telle l'Ariane de Catulle sur la grève de Naxos. — Millevoye évoquait une scène semblable :

Du bord des mers quand la jeune Africaine
Croit découvrir la pirogue lointaine
Qui lui rendra l'aspect du bien-aimé,
Les flots en vain mouillent ses pieds d'ébène...

⁸² Mirages.

⁸⁴ Telle une Danaïde, la science recommence perpétuellement son œuvre, que Vigny compare à la boule de neige qui fond sous les doigts d'enfant qui la pétrissent. — « J'évite d'être plat et je deviens obscur », dit Boileau.

Aux harpons indiens ils portent pour épaves
 Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
 Les savants officiers, la hache à la ceinture,
 Ont péri les premiers en coupant la mâture ; 90
 Ainsi, de ces trois cents, il n'en reste que dix.

XIV

Le Capitaine encor jette un regard au pôle
 Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
 L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
 Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus. 95
 Son navire est coulé, sa vie est révolue :
 Il lance la Bouteille à la mer, et salue
 Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV

Il sourit en songeant que ce fragile verre
 Portera sa pensée et son nom jusqu'au port ; 100
 Que d'une île inconnue il agrandit la terre ;
 Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort ;
 Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
 De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées ;
 Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort. 105

⁸⁷⁻⁸⁸ *Indiens* : fuégiens, de la Terre de Feu ou plutôt *des feux*. — Le poète se souvient du naufrage de la Pérouse (vers 1788) à l'île de Vanikoro. En 1828, Dumont d'Urville avait recueilli quelques débris pillés jadis par les indigènes.

⁸⁹ Ces *savants* ont payé de leur personne, à l'heure de l'action.

⁹⁸ C'est sur une vision d'espoir confiant quand même que ses yeux se ferment. — Dans la pièce VIII^e du *Livre d'Amour*, Sainte-Beuve a employé ce même symbole de la bouteille à la mer :

Et ceci, dans mon chant, quelquefois m'a souri
 Qu'après ces soins pieux de s'aimer, de s'écrire,
 Nous, passagers en deuil, chacun dans son navire,
 A l'heure inévitable où rouleront sur nous
 La tempête funèbre et le gouffre jaloux,
 Quelque flacon scellé, revomi par l'abîme,
 Sauvera nos deux noms.

Dans le sonnet final de *La Mer, Adieu-vat*, Jean Richepin a illustré de nouveau ce symbole.

XVI

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide !
 Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.
 Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
 Et la Bouteille y roule en son vaste berceau.
 Seule dans l'Océan la frêle passagère 110
 N'a pas pour se guider une brise légère ;
 — Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

XVII

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
 Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
 Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent 115
 La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
 Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
 Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
 Et vers la ligne ardente elle monte en roulant.

XVIII

Un jour, tout était calme et la mer Pacifique, 120
 Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,

¹⁰⁶ « La pauvre petite *Bouteille* qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine est l'héroïne du poème autant que le brave *Capitaine*. » Lettre du 15 mars 1862, publiée par P.-M. Masson, *Alfred de Vigny*, p. 93.

¹⁰⁹ *Berceau* : malgré l'épithète *vaste*, le mot convient peu à l'immense Océan ; Vigny y voyait surtout l'idée de *bercer*. — Cf. *Le Déluge*, v. 232.

¹¹² Comme la colombe de la Genèse.

¹¹⁶ *En soufflant* : d'où le nom de souffleurs donné à certains petits cétacés. Voir une jolie page de J. Thoulet sur ces animaux : « Dans les régions intertropicales de l'Atlantique, j'en ai vu entourant le bâtiment par troupes d'une centaine d'individus... Quelquefois ils s'arrêtent, se redressent verticalement, sortent en partie de l'eau et considèrent curieusement le bateau, cet autre animal encore plus gros qu'eux, puis ils s'enfoncent doucement..., etc. » *L'Océan, ses lois et ses problèmes* (Hachette, 1904), p. 276. Sur les bouteilles à la mer d'aujourd'hui, *ibid.*, p. 355.

¹²⁰ *La mer Pacifique* : ainsi disait Bougainville.

Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
 Un navire y passait majestueusement ;
 Il a vu la Bouteille aux gens de mer sacrée :
 Il couvre de signaux sa flamme diaprée : 125
 Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX

Mais on entend au loin le canon des Corsaires ;
 Le Négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
 Alerte ! et coulez bas ces sombres adversaires !
 Noyez or et bourreaux du couchant au levant ! 130
 La Frégate reprend ses canots et les jette
 En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
 Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

XX

Seule dans l'Océan, seule toujours ! — Perdue
 Comme un point invisible en un mouvant désert, 135
 L'aventurière passe errant dans l'étendue,
 Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
 Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
 Elle sent sur son col que depuis une année
 L'algue et les goémons lui font un manteau vert. 140

¹²³ *Majestueusement* : adverbe lui-même plein de majesté. Il devait plaire à Sainte-Beuve qui le loue chez Chénedollé.

¹²⁵ L'expression serait-elle moins impropre, quel besoin de hisser tant de signaux pour correspondre avec... la Bouteille ?

¹²⁹ On sent l'indignation de Vigny contre les marchands d'esclaves.

¹³² Jolie comparaison, souvenir d'une fable de Florian (II, 1) : *La mère, l'enfant et les sarigues*, dont voici la morale :

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

— Cf. *Chatterton*, III, 6.

¹³³ Harmonie imitative par allitérations.

¹³⁶ *L'aventurière* : cf. *La Sauvage*, v. 78.

¹⁴⁰ « Tout, dans cette admirable pièce, donne l'impression forte de l'humanité énorme et aveugle à travers laquelle flotte au hasard, sans savoir si elle abordera jamais, une pensée précieuse, frêle et humble, imperceptible dans les immenses remous des forces brutales. » (E. Faguet.)

XXI

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
 L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
 Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
 Tire dans ses filets le flacon précieux.
 Il court, cherche un savant et lui montre sa prise, 145
 Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
 Quel est cet élixir noir et mystérieux.

XXII

Quel est cet élixir ? Pêcheur, c'est la science,
 C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
 Trésor de la pensée et de l'expérience ; 150
 Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
 L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
 Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
 Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII

Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse ! 155
 Une gloire de plus luit sur la nation.
 Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
 Font sur les toits tremblants bondir l'émotion.
 Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
 On va faire aujourd'hui de grandes funérailles. 160
 Lis ce mot sur les murs : « Commémoration ! »

¹⁴² Les côtes bretonnes sans doute, dont le gulf-stream tempère le climat, et qu'arrosent abondamment les pluies de l'Atlantique.

¹⁴⁹ Cf. *Journal, L'élixir*, infra. — Le mot se prenait au figuré : « Il est impossible que de tels élixirs d'âme restent scellés », écrit Sainte-Beuve des *Pensées de Joubert*.

¹⁵³ Cf. v. 32.

¹⁵⁷⁻¹⁵⁸ L'écho d'une salve joyeuse retentit puissamment dans ces vers.

¹⁵⁹⁻¹⁶⁰ Ce distique fait sans doute écho au vers de V. Hugo, dans *l'Ode à la Colonne* (1830) :

Oh va ! nous te ferons de belles funérailles !

¹⁶⁰ Vigny reprend ici une idée chère au XVIII^e siècle et qu'on retrouve dans *l'Hermès* de Chénier.

XXIV

Souvenir éternel ! gloire à la découverte
 Dans l'homme ou la nature, égaux en profondeur,
 Dans le Juste et le Bien, source à peine entr'ouverte,
 Dans l'Art inépuisable, abîme de splendeur ! 165
 Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
 Glaces et tourbillons de notre traversée ?
 Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

XXV

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
 C'est votre phare à tous, Penseurs laborieux ! 170
 Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
 Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
 L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine ;
 Dites en souriant comme ce capitaine :
 « Qu'il aborde, si c'est la volonté des Dieux. » 175

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées,
 Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
 Répandons le Savoir en fécondes ondées ;
 Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,

¹⁶¹ C'est un service national à la mémoire des héros du savoir.

¹⁶⁴⁻¹⁶⁵ *Le vrai, le beau, le bien* : triple objet de la philosophie.

¹⁶⁶ Le poète donne ici le sens de tous les symboles qu'il a patiemment filés dans les stances XVI et suivantes.

¹⁶⁸ « La Gloire | Cette plante tardive, amante des tombeaux. » (Musset.)

¹⁷³ *L'or pur doit surnager...*, bizarre inadvertance, si l'on prend *l'or pur* au sens propre ; mais au sens figuré, on comprend aisément la pensée du poète.

¹⁷⁵ *Dieux* donne à ce souhait une forme antique. — Vers cornélien.

¹⁷⁶ Cf. v. 103-104. — *Le Dieu fort* : expression biblique, appliquée au *Dieu des armées*.

¹⁷⁷⁻¹⁷⁸ *Sur nos fronts* : si l'image est maladroite, le sens ne paraît pas douteux : c'est le sort qui dépose le germe de l'intelligence — ou du génie — dans les cerveaux. Les « penseurs laborieux » fertilisent ce germe par l'affusion des connaissances.

¹⁷⁹ Publions l'œuvre telle que nous l'avons conçue, sans l'altérer pour l'adapter au goût, ni aux exigences du public.

Tout empreint du parfum des saintes solitudes, 180
 Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
 — Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Au Maine-Giraud, octobre 1853.

L'ESPRIT PUR

▲ EVA.

Comme épigraphe au XX^e chapitre de *Cinq-Mars*, Vigny avait fixé cette pensée de Lamennais : « Les circonstances dévoilent pour ainsi dire la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Les grands écrivains..., ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement. » — Hugo avait déjà choisi ce texte pour le placer en tête de sa sixième Ode : *Le Génie*. Il figurerait volontiers comme épigraphe de *l'Esprit pur*.

Ainsi que *la Maison du Berger*, ce poème est dédié à Eva, la mystérieuse amie du poète.

La première esquisse n'en serait-elle pas un sonnet dédié jadis par l'auteur à M^{me} Dorval ?

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,
 Ce livre, écrit pour vous, sous votre nom vivra.
 Ce que le temps présent tout bas déjà murmure
 Quelqu'un, dans l'avenir, tout haut le redira...

Sur le seuil de la mort, juge confiant de l'œuvre qu'il laisse, le poète penseur grave son *Exegi monumentum*. Comme Corneille, dans *l'Excuse à Ariste*, il dit :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée...

Comme celle de don Carlos dans *Don Sanche d'Aragon*, sa fierté sonne haut :

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux ;
 Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux.
 Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître...

¹⁸⁰ *Empreint* : imprégné serait plus juste. — « La solitude est sainte », disait Stello, après André Chénier.

¹⁸¹ Cf. v. 7 (note).

¹⁸² Cet acte de foi du poète reconfortera son jeune correspondant. — Ce pessimiste croyait en l'avenir de l'humanité, au progrès de la science, au rôle bienfaisant des grands hommes.

Pontife austère et convaincu de la pensée, poète fier de n'avoir été que poète, orgueilleux, mais sans vanité, dans cette apothéose de « l'esprit pur », il évoque ses ancêtres pour se préférer à eux, puis il forme avec confiance un dernier vœu : celui de vivre dans la mémoire des hommes, du moins dans la mémoire d'une élite. Le succès croissant de ses œuvres ne lui permettait-il pas d'espérer qu'il ne mourrait pas tout entier ?

I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
 Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
 J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme,
 Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
 J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire. 5
 Qu'il soit ancien, qu'importe ? Il n'aura de mémoire
 Que du jour seulement où mon front l'a porté.

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
 J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
 J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes 10
 Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
 A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
 C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
 Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres, 15
 Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux

³ *Cimier* : la cime du casque, et aussi la partie la plus élevée des ornements de l'écu, « plus grande marque de noblesse que l'armoirie » en style héraldique. — Vigny n'était point exempt d'une certaine vanité nobiliaire. Sainte-Beuve l'appelait malignement « le gentilhomme ». — Voir E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*, p. 145 et suiv.

⁶ *Qu'il soit ancien...* Vigny s'exagérait l'ancienneté de sa noblesse. — *Il n'aura de mémoire* : il ne laissera de souvenir durable.

¹¹ C'est sous Charles IX que fut anobli François de Vigny, receveur de la ville de Paris.

¹⁵ On lit dans des *Fragments de Mémoires* datant de 1847 : « Mon père était le cadet de douze enfants, et mon grand-père (M. Guy-

Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
 Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups ;
 Suivant leur forte meute à travers deux provinces
 Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes, 20
 Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
 Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
 De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
 Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant ; 25
 Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
 Parfumés et blessés revenaient à Versailles
 Jaser à l'Œil-de-Bœuf avant de voir leur champ.

V

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leur âmes,
 Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons, 30

Victor de Vigny) un des meilleurs gentilshommes et des plus riches propriétaires de la Beauce.

« Ses terres, dont je n'ai en ma possession que les noms écrits sur ma généalogie, y sont inscrites ainsi, après son nom :

« Seigneur du Tronchet, de Moncharville, des deux Emerville, Isy, Frêne, Joinville, Folleville, Gravelle et autres lieux. »

¹⁶⁻²¹ Cf. *Genèse*, x, 8-9. « Et Chus engendra Nemrod... Il fut un grand chasseur devant l'Eternel. De là est venu ce qu'on dit : comme Nemrod, le grand chasseur devant l'Eternel. » — Le grand-père d'A. de Vigny, rencontrant un jour les veneurs du roi, soutint contre eux le droit du gentilhomme. — « Au Tronchet, écrit Vigny, j'appris de mon père à tirer un coup de fusil..., mais les récits des chasses passées me plaisaient plus que le spectacle des chasses mesquines que je voyais. » (*Journal*.)

²³⁻²⁵ L'aïeul maternel de Vigny, le chevalier de Baraudin, était capitaine de vaisseau dans « cette grande marine de Louis XVI qui rivalisait avec celle d'Angleterre et partageait l'Océan avec elle ». (*Ibid.*)

²⁶⁻²⁸ Blessé pendant la guerre de Sept Ans, le père de notre poète était chevalier de la croix de Saint-Louis. « Je ne me lassais pas d'entendre sa conversation, écrit Vigny, toute pareille à un livre d'anecdotes qu'on nomme *Paris, Versailles et les Provinces*. J'y ai retrouvé quelques-unes des histoires de l'Œil-de-Bœuf que savait et redisait chaque salon de Paris. »

²⁹ Vigny évoque « l'existence de l'homme noble volontairement enchaîné à la glèbe » (E. Dupuy), en Beauce, « au milieu de cette province plate et féconde en blés ». (Vigny.)

De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,
 Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons ;
 Simples et satisfaits si chacun de leur race
 Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,
 Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous
 [plaçons. 35

VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
 Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
 Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
 Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier,
 Pour graver quelque page et dire en quelque livre 40
 Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
 Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole ;
 Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,
 Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule 45
 Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit,
 Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
 Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
 Mais sur le pur tableau des héros de l'ESPRIT. »

³² Quelque gaucherie.

³² Vigny se rappelait le vieux manoir du Tronchet, près d'Etampes : « Une grande salle de billard où étaient rangés les portraits de mes grands-pères, de leurs femmes et de leurs enfants, me resta dans la mémoire, et j'ai toujours eu du plaisir à les revoir à la Briche, chez M. de Saint-Pol, mon parent, qui, lorsque ce dernier château de mon père fut vendu, donna asile chez lui à cette famille de chevaliers cuirassés. » (*Journal.*)

³⁷⁻³⁸ Style troubadour. Cf. *Le Cor*, v. 54.

⁴⁴ Nous lirions volontiers avec Georges Ascoli « sur le *livre d'or...* » — *Voilà qu'il est écrit* : style biblique, mais « disant », au vers suivant, est bien gauche.

⁴⁵ Dans ses *Mémoires* (inédits), Vigny, parlant de ses origines paternelles et maternelles, ajoutait : « Ces deux sangs nobles... se sont réunis dans mes veines pour y mourir. »

⁴⁶ *Au temple de Mémoire.*

⁴⁹ Nous adoptons la conjecture de G. Ascoli : *héros* ; le texte de 1864, souvent fautif, porte : *des livres de l'ESPRIT.*

VIII

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde ! 50
 Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
 Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
 Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,
 L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
 Que tu graves au marbre ou traces sur le sable, 55
 Colombe au bec d'airain ! VISIBLE SAINT-ESPRIT !

IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
 Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
 Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
 L'IDÉAL du poète et des graves penseurs. 60
 J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
 Et toujours, d'âge en âge encor je vois la France
 Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

⁵⁰ « L'esprit pur », pour Malebranche, c'est l'entendement. Suivant la *Recherche de la vérité*, l'homme comme pur esprit peut voir en Dieu, s'unir au Verbe de Dieu, à la sagesse et à la vérité éternelles. Malebranche se souvenait d'ailleurs de saint Augustin, qui entend par *mens... purissima* l'esprit, l'âme dégagée du corps, des contingences de la matière, l'esprit pensant. — Lamartine avait dit de même, dès 1842 (*Ressouvenir du lac Léman*) :

Mais ce n'est plus le glaive, Huber, c'est la pensée
 Par qui des nations la force est balancée.
 Le règne de l'esprit est à la fin venu...

⁵³ Vigny appelle l'intelligence « cette Reine du monde actuel ». (A Maximilien de Bavière, 17 sept. 1839.)

⁵⁵ 1864 : « traînes sur le sable ». Nous adoptons la correction de notre ancien maître Georges Dalmeyda.

⁵⁸ *Musées* : au sens primitif : temples des Muses.

⁵⁹ Les maîtres purs. (Cf. v. 49 le pur tableau.)

⁶⁰ Pouvait-on mieux caractériser le rôle de Vigny qu'il ne le fait ici lui-même ?

⁶¹ *Vingt ans de silence* : le poète n'avait rien publié de nouveau depuis *La Maison du Berger* (1844), que *La Bouteille à la mer* — et encore dans la *Revue des Deux Mondes*.

⁶³ Fusion fâcheuse de deux images.

X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !
 Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés ; 65
 Je peux en ce miroir *me connaître moi-même*,
 Juge toujours nouveau de nos travaux passés !
 Flots d'amis renaissants ! Puissent mes Destinées
 Vous amener à moi, de dix en dix années,
 Attentifs à mon œuvre, et pour moi, c'est assez ! 70

10 mars 1863.

⁶⁴ *Jeune postérité...* C'est en pontife de « la religion de l'esprit » que Vigny lance cette apostrophe solennelle. — Cf. *Esther*, v. 114, où Racine imite Sophocle.

⁶⁶ *Me connaître moi-même.* — Cf. *La Maison du Berger*, v. 227-234.

⁶⁸ *Mes Destinées* : mon destin, ou plutôt mon recueil *Les Destinées*, dont ce poème est l'épilogue. — *La Bouteille à la mer* (v. 6). — Le succès croissant de son œuvre lui permettait de concevoir au déclin de sa vie ce réconfortant espoir. Déjà, en 1842, dans une lettre inédite (E. Dupuy, *A. de V.*, II, 110), il écrivait de ses poèmes à paraître : « L'espoir qu'ils se graveront dans des âmes choisies et qu'ils vivront après moi est, en vérité, le seul que mon cœur nourrisse avec chaleur... Ma chère patrie m'en sait gré, je ne demande rien de plus... »



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

ERRATA

Page xiv, ligne 35, *au lieu de* : et le veuvage, *lire* : et du veuvage.

— xxxi, ligne 19, *au lieu de* : qu'anime, *lire* : qui anime.

Page 8, vers 27, *au lieu de* : vallon. *lire* : vallon,

— 10, vers 58, *au lieu de* : l'homme, *lire* : homme.

— 12, note 108, *au lieu de* : Dieux, *lire* : Dieu.

— 19, vers 148, *au lieu de* : nouveau, *lire* : nouveaux.

— 110, note 336, *au lieu de* : aime à la penser, *lire* : aime à le penser.

— 111, note 1, *au lieu de* : a fait, *lire* : a faite.

— 127, vers 12, *au lieu de* : Le girouette, *lire* : La girouette.

— 144, note 94, *au lieu de* : que pose, *lire* : que posent.

— 161, vers 36, *au lieu de* : Mais, aucun, *lire* : Mais aucun.

— 162, vers 62, *au lieu de* : d'âge en âge encor, *lire* : d'âge en âge, encor.

— 215, ligne 1, *au lieu de* : aux autres. *lire* : aux autres,

— 224, ligne 22, *au lieu de* : d'images. *lire* : d'images,

— — , ligne 32, *au lieu de* : cherche ? *lire* : chercher ?

— 254, ligne 26, *au lieu de* : sou, *lire* : sous.

— 265, dernière ligne, *un mot tombé* : injurieuse.

— 273, ligne 20, *au lieu de* : sous, *lire* : sans.

— 274, ligne 11, *au lieu de* : ennemis, *lire* : ennemies.

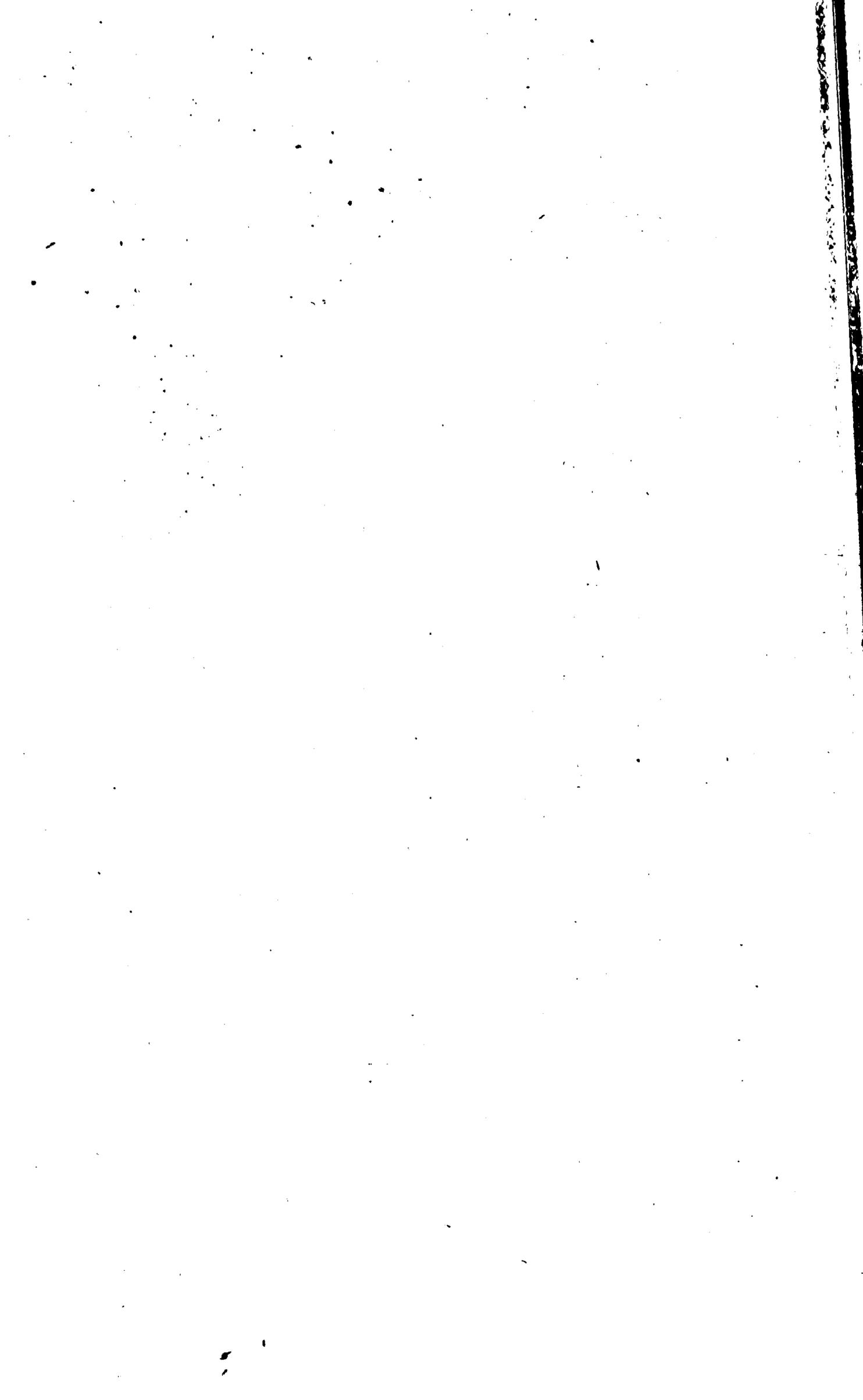


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

| | |
|---|-------|
| <i>Notice biographique et littéraire.</i> | v |
| <i>I. L'éducation. — Du berceau au régiment.</i> | v |
| <i>II. Vie militaire et poétique (1814-1830).</i> | ix |
| <i>III. La vie philosophique (1830-1863).</i> | xviii |
| <i>IV. L'artiste et l'écrivain.</i> | xxvi |

I

POÉSIE

| | |
|---|---|
| HÉLÈNA. | 1 |
| [<i>Stances à la Grèce</i>]. | 2 |
| [<i>Comparaison épique</i>]. | 3 |
| <i>Avertissement sur la 3^e édition des Poèmes (1829)</i> | 3 |
| <i>Préface (1837).</i> | 4 |

LIVRE MYSTIQUE

| | |
|---|----|
| MOÏSE, poème. | 6 |
| ELOA OU LA SŒUR DES ANGES, mystère | 13 |
| Chant I. — NAISSANCE. | 14 |
| Chant II. — SÉDUCTION | 20 |
| Chant III. — CHUTE. | 27 |
| LE DÉLUGE, mystère. | 30 |

LIVRE ANTIQUE

| | |
|-------------------------|----|
| Notice | 42 |
|-------------------------|----|

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

| | |
|---|----|
| LA FILLE DE JEPHTÉ, poème. | 43 |
|---|----|

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

| | |
|-----------------------------------|----|
| SYMÉTHA, élégie. | 48 |
|-----------------------------------|----|

LIVRE MODERNE

| | |
|--|----|
| LA NEIGE, poème. | 52 |
| LE COR, poème. | 55 |
| LA FRÉGATE « LA SÉRIEUSE », poème. | 59 |
| PARIS, élévation. | 72 |

LES DESTINÉES

POÈMES PHILOSOPHIQUES.

| | |
|---|-----|
| LES DESTINÉES [posthume]. | 84 |
| LA MAISON DU BERGER. | 90 |
| LA SAUVAGE | 110 |
| LA COLÈRE DE SAMSON [posthume]. | 123 |
| LA MORT DU LOUP. | 126 |
| LA FLUTE | 131 |
| LE MONT DES OLIVIERS. | 138 |
| <i>Le Silence</i> [posthume]. | 146 |
| LA BOUTEILLE A LA MER. | 147 |
| L'ESPRIT PUR [posthume]. | 158 |

II

PROSE

| | |
|---|-----|
| CINQ-MARS. | 164 |
| [<i>La Touraine</i>]. | 164 |
| [<i>Réverie romantique</i>]. | 166 |
| <i>Le cabinet</i> | 167 |
| [<i>Confidence du cardinal ministre au Père Joseph</i>]. | 168 |
| [<i>Louis XIII</i>]. | 169 |
| [<i>Richelieu sous les murs de Perpignan</i>]. | 170 |
| [<i>Plaire au Roi</i>]. | 172 |
| <i>La partie de chasse</i> | 175 |
| [<i>Les Pyrénées</i>]. | 180 |
| <i>L'orage</i> | 181 |
| <i>L'absence</i> | 182 |
| [<i>Alerte au camp</i>]. | 184 |
| <i>Les prisonniers</i> | 185 |
| LETTRE A LORD***, <i>Sur la soirée du 24 octobre 1829</i> | 186 |
| STELLO. | 193 |
| <i>Un credo</i> | 194 |
| <i>Un grabat</i> | 195 |
| [<i>Les heures de la nuit</i>]. | 197 |

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| <i>Sur la substitution des souffrances expiatoires.</i> . . . | 98 |
| [<i>La mort d'André Chénier</i>]. | |
| <i>Ordonnance du Docteur Noir.</i> | |
| CHATTERTON | 211 |
| <i>Dernière nuit de travail.</i> | 211 |
| <i>Drame : Acte I^{er}, p. 221 ; Acte II, p. 226 ; Acte III, p. 230.</i> | |
| SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES. | 240 |
| [<i>La génération du siècle</i>]. | 241 |
| [<i>Sur la grande route</i>]. | 243 |
| [<i>L'Armée est un bon livre</i>]. | 244 |
| <i>Sur l'amour du danger.</i> | 245 |
| [<i>La poésie d'Ossian</i>]. | 246 |
| <i>Malte.</i> | 248 |
| [<i>Aboukir</i>]. | 249 |
| [<i>La Frégate</i>]. | 250 |
| <i>Le corps de garde russe.</i> | 252 |
| <i>Une bille.</i> | 257 |
| DE M^{lle} SEDAINÉ ET DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE. | 262 |
| [<i>La vie et l'œuvre</i>]. | 262 |
| DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. | 265 |
| [<i>Penseurs et improvisateurs</i>]. | 266 |
| [<i>L'Ecole romantique</i>]. | 269 |
| JOURNAL D'UN POÈTE. | 271 |
| [<i>Poèmes à faire</i>]. | 291 |

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- A. COUAT**
Recteur de l'Académie
de Bordeaux
- Ernest DUPUY**
Inspecteur général honoraire
de l'Instruction publique
-
-
-
- E. FAGUET**
de l'Académie Française
-
- G. LANSON**
Professeur à la Sorbonne
-
- P. MONCEAUX**
Membre de l'Institut
Professeur au Collège
de France
- E. RIGAL**
Professeur honoraire
à l'Université de Montpellier
- SAINTE-BEUVE**
- R. VALLERY-RADOT**
- Aristophane et l'ancienne Comédie attique.** *Le gouvernement. — La religion. — L'éducation. — Les mœurs.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
Couronné par l'Académie française.
- Les Grands Maîtres de la littérature Russe.** — *Gogol. — Tourguenef — Tolstoï.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
- Bernard Palissy.** — *L'homme. — L'artiste. — Le savant. — L'écrivain.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
- Victor Hugo.** — *L'homme et le poète.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
- La Jeunesse des Romantiques.** — *Victor Hugo. — Alfred de Vigny.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
- La Jeunesse de Sainte-Beuve.** — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
- Madame Guyon et l'Amour pur.** — Un volume in-18 jésus, broché **3 50**
- Hommes et Livres.** — *Études morales et littéraires.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
- Bossuet.** — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
- Les Africains.** — *Études sur la littérature d'Afrique. — Les Patens.* — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
- Victor Hugo, poète épique.** — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
Couronné par l'Académie française.
- Correspondance Inédite avec Collombet.**
Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
- Madame de Sévigné.** — Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**
Couronné par l'Académie française.